

# Chloé

par  
Mrs  
Hungerford



PRIX :

1<sup>fr</sup> 50



Éditions du  
" Petit Écho  
de la Mode "  
1, Rue Garibaldi  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 5 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS  
DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.  
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —  
56. *Monette*. — 76. *Tante Bahiole*.  
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.  
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.  
G. d'ARVOR : 174. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.  
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yoelle*.  
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne*.  
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
34. *Un Réveil*.  
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
tempêtes*.  
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porta à porta*.  
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fièvre*.  
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousta*.  
CHAMPOI : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 180. *Le Crime de  
Mlle Bouillaud*.  
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.  
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.  
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.  
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.  
Jean FID : 116. *L'Ennemi*. — 152. *Le Cœur de Ludoline*.  
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Le  
pauvre Vieux*.  
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —  
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenclita*. — 83. *Meurtre par la vie*.  
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur  
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.  
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.  
Pierre GOURDON : 140. *Accusée*.  
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
176. *Maldonne*.  
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
L. de KÉRAN : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.  
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.  
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.  
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.  
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les  
Raisons du Cœur*.  
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAJNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les sègles.*  
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*  
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*  
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*  
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*  
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*  
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*  
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*  
Francisque PARN : 151. *En Silence.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoûle.*  
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alice PUJC : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
Emanuel GOY : 181. *L'Amour en deuil.*  
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*  
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera.*  
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *À grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*  
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*  
Andrée VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*  
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

**EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".**

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

La catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25



C 92664

Mrs. HUNGERFORD

---

# CHLOÉ

Traduit de l'Anglais

par

A. CHARVET



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# CHLOÉ

---

## I

— Oh ! par exemple, voici une chose extraordinaire !

Mrs Fitzgerald lève les yeux de la lettre qu'elle vient d'ouvrir, et son visage encore jeune et charmant montre les signes du plus vif étonnement.

Elles sont en train de déjeuner, elle et ses deux jolies filles, et à cette exclamation soudaine, elles regardent leur mère, pressées de savoir. N'importe quelle nouvelle dans ce petit village irlandais est toujours la bienvenue, et celle-ci est accompagnée de l'épithète « extraordinaire » !

Les quatre jolis yeux — deux bleus et deux couleur noisette — cherchent les yeux de leur mère, qui sont brun clair eux aussi, comme ceux d'Olivia. Il y a, sur la table recouverte d'un napperon, deux petits bols de faïence avec des roses de mai, trois tasses en porcelaine ancienne et un petit service en argent de forme exquise. Le napperon est bordé d'une vieille dentelle dont le point est disparu aujourd'hui. Je regrette de dire qu'il porte la trace de nombreux raccommodages, mais ils sont si adroitement faits que Tom Lloyd, un jour où sa cousine Cecily les lui a montrés avec un petit soupir, a déclaré que c'est un véritable plaisir de les regarder.

En dehors des roses, il n'y a sur la table que des

œufs frais, un soupçon de confiture dans un petit plat en cristal et des tartines de pain beurré; un repas frugal, en somme. Dans son étonnement, Mrs Fitzgerald a oublié de verser le thé.

— Qu'est-ce que c'est, maman?... Olivia est la première à parler.

— C'est une lettre de Maud Gilbert, notre cousine du côté de votre père, vous savez?...

Les jeunes filles font un signe de tête.

— Elle me dit... Oh! réellement, je ne m'y attendais pas! C'est presque une impertinence de sa part... Elle me demande si je veux recevoir, pendant quelques mois, une jeune fille comme... comme...

— Comme hôte payante? dit vivement Olivia.

— Si vous voulez. Cette expression sonne mieux naturellement, mais au fond ce n'est que l'expression moderne pour désigner cette chose odieuse : une pensionnaire. J'avoue que je n'aurais jamais songé à... Maud me dit que cette jeune fille n'a plus un parent au monde, mais qu'il y avait une vague alliance entre elle et M. Gilbert. Il est mort il y a quelques années, vous savez...

— Je me rappelle que je l'ai vu autrefois à Dublin, dit Olivia.

— Et vous rappelez-vous sa femme?... Vous n'étiez guère qu'une enfant.

— Oui, mais elle m'avait déplu souverainement.

— Elle a beaucoup d'amis, elle est riche, elle est la nièce de lord Montober et elle pourrait plus tard vous être utile. Je ne voudrais pas, bien entendu, me brouiller avec elle, mais — d'un ton déterminé — pour rien au monde je n'accepterai sa proposition.

Un silence suit ces paroles. Une abeille, à moitié ivre de soleil et grisée par le suc des fleurs du vieux jardin, voltige lourdement dans la salle à manger et va se heurter stupidement contre les vitres de l'autre fenêtre. Cecily se demande pourquoi elle est entrée, alors que son seul désir est de sortir, qu'au dehors l'air est délicieux et que c'est la liberté. Ses pensées reviennent à la suggestion de cette « horrible Mrs Gilbert » et, tout à coup, elle rompt le silence.

— Est-ce que Mrs Gilbert vous dit combien sa cousine...

Elle s'arrête brusquement et une vive rougeur s'étend sur sa figure.

— Maud ne sait pas exactement combien de temps elle restera't chez nous. Ce serait certainement six mois au moins, et même si son séjour devait être plus court, elle paierait deux cents livres (1)... Et, ajoute précipitamment Mrs Fitzgerald, le paiement aurait lieu d'avance.

Un long silence...

— Deux cents livres ! dit Olivia pensivement. Nous pourrions liquider toutes nos notes, maman !

— Oui, oui, je le sais, mais avoir chez nous une étrangère et accepter son argent !... Une hôte payante !... Quel mot absurde ! Soyons franches... Maud me propose de prendre une *pensionnaire*. Non, je ne veux même pas y songer !

Dans son agitation elle s'est levée.

— Asseyez-vous, dit doucement Olivia. Je vais servir le thé.

Et elle la repousse affectueusement sur sa chaise. La mère et les filles sont plutôt comme trois sœurs. Cecily se penche vers sa mère.

— Pourquoi ne pas y songer, maman ? demande-t-elle pensivement.

— Mais vous êtes folle, chérie ! Songez à ce qu'aurait dit votre pauvre père... Songez à ce que dirait votre oncle, sir Hardress.

— Oh ! l'oncle Hardress ! s'écrie Cecily avec un petit mouvement d'épaules impertinent. Sir Hardress n'est pas réellement leur oncle, puisqu'il ne leur est allié que par suite de son mariage avec la sœur de leur mère. Le petit manque de respect de Cecily est donc excusable.

— Quant à papa, dit Olivia, il est mort depuis si longtemps ! Nous ne nous souvenons même plus de lui. Vous savez que Cecily n'avait qu'un an et moi deux ans. Il y a dix-sept ans de cela, maman, et les choses ont tellement changé depuis !

— C'est vrai, dit Mrs Fitzgerald avec un soupir, mais pourtant...

— Après tout, c'est pour notre bien, dit Cecily. Mrs Gilbert ne nous demanderait pas de prendre

---

(1) 5.000 francs.



chez nous une personne qui ne serait pas... Et puis, aujourd'hui, il y a beaucoup de gens qui font cela, même dans les meilleures familles. Nous sommes très pauvres. Cette maison est assez grande pour qu'elle puisse avoir tout un appartement pour elle, et nous ne serions pas obligées de la voir, excepté aux heures des repas.

— Oui, dit faiblement Mrs Fitzgerald. Elle s'est dit qu'elle ne cédera pas. Elle n'a pas encore cédé, mais elle se rend compte qu'elle chancelle. L'idée de recevoir chez elle une « pensionnaire » est amère, mais ne serait-ce pas une folie que de refuser cette chance de sortir de ses embarras financiers?... Ses filles ont grandi. Les dépenses de la maison sont plus élevées, et depuis quelque temps, les notes ont atteint des proportions effrayantes. Mrs Gilbert est en somme leur parente. On peut compter sur elle jusqu'à un certain point. Et puis, deux cents livres!

— Qu'est-ce que Mrs Gilbert dit d'elle? demande Olivia.

— Pas grand'chose. Bien entendu, elle se porte garant de sa respectabilité. Elle dit que dans quelque temps elle sera maîtresse de ses actions et de sa fortune.

— Ah! ceci veut dire probablement qu'elle aura bientôt vingt et un ans, et qu'elle héritera d'une propriété ou de quelque chose comme cela.

— Cela veut dire tout ce qu'on voudra, dit la mère. Ce que je n'aime pas beaucoup, c'est ceci : Maud insiste particulièrement pour que nous ne lui posions aucune question, et que nous ne cherchions pas à savoir qui elle est, ni d'où elle vient.

— Oh! la pauvre fille! dit Cecily. Je suis sûre qu'elle a dû être bien malheureuse.

— Oui, dit Olivia. Plus de parents, plus de home, plus personne qui s'intéresse à elle!...

— Elle a un tuteur, dit Mrs Fitzgerald. Maud le dit dans sa lettre, et ce que je ne comprends pas, c'est que, puisqu'elle a un tuteur, ce soit Maud qui intervienne dans cette affaire. Elle est la dernière personne au monde à faire quoi que ce soit par simple charité et à risquer de se mettre à dos ses amis. Elle me demande de prendre cette jeune fille de confiance, et j'avoue que je n'aime guère

cette espèce de secret... — Elle reprend la lettre :

Une jeune fille, âgée d'un peu plus de vingt ans, charmante, d'excellente famille, et qui entrera à vingt et un ans en possession d'une fortune considérable, à moins de circonstances imprévues. C'est une chance à saisir et je sais, ma chère Dora, que vous n'êtes pas très bien pourvue en ce qui concerne les biens de ce monde. Aussi c'est pour cela que je m'adresse à vous de préférence à d'autres. *Elle ne peut plus rester chez elle et il faut qu'elle trouve un home avec la vie de famille.* Ce serait, je vous assure, une vraie charité de la prendre chez vous.

Elle s'arrête un instant comme si elle allait dire quelque chose, mais bientôt elle reprend sa lecture. La lettre est très longue.

A première vue, je me rends compte que ceci doit vous sembler un peu bizarre, un peu risqué même, et comme vous avez des filles, je sais que vous voudrez être prudente, mais je vous assure, chère Dora, que vous n'avez rien à craindre. Je réponds absolument d'elle. Je la connais intimement, de même que j'ai connu ses parents. Elle a malheureusement un tuteur, je dis « malheureusement » car c'est une véritable brute...

— Oh ! la pauvre petite ! s'écrie Cecily.

Il se montre vis-à-vis d'elle d'une avarice sordide, en fait, il la laisse sans le sou, bien que la Chancellerie ait alloué une somme relativement considérable pour son éducation et ses dépenses. Elle est restée orpheline à trois ans et, bien qu'elle soit une héritière, elle a été élevée comme une pauvre. Il a mis dans sa poche tout l'argent qu'il aurait dû dépenser pour elle. Et ce n'est pas tout... Il y a pire, bien pire... Je voudrais pouvoir parler plus clairement, mais c'est impossible. Qu'il me suffise de vous dire que la place de cet escroc devrait être à Newgate ou dans une autre prison, si la loi ne fermait pas les yeux aujourd'hui sur tant de choses. Du reste, personne ne pourrait l'accuser formellement en ce qui concerne sa pupille, parce qu'une des clauses du testament de son père lui donne à lui, tuteur, le droit de disposer à sa guise des mille livres (1) que la Cour alloue

---

(1) 25.000 francs.

annuellement pour l'entretien de la jeune fille. Le père était, comme vous le voyez, « un idiot ». Quant au tuteur, c'est, aux yeux du monde, un homme des plus respectables. Pas d'action possible contre lui. Décidément, la société d'aujourd'hui me dégoûte de plus en plus... Ma chère petite amie est charmante et délicieuse. A propos, elle s'appelle Chloé Jones...

— Chloé Jones ! s'écrie Olivia. Voici deux noms bizarrement assemblés !

— Qu'importe son nom, puisque je n'ai pas l'intention de la prendre chez moi... — Mrs Fitzgerald reprend espoir, puis, tout à coup, continue à lire la lettre :

Un grand malheur a obscurci sa vie par suite de la méchanceté et de la cupidité de son tuteur. Sans avoir la liberté d'entrer dans des détails, qu'il me suffise de vous dire qu'elle s'est enfuie de cette misérable maison où elle a été maltraitée et *trahie*...

— Oh ! s'écrie Cecily, c'est un véritable Barbe-Bleue !

— Il a dû l'empêcher d'épouser un homme qu'elle aimait, dit Mrs Fitzgerald, dont la sympathie commence à s'éveiller.

— Mais oui, c'est cela ! dit vivement Cecily. Maman, vous avez certainement deviné.

— Mais Mrs Gilbert parle de cupidité, dit Olivia.

— Vous ne comprenez pas?... Le pauvre amoureux n'était probablement pas assez riche, dit Mrs Fitzgerald, ravie de cette histoire romanesque.

— Ah ! s'écrie Cecily, si elle venait ici, son amoureux pourrait, lui aussi, venir, et vous, maman, vous pourriez peut-être...

— Pourquoi Mrs Gilbert ne s'occupe-t-elle pas d'elle ? dit Olivia pensivement. Ce serait, ce me semble, plus facile que de l'aider à fuir la maison de son tuteur, et plus simple que de l'envoyer ici...

— C'est vrai, dit Mrs Fitzgerald en fronçant ses jolis sourcils. Enfin, continuons la lettre :

C'est, je vous le répète, la jeune fille la plus délicieuse du monde. Je ne vois que vous, chère Dora, qui puissiez lui venir en aide... Pensez aussi aux deux

cents livres... C'est quelque chose par le temps qui court... Et puis, si vous saisissez...

— Quoi, maman?...

— Impossible de lire, ma chérie, la phrase est effacée. « Je la prendrais bien chez moi, mais je suis trop connue de... » Encore un mot effacé, je ne comprends pas pourquoi, car Maud est généralement très méthodique... Je vois cependant un B majuscule...

— C'est le commencement du mot *brute*, dit Cecily. Elle veut certainement parler du tuteur. Il est probable qu'il la connaît bien.

« Je suis trop connue, continue Mrs Fitzgerald, de... mettons B... et aussi des meilleures amies de Chloé, qui ne manqueraient certainement pas de la trahir... » Voici une remarque bien cynique!... Enfin, pour terminer : « Ce serait donc, chère Dora, non seulement un acte de charité, mais aussi, songez-y bien, comme elle sera dans quelque temps une des plus riches héritières d'Angleterre, elle pourra être extrêmement utile à vos filles *quand tout sera terminé*. »

— Voici décidément une lettre bien mystérieuse, dit Olivia.

— Je n'y comprends rien, dit Mrs Fitzgerald, et je plains sincèrement cette pauvre fille.

Dans son honnêteté et sa simplicité, elle n'a vu dans cette lettre que de l'intérêt pour Chloé Jones, alors qu'entre les lignes se manifeste un sentiment de colère et de vengeance.

— Voyons, maman, dit Cecily, réfléchissez. Deux cents livres nous débarrasseraient de nos dettes, et vous n'avez nullement besoin de parler de cet arrangement. C'est une cousine de Mrs Gilbert et vous pourriez laisser croire...

— Je ne pourrais jamais faire cela, dit Mrs Fitzgerald, cette fois avec un accent de regret. Il me semble que ce serait une petite tromperie, et je suis sûre de raconter tout un jour ou l'autre.

— Oh! bien entendu, dit Olivia, il faudrait le dire à sir Hardress, et puis à Tom, et puis...

— Au major, dit la mère.

— Pourquoi au major O'Hara? s'écrie Olivia en la regardant avec un peu d'irritation. Il ne nous est pas parent, lui. C'est un vieil ami à vous, un

*très vieil ami*, — appuyant sur les mots — mais il ne fait pas partie de notre famille, comme Tom, Lawrence et sir Hardress, bien que je déteste sir Hardress.

Mrs Fitzgerald garde cette fois le silence, un silence singulier. Le major O'Hara est certainement un ancien ami, un ami d'avant son mariage. Il avait même été amoureux d'elle. Mais aujourd'hui, de retour dans ce petit village irlandais, après plus de quinze ans de vie errante, il consacre toutes ses attentions à Olivia, le portrait de sa mère quand elle avait dix-huit ans, et tout le monde s'en est aperçu. Le major O'Hara est riche, c'est le meilleur parti des environs, et tout le monde dit qu'Olivia a de la chance, malgré la différence d'âge. En le qualifiant de « très vieux », Olivia est cependant dure pour l'excellent major.

— Le major O'Hara est un homme sur lequel on peut compter, dit Mrs Fitzgerald à voix presque basse. Vous n'êtes qu'une petite ingrate, Olivia. Et vous savez, chérie, si vous pouviez vous décider à accepter cet homme bon et loyal, — eile hésite un peu, baisse les yeux — vous me rendriez bien heureuse.

— Il faudrait d'abord qu'il me demande, dit Olivia. Elle se lève brusquement et sa mère se lève aussi.

— Non, ne vous en allez pas comme cela, s'écrie-t-elle en rattrapant la jeune fille et en l'entourant de ses bras. Vous savez bien, ma chérie, que je ne vous pousserai jamais à épouser un homme que vous n'aimerez pas. Ce que je redoute pour vous, c'est uniquement la pauvreté.

— Ah ! peu m'importe ! dit Olivia, cédant à la douce caresse.

— Oui, mais moi j'y songe pour vous. Vous êtes jeune et jolie et vous pourriez jouir de la vie, dit la mère, les larmes aux yeux.

Elle n'avait jamais regretté son propre mariage, car s'il avait été court, du moins il avait été heureux, mais elle n'avait guère « joui de la vie », elle non plus, toujours obligée de calculer pour arriver à joindre les deux bouts. Les toilettes de Paris, les bijoux, les petits voyages au printemps ou en automne étaient restés pour elle des luxes inconnus. Pourquoi Olivia en serait-elle privée, elle aussi ?...



## II

Les Fitzgerald sont incontestablement de très jolies filles. On ne peut pas dire qu'elles soient belles, si on entend par là des traits classiques, par exemple un profil grec, mais ce sont des jeunes filles raffinées, charmantes et très gaies, bien qu'elles soient tristement dépourvues des biens de ce monde.

L'aînée, Olivia, ressemble beaucoup à sa mère, et les étrangers eux-mêmes remarquent cette ressemblance. Il est impossible pourtant de ne pas voir qu'à l'âge d'Olivia Mrs Fitzgerald a dû être encore plus jolie, et quelques personnes vont jusqu'à dire qu'aujourd'hui encore elles préfèrent la mère.

Mrs Fitzgerald a quarante ans. Elle est grande et mince, aussi mince que ses filles, et elle a l'air singulièrement jeune pour son âge. Il y a trois ans, un des officiers en garnison à Clonbree, un capitaine du 97<sup>e</sup>, est devenu passionnément amoureux d'elle, bien qu'elle fût son aînée de dix ans, et tout le pays s'est amusé en voyant l'obstination avec laquelle il l'a suppliée de l'épouser. Mrs Fitzgerald en a été tellement ennuyée que, pendant plus d'un an, elle n'a plus voulu inviter chez elle aucun des officiers. Puis le retour de ses filles a naturellement changé tout cela, et maintenant, une fois de plus, *l'Ermitage*, tout vieux et tout délabré qu'il soit, est le plus agréable rendez-vous de la jeunesse des environs, bien qu'on n'y serve jamais de truffes ni de champagne.

Bien qu'elle ressemble singulièrement à sa mère, Olivia est cependant plus grave. Mrs Fitzgerald, malgré ses chagrins et ses épreuves, a conservé sa gaieté et son sourire qui font d'elle une femme charmante. Quant à Cissy, les pensées tristes ou mélancoliques ne la troublent guère. Elle regarde

le monde avec un mélange d'audace et de curiosité qui fait dire aux gens d'Aurighbeg qu'elle tient de son père, prenant comme lui les choses comme elles viennent, légèrement, avec insouciance, sans songer au lendemain, car, en somme, demain sera sans doute meilleur qu'aujourd'hui... heureuse Cissy !

Vingt ans auparavant, leur mère, Dora Fleming, une des plus délicieuses jeunes filles d'Irlande, avait refusé plusieurs bons partis pour épouser son Prince Charmant, Georges Fitzgerald, le jeune maître de *l'Ermitage*, à peine plus âgé qu'elle, beau, galant, amoureux fou d'elle, mais malheureusement fort endetté. Il ne lui avait pas caché ce fait, car il était franc et honnête, et, bien entendu, les parents et les amis de Dora avaient essayé de la dissuader de se lancer dans la vie sous de tels auspices, mais la jolie Dora, elle aussi, était amoureuse, et, avec un bel optimisme, convaincue que tout s'arrangerait, elle avait fini par épouser son Georges. Pendant les cinq ans que dura leur union, elle fut aussi heureuse qu'elle pouvait l'être avec ses soucis et ses tracasseries, mais, un beau jour, Georges se cassa le cou en tombant de cheval à la chasse et laissa sa jolie Dora veuve avec deux petites filles.

Quand elle se fut remise de son premier choc, elle accepta bravement la vie et n'eut plus qu'un but, bien élever ses enfants. Il lui restait quelques petites rentes, deux cents livres environ par an (1), et la vieille maison : peu de chose, en somme, pour une femme qui n'avait jamais su compter. Elle opéra des réformes, se débarrassa du superflu et renvoya les domestiques, excepté une jeune fille et la vieilleleeney qui avait été sa nourrice et qui était « une puissance » dans le pays.

Mrsleeney n'avait jamais approuvé son mariage. Elle aurait préféré lui voir épouser M. O'Hara, un jeune lieutenant de hussards, fils unique et héritier du Glen, mais Dora, à cette époque, n'avait d'yeux que pour Georges Fitzgerald. Après le mariage, O'Hara avait quitté l'Angleterre, — le cœur brisé, affirmaient certaines per-

sonnes, — avait permuté pour un régiment des Indes, et on ne l'avait plus revu depuis à Aurighbeg, quand, tout à coup, il était revenu à l'improviste, un an auparavant, pour se retirer au Glen. Il s'était distingué au cours de sa carrière militaire, avait obtenu le grade de major, avait donné sa démission et, comme chacun pouvait le voir, était promptement devenu amoureux d'Olivia Fitzgerald.

Olivia ressemblait tellement à sa mère que les commères du pays ne s'étonnaient nullement de l'admiration du major pour elle. Il était évident que ses anciens souvenirs s'étaient réveillés, et puis, le major O'Hara était toujours célibataire.

Sir Hardress Lloyd, de Castle Lloyd, un vieux château charmant situé à deux milles de l'*Ermitage*, avait été le premier à apprendre l'emballement du major pour Olivia et s'était empressé d'en faire ressortir l'importance aux yeux de la mère. Le major était un des hommes les plus riches du voisinage. Il n'avait pas de femme — sir Hardress en avait eu deux —, pas d'enfants, il possédait de l'argent à ne savoir qu'en faire, Olivia serait une folle de refuser un pareil parti, etc... etc...

Sir Hardress était le beau-frère de Mrs Fitzgerald, et naturellement elle l'écoutait. Il n'y avait, du reste, aucune raison à invoquer contre ses arguments. Le major O'Hara possédait tous les avantages énumérés par sir Hardress, et même d'autres, car c'était un homme bon et loyal et dont le cœur était resté très jeune, — trop jeune, se disait la pauvre Olivia en songeant à leur différence d'âge.

Mrs Fitzgerald écoutait donc son beau-frère, d'autant plus qu'en dehors de cette parenté c'était l'homme le plus influent, le plus riche propriétaire terrien du pays et, ajoutons-le, l'homme le plus détesté à vingt lieues à la ronde.

Très jeune encore, — bien que Cissy prétendît qu'il n'avait jamais dû être jeune, et qu'il avait dû naître avec un chapeau haut de forme et une redingote, — il avait épousé la fille d'un homme de rien, mais qui avait eu la chance de gagner une grosse fortune en fabriquant des boutons. Elle était morte en donnant le jour à son fils Tom, et

trois ans plus tard, sir Hardress se remaria à Lydia Fleming, la sœur aînée de Dora, une jolie fille, vive et charmante, d'excellente famille, mais sans le sou. Elle aussi mourut peu après la naissance de son fils Lawrence, et cette fois, sir Hardress renonça aux aventures matrimoniales. Chose étrange, étant donné son orgueil et son dédain des « petites gens », — un dédain qui lui faisait traiter les parents de sa première femme avec un sans-gêne abominable — il avait aimé cette première femme beaucoup plus que la jolie Lydia. C'était cependant une créature revêche, silencieuse, laide, qui s'était montrée désagréable jusqu'au dernier jour de sa vie, et bien qu'il l'eût remplacée assez vite — beaucoup trop vite, disaient les matrones qui auraient bien voulu prendre sa place ou lui faire épouser leur fille, — il ne l'avait jamais oubliée, et, à la mort de Lydia, une brillante créature qui avait été toujours aimante et charmante, il avait montré un chagrin si modéré, que sa sœur Dora ne put jamais lui pardonner son indifférence.

Sir Hardress avait témoigné à ses deux fils, dès le début, une affection toute différente, si on peut employer un pareil mot pour un homme aussi froid. Vis-à-vis de Tom, son fils aîné, aujourd'hui âgé de vingt-huit ans, grand, brun, très bien de sa personne, il se montre aussi aimable que sa nature le lui permet. Vis-à-vis de Lawrence, né de son second mariage, et âgé de vingt-quatre ans, il se montre froid, sévère, à peine juste. Il serait même injuste, si Tom, entre qui et Lawrence existe une solide affection, ne prenait pas le parti de son frère. Tom a hérité de la tranquille obstination de sa mère, et il y a des moments où sir Hardress s'avoue à lui-même qu'il a un peu peur de son fils préféré.

Bien qu'il ne soit pas son parent, Tom considère Mrs Fitzgerald comme sa tante, car il éprouve pour elle une affection sans bornes. Quand Lawrence l'appelait « Dody » (1), lui, Tom, était encore si petit qu'il l'appelait, lui aussi, tout naturellement « Dody », et elle est restée si jeune, qu'ils ont maintenant transformé ce nom en « Dora ». Il leur

---

(1) Diminutif familier de Dora.

semblerait absurde d'appeler cette jolie femme « ma tante », épithète réservée, leur semble-t-il, à une vieille femme. Tout le pays en aurait ri.

— C'est honteux de votre part, lui dit un jour Tom en discutant avec elle, de rester toujours aussi jeune. Vous n'avez pas l'air plus âgée que moi d'un jour — Tom posait pour l'homme mûr et sérieux — et, en fait, c'est vous qui devriez m'appeler « mon oncle ».

Sur quoi Mrs Fitzgerald s'était mise à rire et avait fait semblant de lui tirer les oreilles, et, brusquement, Tom s'était retourné contre Olivia.

— Et vous, qu'en pensez-vous?... J'ai l'air plus vieux, hein?...

— Non, *pas plus vieux*.

Son regard était un peu agressif.

— Ah! dit-il, un peu interloqué du compliment, c'est votre avis?... Eh bien! moi, je me sens vieux, plus vieux même que le major O'Hara.

— Il ne s'ensuit pas que le major O'Hara soit un Mathusalem, avait-elle répondu froidement.

La vérité est que le major n'était nullement un Mathusalem. C'était un bel homme, très bien conservé, un tireur de premier ordre, un cavalier remarquable, et, suivant l'expression de la vieille Feeney, « encore aussi droit sur ses quilles qu'il l'a jamais été ». Mais Tom Lloyd, pour une raison inconnue, n'a pas l'air d'aimer le major qui, au contraire, recherche toutes les occasions de se montrer aimable pour lui, et il a pris l'habitude de faire constamment des plaisanteries sur l'excellent homme et sur son admiration pour Olivia. Mais, comme dit Cissy, Tom et Olivia ont toujours l'air d'être « sur le sentier de la guerre ».

. . . . .

Étant donné l'état de ses finances, la proposition de Mrs Gilbert a pour Mrs Fitzgerald une importance considérable. Une « hôte payante » qui vous offre deux cents livres pour un séjour de six mois au plus, ne se rencontre pas tous les jours. Elle leur offre en somme, pour un semestre, ce qu'elle et ses filles ont à dépenser pour toute une année. Les jeunes filles ont insisté sur ce point, elles ont longuement discuté, et, à la fin, une lettre a été écrite sous la surveillance de



Cissy, pour dire à Mrs Gilbert qu'elles attendent miss Chloé Jones, le 29.

Jusqu'au dernier moment, Mrs Fitzgerald n'a pas eu le courage d'en parler à qui que ce soit. Elle s'est contentée de dire qu'elle attend sous peu une jeune amie, une parente de sa cousine Mrs Gilbert, qui doit venir passer quelque temps chez elle. Elle n'a cependant pas cru devoir garder le secret vis-à-vis de sir Hardress, dont l'âme mesquine est enchantée à l'idée qu'elle va gagner de l'argent, et qui approuve pleinement sa décision, sans songer que l'arrivée de cette inconnue va peut-être bouleverser complètement l'heureuse maison. Mais nous voici au 28. Demain l'inconnue va arriver, et, cette fois, trouvant dans le jardin le major et les deux jeunes gens, Mrs Fitzgerald prend son courage à deux mains et se décide à parler avant l'arrivée de Chloé.

— James, dit-elle en s'adressant au major qui cause avec Olivia, — elle a conservé l'habitude de l'appeler par son prénom — demain, je vais recevoir une... une pensionnaire.

Si elle avait fait exploser une bombe dans leur petit cercle, elle n'aurait certainement pas créé une pareille sensation.

### III

Le major et Lawrence bondissent sur leurs pieds. Quant à Tor, il regarde fixement Olivia.

— Quoi?... s'écrie le major... Grand Dieu, Dora, est-ce que vous êtes devenue folle?...

— Ne dites pas « une pensionnaire », maman, dit Cissy, dites « une hôte payante ». C'est plus...

— Plus quoi? fulmine le major avec indignation. Plus relevé, n'est-ce pas?... Bah! ne jouez pas sur les mots, puisque vous savez bien que c'est la même chose.

Il remue la tête d'un air tragique. Tom se met à rire, mais il a l'air ennuyé.

— Je voudrais bien que vous m'écoutez, dit tranquillement Cecily. Je n'ai pas fini ma phrase.

— Vous écouter, dit le major dont le visage est devenu cramoisi. A quoi bon... Demain, dites-vous... Oh! mais il faut arrêter cela! Dieu me bénisse, Dora. Avez-vous réfléchi à tout ce que ceci va signifier pour vous... Une vieille haridelle de...

— il allait dire quarante-cinq ans, mais il se rappelle tout à coup que c'est précisément son âge à lui, et il s'arrête à temps, — une vieille haridelle de soixante ans probablement et...

— Elle n'a pas soixante ans, dit Mrs Fitzgerald, et elle m'est recommandée par Maud Gilbert qui me dit que — oh! oui, je sais, Cissy! — qu'elle est charmante sous tous les rapports.

Elle raconte l'histoire, ou du moins ce qu'elle peut en raconter, sans nier que les deux cents livres offertes pour six mois l'ont décidée à accepter l'offre de Mrs Gilbert.

— Nous en avons tellement besoin! conclut-elle simplement et si tristement que le major enfonce vigoureusement sa canne dans le sol et que Lawrence détourne la tête. Et puis, la lettre de Maud est tellement satisfaisante, que nous avons pensé qu'il n'y avait aucun mal à recevoir chez nous une lady pour six mois. Oh! elle ne restera pas davantage. Une personne aussi riche ne pourrait pas supporter notre vie tranquille plus longtemps que cela.

— D'où vient-elle?... Qui est-elle?... demande le major.

— Ah! c'est précisément là que gît la difficulté, répond Mrs Fitzgerald en essayant de prendre un air dégagé. Maud nous dit qu'il ne faut lui poser aucune question. Nous devons l'accepter de confiance.

Cette fois, les trois hommes poussent une exclamation, et le major O'Hara, après avoir fait asseoir Mrs Fitzgerald dans un fauteuil de jardin, prend la parole.

— Vous m'excusez, ma chère Dora, mais, parole d'honneur, je n'ai jamais vu pareille folie! Décidément, vous êtes incapable de vous occuper de vos affaires, et il est temps que quelqu'un s'en

charge pour vous. Au lieu de prendre des décisions de ce genre, vous auriez mieux fait d'en parler auparavant à un ami, à *un vieil ami*. Avez-vous pensé à vos filles?... Avez-vous songé aux ennuis que vous pouvez avoir en les forçant à fréquenter une inconnue?...

Instinctivement il jette un coup d'œil sur Cissy et Olivia qui, un peu à l'écart, sont évidemment en train de se disputer avec Tom et Lawrence, mais Mrs Fitzgerald peut voir que son regard s'attarde principalement sur Olivia.

— Il est vrai que je ne connais rien d'elle, dit-elle un peu froidement, mais n'oubliez pas qu'elle m'est recommandée par Maud Gilbert. Vous la connaissez, je pense...

— Oh! oui! je me la rappelle, répond le major avec impatience. Une mondaine mariée à un brave garçon et qui est mort il y a quelques années, à cause d'elle, dit-on, car il n'avait aucune maladie spéciale. Quelle que soit du reste la recommandation, vous allez bouleverser toute votre maison, et pourquoi?...

— Je vous l'ai dit, répond tristement Mrs Fitzgerald.

— Eh! au diable, Dora! dit le major. Il fallait consulter quelqu'un avant de prendre cette décision.

— Je l'ai fait, dit Dora. Sir Hardress est au courant de tout.

Le major O'Hara retient à temps une exclamation un peu vive.

— Il le savait et il vous a...

— Il m'a conseillé d'accepter. Voyons, mon cher James, réfléchissez. Il n'y a aucun mal à cela, et l'avis de sir Hardress...

— J'aimerais lui flanquer une volée de coups de canne, dit le major. Il n'a même pas proposé de vous venir en aide?...

— Non, mais...

— Vous ne lui avez pas dit que si vous preniez chez vous cette personne, c'est parce que vous aviez besoin de ces deux cents livres?

— Je ne le lui ai pas dit exactement.

— Eh bien! il fallait le lui dire! Vous avez eu tort, Dora. Il vous aurait certainement donné un chèque et tout serait fini.

— Vous vous trompez, dit-elle avec un geste presque passionné. Il y a longtemps, je lui ai demandé de me prêter cinquante livres et il m'a refusé. Croyez-vous que je me serais abaissée à lui demander un nouveau service?...

— Le chien! dit énergiquement le major. En tout cas, Dora, vous auriez pu vous adresser à un vieil ami.

— Vous êtes stupide, dit Mrs Fitzgerald avec un pauvre petit sourire, — elle sait qu'il est fou d'Olivia — mais je ne pourrais pas accepter un service de ce genre ni de vous, ni de n'importe quel ami.

— Un temps viendra peut-être, dit le major, dont le visage pâlit un peu, où les circonstances... pourraient faire de moi plus qu'un ami...

— Oh! dit nerveusement Mrs Fitzgerald, je ne vois guère comment cela se pourrait. — Est-ce une proposition pour Olivia?... Elle se dit qu'il approche de la cinquantaine et elle étouffe un soupir. Naturellement ce ne peut être qu'une insinuation à propos d'Olivia... l'avoue petite! Mais après tout, pourquoi pas? N'importe quelle femme serait heureuse avec cet excellent homme. Et elle regarde le major à la dérobée.

Comme il est encore bien! Comme il porte gaillardement son âge! Il a peut-être une légère tendance à l'embonpoint, mais il est distingué dans sa mâle vigueur, aimable et gai, et son caractère est aussi bon que son appétit. Sa carrière militaire a été des plus distinguées, ainsi qu'en témoigne la croix de la reine Victoria qu'il ne porte qu'à contre-cœur et dans les grandes circonstances.

Il n'y a certainement en lui rien de ce qu'on appelle en termes militaires « la vieille culotte de peau ». Le major a été adoré dans tous les régiments où il a passé. On raconte même une histoire. Il y avait, dans le régiment où il servait alors en qualité de capitaine, une mauvaise tête dont personne ne pouvait venir à bout. Le major l'avait pris en main, l'avait traité comme il ne l'avait jamais été jusque là, en homme, en créature humaine, et avait fait de cette brute un des plus splendides soldats du régiment. Oui, décidément, le major est un véritable gentleman, droit et loyal,

simple dans ses goûts, libéral avec sa bourse, bien garnie il est vrai, mais toujours ouverte, trop souvent même, peut-être, mais pour le major, comme on l'appelle affectueusement à Aurighbeg, il est bien difficile de répondre « non ».

— Enfin, dit Mrs Fitzgerald, il est trop tard pour récriminer. Cette jeune fille arrive demain.

— Et vous ne savez rien d'elle?...

— Je vous ai dit que Maud commande de ne pas poser de questions. Oh! je sais que c'est extraordinaire, mais je suis sûre de Maud. C'était la cousine de mon pauvre Georges et elle ne voudrait certainement pas...

— Vous lancer dans une aventure désagréable, interrompt le major... Hum... Je n'en sais rien. Je ne parierais pas grand'chose sur l'honnêteté innée de Mrs Gilbert. Elle est trop mondaine pour que j'aie grande confiance en elle. Je connais quelques-unes de ses relations et...

Ici le major s'arrête. On voit qu'il hésite.

— Ma parole, continue-t-il avec une courtoisie charmante, j'ai tort de parler ainsi d'une femme, mais, que voulez-vous, je préfère vous éclairer sur elle. Vous vous rappelez son histoire avec Burlingham, quand elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour se faire épouser par lui et devenir une marquise. Il lui a glissé entre les doigts, heureusement pour elle, du reste...

— Oui, dit Mrs Fitzgerald, elle a toujours été ambitieuse.

— Et une menteuse accomplie, dit le major. Oh! je vous demande pardon, reprend-il vivement en rougissant. J'oubliais que c'est votre cousine!

— Une cousine de mon pauvre Georges.

— Oui... — Il n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour le pauvre Georges. — Enfin, puisque l'affaire est conclue, Dora, soyez prudente...

## IV

Ils se lèvent et se dirigent vers les autres. Tom Lloyd les regarde attentivement.

— Il a dû lui demander la main d'Olivia, se dit-il, ou, tout au moins, il lui a manifesté son admiration pour elle, car Dody est agitée et nerveuse. Elle peut bien l'être ! Marier une jeune fille de vingt ans à un vieux bonhomme comme celui-là !... — Et la lèvre supérieure de Tom prend une expression de mépris.

Il traverse la pelouse pour aller retrouver la jeune fille qui est en train d'enlever les feuilles mortes des rosiers en fleurs. Un instant auparavant, ils viennent d'avoir une petite dispute, une de ces mille petites disputes dont ils sont coutumiers. Celle-ci a trait à l'hôte attendue, et Olivia l'a quittée, en lui donnant à entendre, par un geste éloquent, qu'elle en a assez et qu'elle désire l'éviter. Comme ils sont continuellement en guerre, cette escarmouche n'a guère d'importance, mais on voit qu'elle n'est pas encore terminée.

— A quoi bon vous éloigner comme cela, dit-il brusquement. Ayez donc le courage de votre opinion. Laissez ces rosiers tranquilles. Ce n'est pas la peine de les déchiqueter pendant que je...

Elle se détourne pour le regarder avec irritation.

— Oh ! je sais, reprend-il en riant. Vous voudriez bien me mettre en pièces, moi aussi, mais comme ce n'est pas possible, je désire terminer cette discussion avec vous.

— Mais, dit-elle, il me semble qu'elle est terminée.

— Pas à mon point de vue, dit-il. Vous ne réussirez pas à me convaincre que l'arrivée de cette personne douteuse...

— Pourquoi « douteuse » ?...

— Ne faites pas attention... Je me comprends... que l'arrivée de cette personne n'est pas votre œuvre.

— Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée.

— C'est possible, mais vous avez sauté dessus immédiatement. Décidément, Olivia, vous êtes une jeune fille terriblement pratique! Pour votre âge surtout! Je comprends votre désir de jouir des bonnes choses de ce monde, mais j'avoue que ceci me dépasse. Si, comme c'est probable, vous devez épouser ce digne major, — un homme un peu obèse, convenez-en, — pourquoi laissez-vous votre mère subir les inconvénients de cet hôte impromptu... Certainement, si vous vous étiez adressée à O'Hara, il...

— Quel est le terme dont vous vous êtes servi tout à l'heure, Tom? demande Olivia avec une douceur dangereuse. Une personne douteuse, je crois?... Vous me permettrez de vous dire que c'est votre conversation qui est d'un goût douteux. Vous ne vous rendez probablement pas compte de la façon dont vous vous faites parfois juger, car sans cela vous changeriez de manières.

— Bon, bon, dit Tom d'un ton suave. C'est entendu. Je ne suis qu'une brute, mais répondez-moi. Avez-vous encouragé votre mère à prendre chez elle cette... personne...

— Je l'y ai même poussée, répond Olivia en le regardant en face. Elle semble très riche tandis que nous sommes très pauvres, et elle pourra donc nous aider. Je trouve plus honorable de gagner honnêtement de l'argent que de rester avec des dettes que nous ne pouvons pas payer.

Ses sourcils se contractent.

— Vous en êtes là? demande-t-il.

— Oui. Nous devons une grosse somme, *pour nous*. Pour d'autres ce ne serait probablement qu'une bagatelle.

— Mais je... nous... Nous étions là... Vous auriez pu vous adresser à nous.

— Vous ne me connaissez pas, dit-elle en relevant fièrement son charmant visage.

Elle fait un mouvement pour s'éloigner, pour aller retrouver les autres, mais il lui prend le bras et la force à rester près de lui.

— Vous voulez dire que, même si vous étiez



mourante, vous ne demanderiez pas à mon père de vous venir en aide...

— M'adresser à sir Hardress? Ah! non! par exemple!

— Parlez-vous pour vous seule, ou bien pour votre mère?..

— Pour nous deux, répond-elle avec calme. En tout cas, je suis en ce moment seule en cause.

Il lui lâche le bras et la regarde à la dérobée.

— Voici qui confirme l'opinion que j'avais de vous. Décidément vous êtes une jeune fille froide, peu généreuse. Vous ne croyez à rien, si ce n'est à la puissance de l'argent. Oui, vous vous vendriez pour de l'argent! Après tout, vous avez peut-être raison. Permettez-moi de vous féliciter et, si vous le voulez bien, allons rejoindre les autres qui m'ont tout l'air de discuter vivement votre future... hôte.

Elle ne répond rien, mais ses lèvres sont complètement blanches.

— J'espère que vous ne regretterez rien, dit Tom, mais je trouve raide, quand même, de recevoir chez vous une personne, sans savoir qui elle est, ni d'où elle vient.

— C'est ce que j'étais en train de dire, s'écrie Lawrence qui a entendu les derniers mots de Tom. Avez-vous songé à la vie qu'elle va vous faire mener?...

— Que voulez-vous dire, Lawrence? demande Mrs Fitzgerald.

— Ce que je veux dire?... Dame, c'est qu'elle a peut-être quatre-vingt-dix ans, le nez rouge, un caractère impossible et...

— Voilà ce que c'est que de parler sans savoir, dit Cissy en haussant dédaigneusement les épaules. Elle a à peine vingt ans et elle est, paraît-il, charmante. Si vous devenez amoureux d'elle et si elle vous repousse, ce sera une juste punition de vos vilains soupçons. Ne vous attendez pas à ce que je vous plaigne!

— Vingt ans seulement!... — C'est Tom qui parle maintenant. — Vingt ans seulement, et défense de lui poser des questions! Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire?...

— Quoi?... demande Mrs Fitzgerald.

— Naturellement, voyons. Vous ne supposez pas

qu'une jeune fille très riche vienne s'enterrer ici vivante, si elle n'a pas une raison toute spéciale de se faire oublier de son monde quel qu'il soit. Remarquez bien ce que je vous dis. Vous aurez certainement des ennuis avec votre nouvelle importation.

— Quel oiseau de mauvais augure vous faites, Tom ! dit Cissy en lui lançant une rose à la figure pour le faire taire.

— Appelez-moi de tous les noms qu'il vous plaira. Je crains bien d'avoir bientôt ma revanche. Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire... Est-ce une voleuse... une cambrioleuse... une empoisonneuse?... Ah ! j'y suis !... Elle est bigame !

— Bigame, dit Olivia avec mépris. A vingt ans !

— C'est justement pour cela. Nous sommes à une époque de progrès, et aujourd'hui, si on n'a encore rien fait de sensationnel à vingt ans, on est en retard... A vingt ans... Mais elle pourrait être « trigame » ! Pauvre Dora ! On voit constamment les gens les plus chic causer des ennuis terribles à leur famille... Personne ne voudra croire que vous ne vous êtes pas fait sa complice. Si elle a commis un vol avec effraction, on sera en droit de supposer que vous avez partagé le sac avec elle. Je ne suis pas très calé en argot, — modestement — mais c'est bien le terme, n'est-ce pas, major, et je me demande, ma pauvre Dody, si ce ne sera pas pour vous quelques années de prison.

— Vos plaisanteries sont stupides, dit Olivia en voyant que sa mère est peinée et nerveuse. Comme si maman voudrait recevoir chez elle une personne équivoque ! Je vous répète pour la dixième fois que miss Jones nous est recommandée par sa cousine Mrs Gilbert.

— Mrs Gilbert, dit Tom en se tournant vers le major. Je la connais. La saison dernière, elle s'est un peu trop mise en évidence en courant après lord Burlingham ou plutôt après son titre. J'avoue que je préférerais une autre recommandation que la sienne.

— Oui, oui, dit précipitamment le major, mais n'oubliez pas, mon cher garçon, que c'est la cousine de Dora.

— Pourquoi ne pas lui télégraphier que vous ne donnez pas suite à cette affaire, insiste Law-

rence. Je vous dis que vous regretterez le jour où vous aurez laissé cette aventurière entrer chez vous.

— Ah ! voici un qualificatif un peu trop fort ! dit Cissy. Vous n'avez aucun droit de parler ainsi d'elle, alors que nous ne la connaissons même pas.

— C'est précisément parce qu'on ne sait rien d'elle que je maintiens le mot. Oh ! je sais qu'on pourrait discuter à perte de vue là-dessus, mais...

Ses arguments à lui, en tout cas, se terminent brusquement. Les autres ne l'écoutent plus. Ils sont comme figés... Il s'arrête et se tourne dans la direction de leurs regards.

La petite porte au fond du jardin vient de s'ouvrir... Chloë est arrivée...

## V

L'« aventurière » s'avance vers eux. La petite porte est tellement près qu'elle a certainement dû entendre la dernière phrase, sinon plus, et si Lawrence éprouve à ce sujet le moindre doute, il est vite dissipé. Après avoir adressé un charmant sourire à Mrs Fitzgerald muette d'étonnement, elle regarde Lawrence immobile et presque figé, avec un air dans lequel on peut aussi bien lire de la colère que de l'amusement.

— J'ai bien peur, dit-elle d'une voix douce et mélodieuse, d'être arrivée un peu trop tôt.

Lawrence retient à peine un gémissement. Elle a certainement tout entendu. Il y a quelque chose de diabolique dans la manière avec laquelle elle a appuyé sur les mots « un peu ». Voilà bien ma veine ! se dit-il.

— Oh ! mais ! pas du tout ! dit Mrs Fitzgerald d'une voix un peu tremblante. (Ils ont tous deviné que ce ne peut être que miss Jones.) Nous ne vous attendions que demain, il est vrai, mais nous

sommes enchantées de vous voir arriver un jour plus tôt... très, très contentes, je vous assure...

Elle est tellement gênée qu'Olivia vient à son secours.

— Vous êtes bien miss Jones, n'est-ce pas?... dit-elle avec un sourire amical, car, avec l'impulsion de la jeunesse, elle éprouve déjà de la sympathie pour l'inconnue. Miss Jones la regarde un moment.

— Oui, bien entendu, je suis miss Jones, et j'espère bien que vous ne m'appellerez pas comme cela, car je trouve ce nom horrible. Puisque je dois rester chez vous quelque temps, si vous le voulez bien vous allez m'appeler tout de suite Chloë.

— Est-ce que cette invitation s'adresse à tout le monde? demande le major, qui, réellement, devrait avoir honte de son audace, mais qui, comme il l'explique plus tard à Olivia, est déjà « emballé » par cette petite étrangère qui vient d'entrer dans leur cercle.

Du reste, les autres semblent partager cet emballement. C'est un cas de sympathie à première vue. Depuis Mrs Fitzgerald et ses deux filles jusqu'au malheureux Lawrence qui souhaite que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir, ils sont tous sous le charme.

C'est une petite créature toute menue, exquise, gaie comme on l'est à vingt ans, avec de grands yeux d'un bleu tellement sombre qu'ils en sont presque violets, des cheveux bruns dorés, un port de reine, une de ces femmes, en somme, qui tiennent le monde à leurs pieds. Ils oublient tous, instantanément, qu'ils ne savent rien d'elle, et même Tom Lloyd, qui a le cœur moins sensible, cède à l'attrait général qu'elle exerce. Il admire son air de femme du monde, ses petits gestes élégants, sa jolie robe de Paris.

— Je lui donne quinze jours ici, et puis bonsoir. Jamais elle ne pourra oublier Paris ou Londres. Quelle singulière idée a eue Mrs Gilbert de l'envoyer dans ce trou perdu...

Il est obligé de reconnaître qu'elle a l'air « très bien ». Très bien, dans le sens complet du mot. Elle est si jeune, si distinguée, que dans cette extraordinaire Chloë, il est réellement impossible de songer à quelque chose de « douteux ».

Elle a été présentée à tout le monde, et, dans la

conversation qui suit, elle apprend que les deux jeunes filles devaient assister à cinq heures à un tournoi de tennis, et elle voit qu'à cause d'elle elles vont manquer cette petite fête. Pour rien au monde elle ne voudrait les en priver, et elle bavarde gaiement avec Mrs Fitzgerald.

Mais non, elle n'est pas du tout fatiguée, d'autant plus qu'elle a pris à la gare une voiture pour venir à *l'Ermitage*. Oh ! si elle avait su que c'était si près... Mais voilà, elle adore se promener en voiture découverte... Si elle connaissait le pays?... Non, mais avait habité Dublin pendant un mois... (Et elle n'en est pas morte ! pense Tom.) *L'Ermitage* lui paraissait charmant... Pourrait-elle le visiter tout à l'heure, pendant que les jeunes filles seront absentes, car elle ne voudrait pas les retenir... Et vous, dit-elle en s'adressant cette fois à Lawrence, est-ce que vous allez aussi à ce tournoi de tennis ?...

Non, Lawrence n'y va pas.

— Alors, dit-elle, peut-être voudrez-vous être assez aimable pour me servir de guide...

Il accueille cette proposition avec joie, car c'est une occasion inespérée de pouvoir s'expliquer et de sortir de cette situation embarrassante. Mrs Fitzgerald elle aussi est enchantée.

— La plus jolie vue, Lawrence, dit-elle, c'est du haut de la colline, et si vous voulez y conduire miss Jones...

— Chloé, s'il vous plaît, dit miss Jones avec un charmant sourire.

— Bien, dit Mrs Fitzgerald en souriant elle aussi. Conduisez donc miss Chloé là-haut.

Si hospitalière et si aimable qu'elle soit, on voit qu'elle n'est pas fâchée de se débarrasser pendant une heure ou deux de cet hôte qu'elle n'attendait pas. Il reste encore quelques arrangements à faire, il faut aérer les chambres et la literie, mettre des fleurs dans les vases. Aussi est-ce avec un petit soupir de soulagement que Mrs Fitzgerald voit partir la jeune fille avec son cicerone.

Ils traversent des champs où l'herbe verte commence à pousser, côtoient un petit ruisseau sur lequel se jouent les rayons du soleil, et se mettent bientôt à escalader la petite colline sur laquelle circule librement la brise parfumée des odeurs de mai.

Chaque buisson, chaque arbre semble avoir sa vie propre, depuis le tronc le plus majestueux jusqu'au plus petit arbrisseau, depuis le chêne vigoureux jusqu'au modeste laurier ou à l'aubépine, maintenant dans toute sa gloire. Cette fin de journée de printemps est réellement exquisite. On dirait que pour fêter Chloë elle a revêtu ses plus brillantes parures, et Lawrence se dit que jamais encore la vallée et la colline ne lui ont paru aussi charmantes.

La démarche souple et élastique de cette jeune fille, probablement élevée dans les villes, est pour lui une surprise. Elle a franchi sans son aide les grosses pierres plates qui servent de pont à la rivière, elle a escaladé toute seule les barrières, s'est jouée des divers petits obstacles de la colline dont l'ascension est un peu rude et qu'elle a grimpée avec l'agilité et la sûreté de pied d'une jeune chèvre.

Lawrence est le premier à parler.

— Je vous fais tous mes compliments, dit-il. Pour une jeune fille élevée comme vous dans une ville, cette promenade est véritablement un petit exploit.

— Mais pas du tout, dit-elle vivement. J'ai vécu presque toute ma vie à la campagne et je suis accoutumée à la marche. Et maintenant que j'ai répondu à votre question... au fait, était-ce une question?...

— Oh! s'écrie-t-il, je n'avais nullement l'intention de vous questionner, et croyez bien, en tout cas, que je n'ai pas voulu être indiscret.

— Que vous l'ayez voulu ou non, dit-elle d'un petit ton impérieux, c'était une question.

— En ce cas, riposte-t-il, veuillez accepter toutes mes excuses.

— Ah! vous admettez donc que c'était une question?...

— Je l'avoue.

— Alors, dit-elle triomphalement, à mon tour de vous en poser une. — Elle relève la tête, une petite tête gaie, impertinente, adorable. — Me promettez-vous de me répondre?...

— Oui.

— Eh bien! dit-elle avec un petit sourire malicieux, tout à l'heure, quand je suis entrée dans le



jardin de Mrs Fitzgerald, vous étiez en train de parler de moi... Oh! inutile de nier!... Qu'est-ce que vous disiez?...

Un petit silence embarrassé. Lawrence est devenu très rouge. Il est évident qu'elle a tout entendu!

— Eh bien! j'attends, reprend-elle d'un accent moqueur. Est-ce que vous avez peur de parler?... Vous avez prononcé le mot « une aventurière »... Pourquoi cela?... Est-ce qu'on doit considérer son prochain comme irrémédiablement perdu parce qu'il ne croit pas devoir divulguer à tout le monde les moindres détails de sa vie. Les catholiques romains font quelquefois des retraites et personne ne s'avise de leur demander pourquoi. Supposez donc qu'en ce moment je fais une retraite... Votre intention est-elle de me poursuivre avec un crayon et un carnet pour m'interviewer?...

— Voici qui est peu généreux de votre part, dit le jeune homme. Je suis désolé que vous ayez entendu ce que j'ai dit, mais veuillez remarquer que lorsque j'ai parlé je ne vous avais pas encore vue.

— Et maintenant que vous m'avez vue...

— Oh! dit-il vivement, maintenant je crois en vous. Ce qui me désole, c'est que vous allez me détester.

— Ah! vous croyez...

Chloë le regarde à la dérobée, puis baisse les yeux. Ils continuent leur promenade sans rien dire de plus. Elle se baisse pour cueillir une bruyère et porte vivement son doigt à ses lèvres avec une petite exclamation étouffée.

— Vous vous êtes piquée avec une de ces bruyères, dit Lawrence en s'avançant vers elle.

— Oh! ne faites pas attention. Ce n'est rien. Je ne souffre pas beaucoup. Il y a des choses qui font plus mal que cela, la façon dont vous avez parlé de moi, par exemple. Avouez que vous me devez bien une réparation.

— Je vous dois en tout cas des excuses.

— Vous me devez plus que cela.

— Eh bien! tout ce que vous voudrez.

— Bon, je retiens cette promesse, et ce que je vous demande, c'est de devenir mon ami.

— Mais c'est une récompense!



— C'est possible, dit-elle pensivement, mais je n'aime pas punir.

Il prend la petite main qu'elle lui tend, et, inconsciemment, il la garde dans la sienne. A quoi vient-il de s'engager... Il n'en sait rien, et d'ailleurs peu lui importe. Le sentier qui s'ouvre devant lui est si engageant, si libre, si facile, qu'il ne songe pas où il peut le mener.

— Je ne méritais pas ceci, murmure-t-il, et si vous voulez me permettre de m'expliquer, miss Jones...

— Non, non, pas miss Jones, s'écrie-t-elle en fronçant les sourcils. Pas cet affreux nom. Appelez-moi comme vous voudrez, mais pas comme cela... Tenez, ajoutez-elle en le regardant avec un sourire, appelez-moi Chloé.

— Oh! je n'oserais pas, dit-il en souriant lui aussi, gagné par la contagion de son sourire.

— Oh! quel homme courageux! Enfin, comme vous voudrez. Nous voici amis, mais souvenez-vous que je déteste les questions. Et maintenant, je vous défie à la course.

Elle part d'une façon très déloyale, à l'improviste, et, tout en la suivant, il se demande ce qu'elle peut bien être. Elle s'est montrée tout d'abord une petite personne très digne, et ensuite une coquette, puis la voici devenue un garçon manqué. Quel sera le prochain changement?...

Le changement suivant la transforme en une jeune fille heureuse et gaie, qui éveille immédiatement l'affection d'Olivia et de Cissy, au grand soulagement de Mrs Fitzgerald. Après tout, Maud lui a rendu un bon service. Cette petite créature jolie et brillante, un peu versatile peut-être, mais qu'on devine foncièrement bonne, va être pour elle un véritable bienfait, et ses manières distinguées — Mrs Fitzgerald ignore la course qu'elle vient de faire avec Lawrence — seront certainement une excellente leçon pour ses filles qui, chose toute naturelle, puisqu'elles ont été élevées à la campagne, manquent un peu d'usage du monde. Allons, décidément, tout ce que Tom a dit était stupide, et elle ne peut s'empêcher de rire en songeant qu'il a parlé de bigamie. Voilà ce que c'est que d'être pessimiste dans ses vues de la vie et des gens en général.

Mrs Fitzgerald est donc enchantée de Chloé. — Elles l'ont tout de suite appelée Chloé comme elle le leur a demandé, et en réalité ce nom lui convient mieux que tout autre titre formaliste.

Je n'ai jamais entendu deux noms aussi mal appropriés que Chloé Jones, commence Mrs Fitzgerald dans la chambre de ses filles qui sont en train de se coiffer. Elle les a rejointes pour discuter la nouvelle situation avec elles. Généralement ce sont elles qui vont dans la chambre de leur mère, mais peu importe l'endroit pourvu qu'elles puissent causer et être ensemble. Il y a un charmant esprit de camaraderie entre la mère et les filles, et elles sont liées toutes les trois par une affection très profonde.

— C'est absurde, déclare Cissy. Jones !... Le dernier nom certainement que je lui aurais donné !

— Oui, il est impossible de songer à elle sous le nom de Jones. Bien entendu il y a de très braves gens qui s'appellent Jones, mais le nom me fait toujours penser à un épicier.

Olivia a commencé à enlever les épingles à cheveux de sa mère après avoir terminé sa coiffure.

— Asseyez-vous, maman, dit-elle. Quels jolis cheveux vous avez ! Ils sont encore plus jolis que ceux de Cissy... Savez-vous à quoi je pense... Il y a certainement des gens de bonne famille qui se marient dans une classe inférieure, et peut-être que sa mère...

— Oui, c'est possible. On se marie quelquefois pour de l'argent. — Elle semble plongée dans un rêve... Elle, elle s'est mariée par amour, et où cela l'a-t-il conduite... Elle aurait pu faire tant de bien à ses filles si elle avait épousé un autre homme que son pauvre Georges, d'autant plus qu'elle n'avait pas besoin de se marier « au-dessous d'elle ». Puis, subitement, son visage s'éclaire... Elle se dit qu'alors elle n'aurait pas eu les mêmes filles... Les siennes sont si charmantes, si bonnes !...

— En tout cas, dit Olivia, je suis bien sûre qu'elle ne se mariera pas pour de l'argent. Elle a dû s'enfuir de chez elle pour ne pas être forcée d'épouser un homme qu'elle déteste.

— Et elle a joliment bien fait, dit énergique-

ment Cissy. Si c'était moi, j'aurais fait comme elle.

— C'est possible, dit Mrs Fitzgerald, mais je ne le crois pas. Maud est une femme prudente, et je ne la vois pas du tout prêtant les mains à ce qui pourrait devenir un scandale... Bonsoir, mes enfants, je vais me coucher.

Olivia a fini de brosser la chevelure splendide qui n'a pas encore un seul fil blanc, et est en train de nouer les deux énormes nattes brillantes.

— Oh! maman, attendez un peu. Nous avons encore des tas de choses à nous dire. — Mais, comme Cissy est tombée brusquement endormie, Mrs Fitzgerald déclare qu'elle aussi va se retirer dans sa chambre.

Leurs rêves à toutes les trois sont spécialement agréables, cette nuit. Maintenant que cette Chloé, dont l'arrivée a été si redoutée, est parmi elles, elles peuvent rire de leurs craintes. La vieille Feeney elle-même a accepté l'étrangère, — une chose capitale dans la maison! — et à première vue a déposé les armes.

— Décidément, elle est très bien, a-t-elle déclaré à sa maîtresse... Une vraie dame, qu'elle est. Vous savez, ma chère, si au premier moment j'étais contre, mais on voit qu'il y a du sang en elle... Jones, que vous dites?... Allons donc! Pas de Jones pour moi! Quelle jolie figure! quel sourire! quelle toilette!...

## VI

Le soleil brille de tout son éclat sur les bancs en pierre du jardin. Les cœurs des roses sont grands ouverts. Mai n'est plus. Son règne est fini, et, à sa place, on voit apparaître le premier sourire de Juin.

Il fait une chaleur langoureuse. Les papillons qui flottent dans l'air ont l'air de sommeiller sur

leurs ailes délicates, les fleurs penchent leurs têtes, les pelouses fraîchement tondues paraissent sèches, presque parcheminées. L'air est lourd des parfums des résédas et des pois de senteur qui bordent les plates-bandes.

Aujourd'hui, le major O'Hara reçoit. Toujours attentif et hospitalier, il s'est souvenu que c'est l'anniversaire des deux misses Fitzgerald, qui, chose curieuse, ont fait leur apparition en ce monde, le trois juin, à deux ans d'intervalle, et à cette occasion il donne une petite fête... C'est naturellement pour Olivia, disent tous les voisins.

Tous les invités ont accepté. Lady Matilda Morne, grande et masculine; M. Morne, tout petit et efféminé, sir John et lady Swinton, lui, jaune comme un citron, les yeux bizarrement dessinés, une barbe grisâtre en pointe qui le fait ressembler à un vieux bouc; elle, brune, presque basanée, avec une perruque toujours de travers; les Hargreave; les Blake; sir Hardress, bien entendu; en fait, tous les gens du voisinage, même les personnes nouvellement installées à la villa, une Mrs Longton et sa fille Cynthia, cette dernière toute différente de la Cynthia qu'on pourrait s'imaginer.

Mrs Longton, dont les manières sont pleines d'effusion, est venue retrouver son hôte, voyant qu'il se tient un peu à l'écart avec sir Hardress et Mrs Fitzgerald.

— Cher major O'Hara, dit-elle, avec un sourire qu'elle a toujours eeu conquérant, comme c'est aimable à vous de nous offrir une aussi splendide après-midi! — Elle a l'air de dire que c'est lui qui a commandé le temps et que c'est lui qu'on doit remercier parce que le soleil brille. Elle sourit aussi à sir Hardress, car, bien que sa fille Cynthia ait... — soyons discret sur son âge! — elle n'a pas encore renoncé pour elle-même à l'espoir d'une seconde union. Elle a entendu dire, bien entendu, que le major O'Hara va probablement épouser cette « fille stupide », mais sir Hardress, en tout cas, est libre comme l'air...

— Oh! dit le major avec son amabilité habituelle, vous savez, j'ai profité de cette occasion, et je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour...

Il regarde Mrs Fitzgerald qui lui rend son sou-

rire. Elle se dit intérieurement qu'il veut parler d'Olivia.

— Vous savez, dit-elle avec un rire un peu forcé, — si Olivia allait le refuser! — vous savez, c'est aujourd'hui l'anniversaire de mes deux filles, et le major a eu l'aimable pensée de donner cette petite fête en leur honneur.

— Ah! c'est l'anniversaire de votre fille Olivia?... dit Mrs Longton.

— Et celui de Cissy aussi, dit vivement Mrs Fitzgerald avec une ombre de sécheresse. — Mrs Longton rit intérieurement. — Toi, se dit-elle, tu essaies de me donner le change jusqu'à ce que le fait soit accompli... — Et elle pense que Mrs Fitzgerald doit être une femme intelligente et qu'elle a « dû être jolie ».

— Ah! dit-elle, elles sont jumelles...

— Non, dit en souriant Mrs Fitzgerald. Olivia est l'aînée de deux ans, mais elles sont toutes les deux du trois juin.

— Une excellente idée de leur part et une idée économique, dit sir Hardress de sa voix sèche et cassante. — C'est un homme de haute taille, maigre et décharné, à l'air dur, et qui a constamment un ricanement désagréable. — Une seule réception suffit pour leurs deux anniversaires. J'espère bien qu'elles se marieront aussi le même jour. Une dépense de moins.

Ce délicieux sentiment est accueilli par un profond silence des personnes qui l'entourent, sauf Mrs Longton.

— Oh! dit-elle en minaudant. Cher sir Hardress, heureusement que vous dites cela pour plaisanter, car réellement ce serait trop vilain si vous étiez sérieux. Mais, ajoute-t-elle en le menaçant coquettement du doigt, je sais lire en vous... Voyons, y a-t-il quelque chose de plus délicieux que de dépenser de l'argent pour les personnes qu'on aime...

— Je suis tout à fait de votre avis, dit sir Hardress en regardant fixement le doigt tendu vers lui, et, comme je m'aime par-dessus tout, je dépense mon argent pour mon estimable personne.

— Vilain cynique! s'écrie Mrs Longton avec l'intonation d'une petite fille. Est-il permis d'ex-

primer de pareils sentiments ! Mais, je vous le répète, je ne crois pas un mot de ce que vous dites... Je suis capable de lire en vous... Ainsi, Mrs Fitzgerald, c'est l'anniversaire de vos deux filles... C'est bien aimable, cher major O'Hara, de donner cette petite fête en leur honneur, mais, réellement, pour les personnes qu'on aime, que ne ferait-on pas... Curieuse, cette coïncidence de deux anniversaires tombant le même jour, mais j'en connais une semblable dans ma propre famille. Moi aussi, je suis née le jour du mariage de mes parents.

— Dieu me bénisse ! s'écrie involontairement le major. Cette annonce quelque peu risquée l'a fait bondir.

Mais Mrs Longton se reprend immédiatement.

— Je voulais dire le jour anniversaire de leur mariage, deux ans plus tard, dit-elle d'un air écrasant.

— Oh ! bien entendu, bien entendu, dit le major qui est devenu éramoisi. Il est tellement confus qu'il ne s'aperçoit pas que l'effet de ses dernières paroles ne fait que rendre la situation encore plus embarrassante.

— Cher sir Hardress, dit Mrs Longton, je voudrais bien voir ce que devient ma fille. Et sur ce, sir Hardress, plus bourru que jamais, lui offre son bras pour la conduire.

Le pauvre major, qui a l'air d'un coupable, ose à peine regarder Mrs Fitzgerald. Pourquoi diable n'a-t-il pas pu retenir cette maudite exclamation... S'il avait seulement réfléchi un instant ! Mais aussi, *by Jove !* la phrase de cette femme était tellement bizarre et puis Dora...

Il la regarde timidement, se demandant ce qu'elle pense de lui... J'ai le regret de dire qu'elle est secouée par un bon rire.

— Pour une belle gaffe, commence-t-elle... Allons, venez vous asseoir sur ce banc et remettez-vous. Pauvre James ! Elle ne vous pardonnera jamais, vous savez. Vous venez de vous faire une ennemie pour la vie. Recevez toutes mes condoléances.

— Oh ! dites donc, s'écrie le major, vous savez bien que... que je n'avais nullement l'intention de... Sincèrement, Dora, vous me connaissez assez



pour savoir que je n'aurais jamais dit exprès une chose pareille.

— Je le sais, James. N'y pensez plus, allez, cela n'en vaut pas la peine.

— Savez-vous, dit le major soulagé, que vous êtes la personne la plus réconfortante que je connaisse.

Elle sourit. Chère Olivia ! Quel bon et brave mari elle aura si elle veut bien l'accepter !

Le major s'est assis sur le banc en pierre avec l'idée de se rafraîchir par cette après-midi très chaude, mais le banc en pierre est bien trompeur, car il a absorbé tous les rayons du soleil. Bah ! se dit-il, si Dora supporte cela, je puis bien le supporter moi aussi. Durant une petite pause dans leur conversation, Chloé traverse la pelouse un peu en dessous d'eux ; Chloé, habillée d'une robe de Paris, très simple à l'œil, mais qui a certainement coûté plus qu'on ne peut le soupçonner à Aurighbeg. C'est une petite robe en mousseline garnie de dentelles, une robe de très jeune fille, avec un grand chapeau assorti. Le chapeau seul a dû coûter cinq guinées. Lawrence est à sa droite et le pasteur, M. Gossler, à sa gauche.

— Ah ! voici Chloé, s'écrie Mrs Fitzgerald. Quelle délicieuse enfant ! Avez-vous remarqué ses manières charmantes, son air modeste, le désir qu'elle a de plaire à tout le monde...

— Oui, dit le major, et je crains... — j'espère que vous ne m'en voudrez pas de dire cela, Dora, — mais j'ai peur qu'elle ne soit un peu trop aimable pour le pasteur.

— Oh ! non ! elle le regarde à peine. Celui pour qui j'aurais plutôt peur, c'est Lawrence... Il a l'air très... très emballé, ne trouvez-vous pas, et je crois vous avoir dit que nous avons des raisons de supposer qu'elle a dû fuir la maison de son tuteur parce qu'il voulait lui faire épouser un homme riche... Elle s'arrête brusquement comme si elle avait une arrière-pensée.

— Oui, dit gravement le major. Épouser quelqu'un uniquement pour son argent, c'est plus qu'une erreur, c'est une faute.

— Oh ! dit vivement Mrs Fitzgerald, nous ne savons rien. Nous nous demandons seulement si on a voulu la forcer à un mariage, alors qu'elle



aimait déjà quelqu'un. Elle ne nous a pas dit un mot et nous sommes tenues à une grande réserve vis-à-vis d'elle, mais j'ai la conviction qu'elle aime quelqu'un, quelqu'un qui n'est pas ici, pas le vicar, pas Lawrence.

Elle ne sait rien en effet. Voici plus d'un mois que Chloë est chez elle. La charmante fille a été présentée à tout le voisinage comme une « cousine de Mrs Gilbert » et a été accueillie partout avec effusion. Toutes les femmes l'aiment. Quant aux hommes !...

Lawrence surtout est considéré par les hommes comme un « veinard ». Miss Jones manifeste ouvertement sa préférence pour lui et le choisit généralement comme partenaire au tennis ou au golf.

— Alors, reprend le major, elle ne vous a encore rien dit?...

— L'as un mot, mais, en tout cas, je suis absolument sûre qu'il n'y a rien à dire sur elle. Regardez-la... Elle va commencer une partie de tennis avec Lawrence, contre Tom et Olivia.

— A propos d'Olivia, savez-vous que je ne l'ai jamais vue plus jolie... Je la trouve aussi jolie que...

— Oh ! Olivia n'est qu'une petite campagnarde, dit vivement Mrs Fitzgerald, tandis que je ne peux pas m'empêcher de penser que Chloë a fréquenté une société toute différente de la nôtre. Avez-vous remarqué ses charmantes tournures de phrases, la façon élégante avec laquelle elle s'exprime...

— Oui, dit le major distraitement. — Il est en train de regarder cette jeune fille idéale. — Qui diable me rappelle-t-elle donc... dit-il tout à coup... A qui donc ressemble-t-elle?...

— A qui?...

— Oui, à quelqu'un que j'ai connu... Il y a quelque chose dans la forme de sa bouche qui me rappelle un homme...

— Oh ! cher James ! Je n'ai jamais vu une jeune fille aussi peu masculine ! Vous ne vous imaginez pas combien elle est simple, facile et gaie ! Elle a l'air de se trouver tout à fait chez elle dans notre milieu si simple, et comme j'ai promis à Maud Gilbert de ne pas chercher à savoir qui

elle est, je n'ai qu'à l'accepter telle qu'elle est.

— Hum... dit le major, c'est un peu léger d'accepter une personne sur la seule recommandation d'une autre, et par le temps qui court, surtout. — Il dit cela avec un air de profonde sagesse, bien qu'en fait ce soit l'homme le plus confiant du monde. — Décidément, Dora, il est grand temps que quelqu'un prenne vos intérêts en main. Croyez-moi... Surveillez-la de près.

— Oh! mon cher James, ceci est un peu trop fort! Vous qui vous êtes montré si charmant pour elle depuis son arrivée!

— C'est une délicieuse jeune fille, c'est entendu, mais que voulez-vous... Je ne puis m'empêcher de penser à mes anciennes amies. Comment savez-vous, par exemple, si ce n'est pas une aventurière... si elle vous paiera jamais un sou de ce qu'elle vous a promis...

— Ah! cette fois, James, vous avez tort. Elle m'a forcée à accepter d'avance la moitié de la somme convenue, et je vous avoue, entre nous, que cet argent a été le bienvenu. Il m'a servi à payer quelques petites dettes criardes... Vous voyez que je vous parle comme à un véritable ami, ajoutez-elle en rougissant.

— Non, vous ne me traitez pas en véritable ami, dit le major avec irritation. Si moi j'étais l'ami de quelqu'un, je n'hésiterais pas à lui dire que j'ai des emb... des ennemis, surtout quand il s'agit de bagatelles de ce genre, tandis que vous...

— Eh bien! mais je vous le dis maintenant.

— Oui, maintenant. Tandis que vous auriez dû me le dire plus tôt. Il y a dans son accent un reproche amical qui la touche.

— Non! oh! non! Ça aurait été encore pire...

— Pire, pour un malheureux petit service de ma part!...

— De votre part ou de celle d'un autre, peu importe. C'est une question de dignité.

— Vous appelez ça de la dignité... Quand il s'agit d'un vieil ami, moi j'appelle cela de l'impolitesse, parfaitement, de l'impolitesse, Dora!

— Bon, dit-elle en souriant. Ne nous querellons pas là-dessus. En résumé, comment la trouvez-vous?...

— Certainement une jolie fille, mais, je vous l'ai déjà dit, je préfère Olivia.

— Ah!... Le cœur de Mrs Fitzgerald bat plus vite... Il préfère Olivia! Si Olivia le refuse, est-ce la rupture entre elle et cet excellent ami...

— Elle est certainement très jolie et a d'excellentes manières, car elle trouve même le moyen d'être charmante pour une vieille culotte de peau comme moi... A qui, diable, ressemble-t-elle, répète-t-il en voyant Chloé qui revient avec les autres... *By Jove!* j'y suis!... J'ai connu... Oh! il y a des siècles... une jeune fille qui avait épousé un homme... Enfin, j'espère que si miss Chloé se marie, elle saura mieux choisir... Ah! vous voici, miss Chloé. Venez vous asseoir et vous reposer de vos fatigues. Lawrence et vous, vous avez gagné, je pense...

— Oui, ils nous ont battus, dit Olivia. Nous n'avons pas existé contre eux.

— Non, merci, je n'ai pas envie de m'asseoir, dit Chloé, dont les yeux bleus sont presque noirs de l'excitation de cette partie. Je ne suis nullement fatiguée, j'ai gagné, je me sens fraîche et forte.

La lueur de la bataille fait encore étinceler ses yeux splendides. Elle tient sa raquette à deux mains et sa pose est charmante. Lawrence la regarde avec admiration.

— Je viens d'apprendre une nouvelle, maman, dit Olivia. Mrs Longton m'a dit que le vieux pavillon de chasse de Carrig a été loué à un Anglais et qu'il est arrivé hier soir.

— Mais, ma chère, comment cela? La chasse n'ouvre qu'en août.

— Il vient pour pêcher, sans doute. Vous savez que la rivière est parfaite pour le saumon, et, plus tard, la chasse sera, dit-on, très bonne. Il a loué toute la montagne et une partie de la vallée.

— Quelle nouvelle sensationnelle! dit Chloé en riant.

— Mais oui, dit Olivia, en riant, elle aussi. Pensez donc, un étranger!... Rappelez-vous la sensation que vous avez créée quand vous êtes arrivée.

— Oh! une sensation bien transitoire.

— Ne vous déeriez pas vous-même, dit Tom. Une gloire transitoire est une pauvre chose, tandis

que la vôtre sera éternelle. Ce n'est pas un compliment banal, je vous assure.

— Je ne voudrais pas être immortelle, dit Chloë avec un petit frisson. Comme ce doit être ennuyeux de revoir toujours les mêmes scènes !

— Comment s'appelle le nouveau locataire de la *Lodge* ? demande Mrs Fitzgerald à Olivia. Il va la faire réparer, probablement, car elle en a bien besoin.

— Ce sera une bonne aubaine pour les ouvriers du village, dit le major. La *Lodge* est plus importante que son nom et il y a certainement beaucoup à faire comme peinture et tapisseries, sans compter le reste.

— Enfin, comment s'appelle-t-il ? demande Tom, répétant la question de Mrs Fitzgerald.

— Un nom qui commence par un C, dit Lawrence. N'est-ce pas Caxton, Olivia...

— Non, c'est Carlton, Granby Carlton.

On entend une exclamation étouffée. Tom et Lawrence se baissent précipitamment pour ramasser la raquette de miss Jones qui vient de tomber à terre, et elle leur adresse un sourire, gracieux comme d'habitude.

— Il fait tellement beau, dit-elle, que réellement c'est dommage de ne pas profiter de cette belle journée. Venez-vous faire une partie de golf, Lawrence ?

Ils disparaissent dans le hall.

— Cela va être amusant d'avoir un nouveau voisin, dit-elle. Où se trouve cette *Lodge* dont ils parlaient tout à l'heure ? Est-ce près d'ici ?...

— Non, c'est plus loin que l'*Ermitage*, dit Lawrence, mais, ajoute-t-il en la regardant, trop près pour mon goût.

— Pourquoi ?... Que craignez-vous donc ?...

— Vous, dit Lawrence d'une voix basse et ardente.

— Vous êtes stupide, répond-elle avec calme. Alors la *Lodge* est du côté de l'*Ermitage* ?...

— A un mille environ. Vous avez dû l'apercevoir l'autre jour, en revenant du château.

— Ah ! cette vieille maison... Et vous la trouvez trop près pour votre goût ?... Voudriez-vous donc m'enfermer dans un donjon comme les tyrans d'autrefois...

— Je voudrais vous enfermer dans mon cœur, répond-il d'un ton de badinage derrière lequel il y a une profonde sincérité...

## VI

— Ne partez pas encore, dit tout bas le major à Mrs Fitzgerald tandis qu'il se prépare à accompagner jusqu'à la porte le dernier de ses hôtes. Il est déjà tard, près de six heures, et, bien que le soleil ne déploie plus toute sa gloire, le temps est toujours splendide et la soirée s'annonce merveilleuse.

— Je voudrais offrir un petit souvenir à vos filles, dit-il en revenant et en la conduisant dans la bibliothèque où Olivia et Cissy sont en train de causer avec Tom et Lawrence des événements de la journée. Chloë est partie en voiture avec Mrs Longton parce qu'elle a une légère migraine, si légère, dit-elle, que ce n'est même pas la peine d'y penser.

Les petits souvenirs sont une charmante broche en or pour Cissy, et un bracelet encore plus joli pour Olivia. Il est impossible de ne pas s'apercevoir que le cadeau d'Olivia est de beaucoup le plus coûteux des deux. En tout cas, Mrs Fitzgerald constate le fait et son expression devient plus grave. C'est donc réellement sérieux... Ce bracelet a certainement une signification cachée, et désormais l'issue ne saurait être bien lointaine...

Comme l'enfant qu'elle est encore, Cissy est manifestement ravie de son cadeau. Elle se précipite vers le major qui rayonne en voyant sa joie et la regarde affectueusement.

— Comme vous êtes bon ! dit-elle. Comme c'est gentil de votre part ! — Elle hésite une seconde, puis, encouragée par son sourire, elle lui glisse

un bras autour du cou et l'embrasse de tout son cœur. Le major, lui aussi, l'embrasse cordialement.

— Eh bien, ma parole, dit-il, je suis heureux de vous faire plaisir. — On voit qu'il est sincèrement heureux. en effet. — Et vous, Olivia, êtes-vous contente... — Le visage de Mrs Fitzgerald pâlit... Qu'est-ce que va faire Olivia?... Va-t-elle, elle aussi...

Oui. Olivia s'avance sans hésiter et, à la surprise de sa mère, tend son joli visage au major. Bien que Mrs Fitzgerald se répète sans cesse qu'elle désire ce mariage, elle se demande si sa fille ne se croit pas poussée en somme à épouser un homme qu'elle n'aime certainement pas. Mais elle se dit, pour calmer sa conscience, qu'après tout, Olivia ne fait qu'imiter Cissy, et qu'un petit baiser cérémonieux n'a guère d'importance. Du reste, le baiser que James donne à Olivia est un baiser très calme, presque paternel, le baiser d'un homme qui a plus de deux fois son âge. Et, chose étrange, en dépit du soulagement qu'elle vient d'éprouver, Mrs Fitzgerald se sent mécontente contre sa fille. Puisque Olivia n'aime pas le major, pourquoi lui a-t-elle si volontiers tendu la joue...

En fait, même dans cette circonstance, Olivia aurait très bien pu s'en abstenir, mais à ce moment même son regard s'est arrêté sur Tom dont l'air était éloquent. Il avait dans les yeux cette lueur moqueuse qui, depuis quelque temps, irritait tant la jeune fille, et au coin de la bouche un demi-sourire qui semblait dire : « Allez-y donc ! Pourquoi hésiter... Il est si riche ! » Et c'est pour cela que dans son exaspération elle a voulu défier Tom. La petite scène est maintenant terminée.

Mrs Fitzgerald remercie encore le major de son amabilité envers ses filles, et déclare que cette fois il est temps de partir.

— Mais il est encore trop tôt, proteste le major. Il est à peine six heures et demie. Restez donc dîner avec moi. Je n'ai malheureusement à vous offrir que l'hospitalité d'un pauvre célibataire. — Il regarde Mrs Fitzgerald qui a un sourire embarrassé comme s'il venait de lui demander la main d'Olivia. — Non... réellement vous ne voulez pas rester?... Alors, avant que vous partiez, je vais vous montrer mes roses thé.

Cissy et Lawrence se sont déjà dirigés vers l'avenue, où attend le vieux poney attelé à un phaéton encore plus vieux, et Olivia, voyant sa mère et le major disparaître dans la serre, reste seule avec Tom.

— Qu'est-ce que vous avez voulu dire, tout à l'heure? demande-t-elle d'un ton impérieux.

— Moi? répond-il avec une abominable froideur. Je ne vous comprends pas.

— Ne prenez pas cet air innocent. Vous savez très bien que vous vouliez dire quelque chose. Je l'ai vu à votre air.

— Vous me flattez, Olivia, car en général mes amis me considèrent comme un homme totalement dépourvu d'expression.

— Oh! après tout, si vous avez honte...

— Honte de quoi, ma chère enfant... Vous parlez d'une façon si mystérieuse que je...

— Vous avez l'air de me considérer comme une personne mercenaire, dit-elle en le foudroyant du regard, chose qui, du reste, le laisse complètement indifférent.

— Et puis après...

— Ah! vous ne le niez pas?... Vous le pensez réellement, n'est-ce pas?... — Elle s'arrête et le regarde d'un air de reine. — Eh bien, peu m'importe votre opinion à vous.

— Parfaitement, dit Tom aimablement. Je m'en suis toujours douté.

— Oh! crie Olivia en frappant du pied... Puis elle le regarde fixement. Cissy l'a embrassé, elle aussi.

— Je n'ai jamais dit le contraire, déclare Tom en haussant les épaules.

— Je sais ce que vous pensez, allez, dit Olivia exaspérée de son calme. Vous pensez qu'il est riche et que c'est pour cette raison que je veux l'épouser.

— Ma chère petite, vous ne faites guère honneur à mes remarquables talents d'observation. Je n'ai jamais cru que vous aviez la moindre envie d'épouser ce cher... vieux major. J'ai simplement la conviction que vous l'épouserez quand même... à cause de son argent, comme vous le dites.

Miss Fitzgerald le foudroie du regard. Elle se dit à elle-même qu'elle est parfaitement calme,



parfaitement indifférente, et que ce serait absurde de sa part d'éprouver de la colère contre une personne d'un caractère aussi odieux que Tom. Il est certain que sauf les petits mouvements nerveux de son joli pied, elle est extérieurement très calme.

— Je vous comprends, Tom, dit-elle. Je connais votre aimable nature, et votre attitude est très claire. Vous espérez me mettre en colère avec vos détestables insinuations, alors que c'est vous qui êtes furieux. Oh ! vous croyez que je ne m'en aperçois pas, n'est-ce pas... Je vous connais trop bien pour ne pas lire dans vos yeux qu'en ce moment vous écumez de rage.

Cette terrible tirade, proférée d'un ton sarcastique, laisse Tom complètement indifférent.

— Vous avez raison, dit-il honnêtement, et j'ai sujet de l'être. Quant à lire en moi, vous êtes probablement la seule personne au monde capable de me voir tel que je suis. Vous êtes décidément une jeune fille fort intelligente, Olivia.

— Oh ! vous pouvez vous moquer de moi tant que vous voudrez, dit miss Fitzgerald avec dédain. Cela n'empêche pas que vous ayez un affreux caractère.

— Je viens d'en convenir. Que vous faut-il de plus ? Quant à rire de quoi que ce soit, je n'en ai nulle envie en ce moment... Sincèrement, Olivia, ajoute-t-il en se rapprochant un peu, avouez que j'ai un peu sujet de vous en vouloir.

— A moi ?...

— Certainement, à vous. Ce que je vous reproche, c'est votre injustice, c'est votre manière différente de traiter vos amis.

— Que voulez-vous dire, Tom ?...

— Eh bien, voici. C'est votre anniversaire. Ce matin, je vous ai fait porter un petit souvenir. Ce soir, le major vous en offre un autre. Vous avez récompensé le major au delà de ce que méritait son cadeau, et moi, comme remerciement, je n'ai eu que des paroles désagréables, qu'une dure sermonce. Vous trouvez cela juste ?... Si nous sommes tous les deux vos amis, vous auriez dû nous traiter sur le même pied, et du moment que vous avez embrassé le major, je ne vois pas pourquoi vous ne m'embrasseriez pas, moi aussi.

Miss Fitzgerald se lève.

— Il y avait une chose, Tom, dit-elle sévèrement, dont je ne vous aurais pas cru capable. — Et elle se dirige avec dignité vers la porte.

— Comment, il y en avait *une* ! Il y avait donc un défaut, un vice peut-être, que je n'avais pas ! Oh ! Olivia, dit-il en lui prenant la main, ne partez pas sans me dire son nom... Croyez-moi ! Je ferai tous mes efforts pour devenir meilleur, pour me corriger. J'assisterai aux conférences du soir du recteur, je serai tout au monde, si seulement vous voulez bien me dire quel est le seul vice dont vous ne m'aviez pas cru capable jusqu'ici.

— Eh bien, dit-elle en retirant sa main, si vous voulez le savoir, je n'aurais jamais cru que vous puissiez être aussi « vulgaire ». Et — froidement — je viens de découvrir encore autre chose, c'est que *je vous déteste*.

— Avez-vous aussi découvert mes sentiments pour vous ? dit Tom.

— Oh ! vous, répond-elle en haussant les épaules. Il y a longtemps que je sais que vous ne pouvez pas me souffrir.

— Ah !... dit-il en la regardant fixement. Allons, comme vous le dites, vous êtes la seule personne au monde qui puisse lire en moi.

Pendant le court trajet jusqu'à leur maison, en dépit du fait qu'elle est sortie victorieuse de leur petite escarmouche, Olivia est silencieuse. Mrs Fitzgerald aussi, du reste. Les deux petites scènes qui se sont passées dans la bibliothèque les ont décidément troublées plus qu'on aurait pu le croire...

## VIII

Quand elle est seule dans sa chambre, Olivia s'abandonne à des pensées déprimantes. Pour elle, comme pour les autres, il apparaît maintenant tout

à fait clair que la chose tant redoutée ne saurait tarder à se produire. Le major O'Hara va lui demander certainement de devenir sa femme. Quelle réponse va-t-elle faire?...

Dans d'autres circonstances, elle aurait ri des prétentions du major, elle les aurait traitées à la légère et, très gentiment, parce qu'elle a pour lui une véritable affection et que c'est un très *vieil ami*, elle lui aurait fait comprendre... Mais maintenant, étant donné surtout qu'elles sont très pauvres, de cette pauvreté mondaine qui est la pire de toutes, comment refuser une offre qui donnera de la joie et du confort aux deux personnes qui lui sont si chères... Oh! oui! il faut accepter... Et pourtant...

Bien entendu, ce n'est pas comme si elle le détestait. Elle l'aime beaucoup, comme tous ceux qui le connaissent, du reste, et elle essaie de se donner du courage avec cette idée, mais sans y réussir. Aimer beaucoup un homme assez âgé pour pouvoir être votre père est une chose, l'épouser en est une autre, et c'est contre cette pensée que sa jeune âme se révolte.

Elle aimerait encore beaucoup plus le major, se dit-elle à elle-même, si lui n'était pas amoureux d'elle... La femme d'un homme âgé!... Ces mots-là, Olivia se les répète souvent à présent, et ils la mettent dans une rage froide contre elle-même et contre les autres qui constituent son petit monde. Si elles n'avaient pas été si pauvres, aurait-on jamais songé à un mariage possible entre elle et ce brave et excellent homme, un parti plus que désirable, étant donné sa richesse et son caractère élevé, mais presque un vieillard, en somme...

Oui, mais continuer cette existence de privations, c'est terrible aussi, et c'est un facteur puissant en faveur du major quand elle songe que son mariage signifie la fin des ennuis de sa mère, cette chère et bonne mère qui est en même temps pour elle une amie et une sœur...

Il est tard. Cissy vient d'entrer et elles sont en train de causer de « cela ». Cissy est au courant de tout. Elle est si délicate, si pleine de sympathie.

— Je suis certaine que maman ne voudrait jamais vous pousser à une chose qui vous rendrait malheureuse, est-elle en train de dire, quand on entend dans le corridor le pas de maman.

Olivia court à la porte et l'ouvre.

— Oh! maman, entrez, entrez, je vous en prie! s'écrie-t-elle. J'ai bien peur que ce que vous disiez du major ne soit vrai. J'ai maintenant l'impression qu'il désire m'épouser et... et je ne sais que faire... Nous sommes bien pauvres et évidemment... Qu'est-ce que vous feriez, vous, maman?...

— Oh! chérie, quelle question délicate! dit Mrs Fitzgerald qui est devenue toute pâle. Pour rien au monde je ne voudrais vous influencer, vous savez! Mais il est si bon, si charmant, Olivia! Si généreux!... Un peu âgé pour vous, évidemment... Mais vous savez aussi ce que c'est que d'être pauvre.

— Oh! oui! je le sais, dit Olivia avec impatience... Ah! maman, je voudrais bien pouvoir l'aimer comme vous l'aimez.

Le visage charmant de Mrs Fitzgerald devient tout rose.

— Il est tout naturel que j'aie de l'affection pour lui. C'est un ami très cher et auquel je sens que je pourrais confier votre bonheur si vous pouviez...

— Il est si vieux! dit tristement Cissy.

— Oh! non! s'écrie Mrs Fitzgerald vivement. Il n'est pas vieux. C'est un très bel homme. Naturellement il doit vous paraître vieux parce que vous avez dix-neuf ans, mais il est dans toute la force de l'âge et encore très bien, je le répète.

Un petit silence. C'est Olivia qui le rompt.

— Je voudrais bien, dit-elle avec un petit sourire, qu'il vous épouse, vous, maman. Vous, du moins, vous appréciez toutes ses qualités.

— Moi! s'écrie Mrs Fitzgerald. Une vieille femme comme moi! — Elle rougit et fronce les sourcils. Réellement ceci n'est pas bien de la part d'Olivia. — Quelle sottise, reprend-elle. Il y a longtemps que j'ai renoncé au mariage, avec n'importe qui.

— C'est dommage pour ce n'importe qui là,

maman, dit doucement Cissy en passant un bras autour du cou de sa mère.

— Je n'en sais rien. Le mariage est une loterie et on ne sait jamais quel numéro on tirera. Mais — un peu tristement — il y a des moments où je me demande si je n'ai pas commis une erreur en ne me remariant pas. J'aurais pu trouver plus d'un bon parti et j'aurais peut-être dû penser davantage à vous deux.

— Vous n'avez jamais pensé qu'à nous, chérie, dit Olivia avec tendresse.

— Je me le demande. — En ce moment, elle a l'air de la sœur d'Olivia et elle laisse son esprit errer dans les agréables sentiers du passé. — Quand j'étais encore jeune et jolie, j'ai eu plusieurs offres sérieuses.

— Pourquoi les avez-vous refusées? demande Cissy avec curiosité.

— Mon Dieu, il y avait d'abord le souvenir de votre père. Je me dis quelquefois qu'il aurait voulu que je me remarie pour que ses petites filles aient une existence plus confortable... Elle sourit à travers ses larmes.

— Maman, ne dites pas cela! s'écrie Cissy avec émotion. Avec vous, notre maison nous semble la plus confortable, la plus heureuse du monde.

— Trop heureuse, soupire Olivia, car même toute la richesse du major me semble un triste échange.

— En tout cas, dit Mrs Fitzgerald, tout cela est fini. Aujourd'hui je suis une vieille dame.

— Vous avez l'air bien plus jeune que Mrs Morland qui vient de se marier, dit Cissy avec une affectueuse indignation.

— Oh! peut-être que je n'ai pas encore l'air d'une octogénaire, dit Mrs Fitzgerald en souriant, mais je n'en ai pas moins quarante ans. Mais ne parlons plus de moi. Olivia chérie, ne pouvez-vous pas prendre une décision?...

Olivia ne répond rien.

— Dites non tout de suite, dit vivement la mère; mais Olivia ne répond pas.

— Mais parlez donc! s'écrie Cissy. Vous savez bien qu'il est vieux et je ne comprends pas que vous hésitez.

— Il n'est certainement pas vieux, dit Mrs Fitz-

gerald un peu vivement. Vous autres jeunes filles vous pensez toujours que l'homme qui a dépassé trente ans est un Mathusalem. Le major est loin d'avoir cet âge-là. Il est un peu plus âgé que moi peut-être, mais...

— Oh ! maman ! dit Cissy en s'abandonnant à un accès de gaieté, vous nous racontez des histoires !

— Mais c'est vrai, affirme Mrs Fitzgerald. Nous avons joué ensemble quand nous étions enfants.

— Alors il devait être déjà un grand garçon !

— Pas du tout. J'ai quarante ans et lui...

— Quatre-vingt-dix ans par comparaison avec vous.

— Quarante-cinq ans, répond Mrs Fitzgerald avec décision, et à cet âge-là un homme est loin d'être vieux.

Comme elle défend l'âge du major ! Comme elle a envie que je l'épouse ! se dit Olivia. Pauvre chère maman ! C'est parce qu'elle voudrait me voir heureuse, en admettant que la richesse fasse le bonheur... Elle se révolte un peu cependant en dépit de ces tendres pensées.

— Quarante-cinq ans, dit-elle, c'est déjà bien près de cinquante.

— Oui, oui, je vous comprends, dit tristement Mrs Fitzgerald. S'il y avait une autre chance pour vous je ne dirais rien, mais dans ce petit pays, en dehors du major O'Hara...

— Vous avez beau dire, chère maman, qu'il est à peu près de votre âge, que vous avez joué ensemble, que voulez-vous, je crois que je ne pourrai jamais me décider à épouser un homme, jeune encore, si vous voulez, à votre point de vue à vous, mais qui en somme pourrait être mon père.

— Faites comme vous voudrez, chérie. Réfléchissez seulement que si je venais à mourir...

— Ne dites pas cela, maman, crie Cissy furieuse et peinée. D'abord vous êtes presque aussi jeune que nous, et puis, nous ne pourrions pas vivre sans vous.

— Enfin, dit Olivia, je réfléchirai. C'est bien dur d'être pauvre. Il faut bien vivre, et si on ne peut pas faire un mariage d'amour, mieux vaut peut-être...

— Oh ! ne vous mariez pas uniquement pour

de l'argent, dit Mrs Fitzgerald... Ce que je pensais... ce que je voulais dire, c'est que, du moment que vous n'aimez personne, vous arriverez peut-être plus tard à aimer cet homme si bon et si charmant. Et pourquoi pas?... Regardez lady Dovedale, elle a près de vingt ans de moins que son mari, et y a-t-il jamais eu un couple plus heureux?... Un amour sincère comme celui du major est une grande chose, Olivia.

On entend un coup vigoureux à la porte, et, sans même attendre la réponse, Chloé entre dans la chambre. Elle a une robe de dîner très simple mais délicieuse.

— Oh! les paresseuses! dit-elle en menaçant du doigt Olivia et Cissy. Pas encore prêtes?...

— Nous sommes certainement horriblement en retard, dit Mrs Fitzgerald en se levant... Chloé est consternée.

— Oh! pardon, Mrs Fitzgerald, dit-elle. J'ai eu l'air de vous faire un reproche. Je ne savais pas que vous étiez là.

— Non, Chloé, non. — La voix de Mrs Fitzgerald est un peu triste. — Nous étions en train de causer et j'avais oublié l'heure. Je suis prête dans un instant. — Et elle quitte la chambre.

— Quel air lugubre vous avez! dit Chloé. On dirait deux conspiratrices ou deux coupables... Qu'est-ce qu'il y a encore... Le major, je parie... Ne l'épousez pas, Olivia, même s'il se présente à vous couvert de bijoux et de pierreries. Feeney, qui a insisté pour m'habiller, dit qu'il en a « des tas », mais que les bijoux n'ont jamais fait le bonheur, et je suis bien de son avis. — Une note étrangement triste a remplacé l'intonation habituellement si joyeuse. — N'épousez jamais un homme beaucoup plus âgé que vous, Olivia. N'épousez pas un homme que vous n'aimez pas. C'est la ruine d'une vie...

— Quelle sagesse! dit Olivia qui ne peut s'empêcher de rire. Je crois lire le *Guide*, le *Philosophe* et l'*Ami*. Qu'est-ce que vous connaissez de tout cela?...

Chloé ferme à demi ses paupières, une petite habitude qu'elle a parfois.

— Oh! rien, bien entendu... Comment, en effet, le saurais-je?...



## IX

Après le dîner, Chloé se lève, embrasse Mrs Fitzgerald puis lui chuchote à l'oreille :

— Je sais que vous avez à parler d'un tas de choses. Je vais faire une petite promenade. Mais ne la laissez pas épouser le major !

Un instant après elle a disparu par la porte-fenêtre et traverse le jardin baigné de la lueur argentée de la lune. Elle prend le sentier qui conduit au bois dans lequel se trouve *la Lodge*.

La soirée est chaude et exquise. La nuit est tombée doucement, délicatement, comme une grande couverture en velours qui serait venue recouvrir la terre. La petite brise qui vient du sud apporte avec elle les parfums des chèvrefeuilles endormis. Les sapins avec leurs doigts étendus ont l'air de vouloir saisir les rayons de la lune qui les éclaire brillamment, et les roses sauvages inclinent leurs têtes lorsque Chloé passe près d'elles comme pour lui dire qu'il est l'heure de dormir. Mais Chloé poursuit sa course, rapidement, presque fébrilement, avec une lueur d'amusement dans les yeux.

Elle lève un instant la tête pour regarder le ciel constellé d'étoiles, comme si elle était saisie de sa beauté, puis elle reprend sa course et, tout à coup, en arrivant à un tournant du sentier, elle se trouve face à face avec un jeune homme en complet de flanelle, et qui tient à la main un fusil.

Ils s'arrêtent tous les deux brusquement. En réalité on dirait qu'il ne peut en croire ses sens.

— Chloé !... Vous ici !...

— Moi-même. — Elle a été la première à se remettre de leur mutuel étonnement, car elle a

appris il y a quelques heures sa présence dans le pays.

— Vous!... C'est réellement vous!... — Il s'est rapproché comme s'il voulait en être certain.

— Incrédule! s'écrie-t-elle gaiement. Voyez et touchez. — Et elle lui tend la main.

— A vrai dire, continue-t-elle, je me dirigeais vers la *Lodge* pour essayer de vous voir. On m'avait parlé de votre arrivée cet après-midi et j'ai eu peur que vous ne bouleversiez mes petits arrangements. C'est pour cela que je suis venue. Vous comprenez...

— Non, je ne comprends pas... A cette heure-ci!... Grand Dieu, Chloé, qu'est-ce que cela signifie?... Chez quelle sorte de personnes vous trouvez-vous donc?...

— Chez des personnes charmantes, délicieuses...

— Ça m'en a tout l'air, dit-il avec un haussement d'épaules. Cette escapade de votre part le prouve.

— Ah! vous n'allez pas commencer par être désagréable, n'est-ce pas, dit-elle en relevant impertinemment le menton. Je sais que plus tard vous ne pourrez pas vous empêcher de l'être. Réservez-vous donc.

— Je n'ai aucun désir de me montrer désagréable ou malhonnête, croyez-le bien, mais je vous prie de vouloir bien me mettre au courant. Comment avez-vous eu l'idée de venir ici?... Chez qui êtes-vous?... Ma position vis-à-vis de vous m'autorise à vous poser ces questions et, en tout cas, je me permets de faire appel à notre amitié.

— Ah! si vous parlez d'amitié je vous avoue que je préfère cela. En ce cas, — avec un petit air impertinent — moi j'insiste également pour savoir comment il se fait que je vous rencontre à pareille heure, en complet de flanelle... Vous avez dû dîner déjà et vous, l'homme correct par excellence, vous n'avez certainement pas dîné avec un pareil costume.

— Ridicule! s'écrie-t-il... Enfin, si vous voulez le savoir, je suis sorti toute la journée et je n'ai pas encore dîné.

— Pas encore!... Ah! ceci explique tout.

— Tout quoi?...

— Votre air revêche et votre mauvaise humeur.

— Ma mauvaise humeur n'a aucune importance. Ce que je désire savoir, c'est comment vous vous trouvez ici et chez qui vous êtes.

— Vous avez toujours été décidément un peu obtus, mon pauvre Gigi. Supposez-vous donc que je vais vous raconter à vous ce que je n'ai dit à âme qui vive?...

En entendant ce surnom familier, Carlton change de couleur. C'est ainsi qu'elle l'appelait autrefois, avant que... Et il n'y a pas encore bien longtemps de cela!

— Fort bien, dit-il froidement. Je m'arrangerai pour le découvrir tout seul.

— Vous en êtes bien sûr?...

— En règle générale, dit-il, j'arrive à mes fins.

— Si vous pouviez en ce moment faire ce qui vous plaît, vous me renverriez tout de suite en Angleterre, n'est-ce pas?... Seulement, voilà, vous ne le pouvez pas.

Quelque chose dans ses manières l'exaspère subitement.

— Vous allez me dire immédiatement où vous habitez et chez qui, dit-il d'un ton impérieux et avec un air d'autorité qui l'effraye un peu et l'amuse en même temps.

— Eh bien! dit-elle avec une petite grimace, j'habite *l'Ermitage*, et, pour rassurer votre conscience puritaine, j'ajoute que je suis chez des personnes délicieuses et de la plus haute moralité.

— Et, sur ce, elle lui fait une petite esquisse de Mrs Fitzgerald et de ses deux filles.

— D'excellentes personnes, sans aucun doute, dit-il d'un ton sarcastique, et qui ne voient le mal nulle part, puisqu'elles vous permettent de vagabonder toute seule dans les bois à pareille heure.

— Vous êtes stupide! dit-elle avec irritation. Elles n'ont rien à voir avec ma présence ici. Elles ne savent même pas où je suis. Je vous défends de dire qu'elles sont à blâmer!

— Je dis en tout cas qu'il faut que vous soyez folle pour agir comme vous le faites, et — la regardant dans les yeux — je me charge d'avertir ces personnes en leur disant qui vous êtes et...

— Oh! non! Vous ne ferez pas cela, n'est-ce

pas?... Vous ne me trahirez pas?... Quel homme détestable vous êtes, Granby!... Ne dites pas un mot... C'est mon affaire, après tout.

— Hum!... Je me le demande...

— Je vous répète que cela ne regarde que moi... Gigi, cher Gigi, jurez-moi que vous ne me trahirez pas...

— Mais... ces personnes chez qui vous habitez...

— Quel mal est-ce que je leur fais?...

— C'est ce qui reste à voir... Aucun mal réel peut-être, mais... — Il fronce les sourcils — Y a-t-il un fils dans la maison?...

— Non, dit Chloé en secouant la tête, il y a seulement deux filles... — Puis, tout à coup, elle éclate de rire.

— Oui, je vois ce que vous pensez, dit Carlton, nullement ému par cette petite explosion. Alors il n'y a pas d'homme à l'Ermitage. Mais il y en a dans le voisinage, je suppose...

— Mais, quelques-uns, répond-elle d'un ton moqueur. Si vous me considérez comme une Circé — et j'accepte cela comme un compliment — je vous assure qu'ils n'ont rien à craindre de moi!

— Eh! je me moque pas mal d'eux, dit-il rudement. C'est de vous que je me soucie, de votre réputation.

— Ah! dit-elle, évidemment amusée. Et c'est tout?...

— Cela suffit, je pense. Dans votre position vous êtes tenue...

— Ne parlez pas de cela, Granby. Ce que je désire c'est d'être en sûreté, de me cacher pendant quelque temps.

Il la regarde fixement.

— Pendant quelque temps!... Alors vous comptez...

— Oui, c'est là-dessus que je compte, répond-elle gravement.

Il garde cette fois le silence pendant une ou deux minutes.

— Êtes-vous donc une femme sans cœur, Chloé?...

— Êtes-vous donc un imbécile, Granby?... — La petite bouche si souriante d'habitude est devenue grave et sévère. — Que vient faire mon

cœur ici?... Suis-je donc tenue à manifester des sentiments que je n'éprouve pas?... Allons, soyons francs... Pas de faux semblants entre nous puisque vous connaissez à peu près toute mon histoire.

— J'en connais une partie, dit Carlton, mais...

— Suffisamment en tout cas pour ne pas me trahir. Je suis si heureuse ici!

— Et vous ne pensez jamais que vous avez des responsabilités, des devoirs...

Jamais, dit-elle énergiquement. Le seul mot « devoir » m'exaspère... Mais ne parlons plus de cela... Voyons, Gigi, vous avez toujours eu de l'affection pour moi, n'est-ce pas?... — Elle s'arrête, lève vers lui ses jolis yeux et s'aperçoit que son expression n'est plus la même. Quelle est-elle en ce moment?... Est-ce de la colère?... de la surprise?... — De mon côté, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour vous. Nous nous connaissons depuis si longtemps... Nous avons été toujours si bons amis... Vous serez bon pour moi, dites?...

— Je suppose qu'il me faudra bien en passer par là, dit-il en baissant les yeux. Seulement écoutez bien ceci : si je m'aperçois du moindre flirt entre vous et un jeune homme, je parle immédiatement, je dois cela à ma famille... à notre famille.

— Les jeunes gens n'abondent pas en ce pays, dit Chloé, et vous êtes décidément l'être le plus stupide que je connaisse. N'avez-vous donc pas regardé autour de vous?... Non, j'oubliais que vous ne connaissez pas encore comme moi ce jardin de l'Éden. Il est charmant, mais malheureusement j'y suis arrivée après l'expulsion d'Adam. Enfin, il ne reste aucun homme. Je vous dresserai une carte du pays la prochaine fois que nous nous rencontrerons, car maintenant je n'ai pas le temps... Enfin, vous me promettez de ne rien dire?...

— Oui, répond-il froidement. Je vous l'ai déjà dit.

— Allons, vous êtes un bon garçon, dit-elle avec enthousiasme. Baissez-vous, Gigi. Il faut que je vous embrasse! — Elle attire sa tête tandis qu'il résiste faiblement et l'embrasse sur la joue. —

Il va falloir vous conduire en vieil ami, dit-elle en levant le doigt solennellement. Malheureusement, la première fois que j'ai entendu votre nom, j'ai oublié de dire que je vous connaissais, et il faudra que vous preniez un air très surpris quand nous nous retrouverons face à face. A propos, je m'appelle Jones, et vous, vous êtes mon cousin, ce qui expliquera notre amitié.

— Je m'attends à ce que mes voisins fassent tout ce qu'ils pourront pour me faire parler.

— Oh! je m'en rapporte à vous pour leur répondre. Et puis, après tout, c'est la vérité, Granby. Vous êtes en quelque sorte mon cousin, et par conséquent je suis votre cousine.

— Une jolie cousine! murmure Granby.

— Allons, allez-vous-en. Je vois que vous êtes de mauvaise humeur, dit Chloé avec une petite moue. Ce n'est pas moi qui vous parlerais comme cela. Moi, je vous ai toujours traité en ami.

— Un ami auquel vous cachez même votre adresse!

Mais la mauvaise humeur de Chloé ne dure jamais longtemps, un fait qui ajoute encore à son charme, et elle éclate d'un rire joyeux.

— C'est vrai et je me suis souvent dit que vous deviez être furieux contre moi. Je m'imaginai même que vous deviez jurer. Je me suis demandé aussi si vous ne m'aviez pas crue morte. Est-ce que cette idée-là ne vous est pas venue?...

Le visage de Carlton se durcit.

— Non. Un papillon comme vous, qui ne sent rien, qui ne se soucie de rien sauf du soleil et de la joie, on ne peut pas se le représenter comme mort.

— Une comparaison inexacte, dit-elle. Les papillons meurent vite. Ceux qui vivent, ce sont les gens qui ont une âme.

— En avez-vous une?... demande-t-il amèrement.

— Décidément, vous êtes horrible! Oh! je sais que vous me méprisez, mais je sais aussi qu'au fond du cœur vous m'aimez bien et que vous êtes mon meilleur ami.

— J'ai bien peur que vous ne soyez pas ma meilleure amie, dit-il, mais cette fois toute rancune a disparu. On voit qu'il se laisse charmer

par la douceur magique de ses yeux merveilleux.

— Oh ! si, vous verrez !

— Enfin, dit-il en se ressaisissant, rappelez-vous que j'ai l'œil sur vous. Maintenant je vais vous reconduire. Quelle est votre route ?...

— Je vous ai dit que j'habite un endroit qu'on appelle *l'Ermitage*, chez des personnes charmantes, les Fitzgerald. Elles ont des manières délicieuses, mais elles sont très pauvres, pas de robes.

— Eh bien ! vous feriez mieux de rentrer chez elles. J'avoue que la description que vous m'en faites m'ahurit un peu : des manières délicieuses chez des personnes qui ne portent pas de robes. Vous renversez toutes mes idées.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des idées préconçues, dit-elle. Qui a fait votre éducation ?... Est-ce la petite Dunvers, cette jeune fille qui n'a plus une seule dent à elle ?.. Non, non... Inutile de m'accompagner. Que diraient ces gens ultra-respectables si on nous rencontrait ensemble ! Songez aux conséquences ! Non, je rentre seule.

— A pareille heure ?... Ah ! certainement non !

— Comme la voix de l'homme est omnipotente ! s'écrie miss Jones avec une terreur affectée. En une seconde elle a relevé sa robe et est hors de vue avant qu'il ait pu deviner son intention. La suivre dans ces bois inconnus et dans l'obscurité est une tâche impossible et, après un instant d'hésitation, il abandonne cette idée.

Au moment où Chloé arrive à la porte de *l'Ermitage*, elle se trouve face à face avec un grand jeune homme qui s'arrête.

— Comment vous portez-vous, miss Jones ?... Vous venez de faire une promenade ?... Quelle belle soirée !...

— Délicieuse, répond Chloé en tendant aimablement la main à Tom Lloyd. Je vois que vous aussi vous avez ressenti son influence.

— Je n'aurais jamais pu rester enfermé, dit-il en la regardant. J'ai fait comme vous.

— J'aime le clair de lune à cette époque de l'année, dit sentimentalement Chloé. J'aime sortir pour regarder les tranquilles et patientes étoiles. C'est une véritable joie pour moi.

Tom se met à rire.



— Est-ce que vous les étudiez toujours en courant, dit-il. Son rire est si franc qu'elle ne peut y découvrir aucun sous-entendu, et cependant Tom est un profond observateur.

— Oh ! non ! répond-elle en riant elle aussi, je courrais simplement parce qu'il se fait tard... un peu tard, ajoute-t-elle avec un regard malicieux, pour faire des visites.

— Beaucoup trop tard...

— Ah?... Je m'imaginai que vous sortiez de l'Ermitage... Ça n'était donc pas une visite?... C'était peut-être une sérénade sous la fenêtre d'Olivia?...

Ce petit trait atteint le but, mais il reste impassible.

— Hélas ! J'avais oublié ma guitare, dit-il.

Elle le quitte et Tom reste là regarder, pensif.

— Je me demande qui diable elle peut être, se dit-il. Un peu trop clairvoyante pour mon goût, en tout cas.

## X

La petite église du village est plus remplie que d'habitude, étant donné surtout la chaleur extrême. Toutes les fenêtres et les portes ont été ouvertes pour éviter aux fidèles une attaque d'apoplexie. Le soleil déverse dans la nef ses rayons brûlants. Mrs Longton s'est gracieusement endormie, Cynthia cligne des yeux et Mrs Fitzgerald est toute somnolente. Chloë est éveillée comme d'habitude; quant à Olivia et Cissy, elles étudient le nouveau chapeau de lady Matilda. Lady Matilda donne ce matin un déjeuner d'une douzaine de personnes et elle a invité les Fitzgerald, M. Carlton, les habitants de Castle Lloyd et, bien entendu, le major, qui fait partie de toutes les réunions.

Bien qu'il ne s'en doute pas, Carlton est le

point de mire de presque tous les yeux. Qui est-il?... D'où vient-il?... Riche, naturellement... Un nom distingué... Chloé aurait pu répondre à ces questions, de même que les Fitzgerald, car elle a profité la veille d'une rencontre de hasard dans le village pour le leur présenter comme « une sorte de cousin ».

— C'est donc vous le M. Carlton qui a loué la *Lodge*?... avait-elle dit en rougissant à un tel point que la romanesque Cissy s'était demandé avec un ravissement intérieur si ce n'était pas...

— Et j'espère bien, Granby, avait-elle ajouté, que vous renoncerez quelquefois à votre pêche pour venir nous voir.

Mrs Fitzgerald, l'hospitalité même, avait appuyé cette invitation en des termes tellement charmants que Granby avait murmuré quelques mots de remerciement pour dire qu'il acceptait avec plaisir. Et, à l'étonnement de Cissy, la rougeur de Chloé avait aussitôt disparu.

La matinée devient de plus en plus chaude. Le recteur a failli s'endormir en lisant les prières, les abeilles bourdonnent lourdement dans l'église et maintenant le pasteur, M. Gossler, se dispose à lire la leçon et à commenter le troisième chapitre de la Genèse.

Malheureusement pour lui, M. Gossler est une des victimes de Chloé, et comme les yeux charmants sont en ce moment fixés sur lui et ne le quittent pas d'une seconde, il bégaye de plus en plus au point d'en oublier le fil de son discours.

Il a une façon toute spéciale d'interpréter la Genèse et en général ses sermons sont assez appréciés, mais aujourd'hui, réellement, la tâche qu'il attribue à Adam sort un peu de l'ordinaire.

— Adam, déclare-t-il, réunit ensemble des figuiers pour s'en faire un tablier...

Les fidèles en restent au premier moment la bouche ouverte, puis quelques-uns se cachent la figure derrière leur livre...

— Je veux dire des feuilles de figuier, reprend vivement le vicaire, des feuilles de figuier, bégayait-il à plusieurs reprises, mais c'est en vain. Le malheureux lapsus a été commis. Le neveu de lady Matilda, un jeune homme de vingt ans,

très avancé, — trop même pour son âge! — ne peut s'empêcher de donner un bon coup de coude à sa tante qu'il réveille brusquement et qui lui lance un coup d'œil furibond. Quant à Cissy, j'ai le regret de dire qu'elle est en proie à un fou rire silencieux.

Le vicaire réussit tant bien que mal à terminer son discours. Le sommeil s'est de nouveau emparé d'un bon nombre de personnes, même dans les bancs des fermiers, mais chacun se réveille au moment où on fait circuler le plateau pour la quête. Cette fois le sommeil a fui toutes les paupières, car c'est le moment le plus intéressant du service. *Qu'est-ce que sir Hardress va donner à la quête?... Donnera-t-il un sou?... En donnera-t-il deux?... Chacun attend... Les paris sont ouverts.*

S'il faut en croire M. Bethune, le neveu de lady Matilda, la cote est à trois contre un pour un son seulement. Mrs Fitzgerald et ses filles, qui connaissent à fond sir Hardress, ne se joignent pas à l'excitation générale; mais lady Matilda, qui ne perd jamais une bonne occasion de s'amuser, — de rigoler, déclare irrespectueusement son neveu, — est comme tout le monde dans l'attente. C'est un des petits amusements hebdomadaires d'Aurighbeg, et il ne faudrait pas juger trop sévèrement les habitants de ce pays tranquille. Il y a si peu de choses intéressantes dans un village retiré d'Irlande que le moindre événement prend tout de suite des proportions anormales, et il vaut mieux rire, en somme, quand on en trouve l'occasion.

Le petit jeu est d'autant plus intéressant qu'il est presque impossible, ou tout au moins très difficile, de voir quelle pièce de monnaie sir Hardress dépose sur le plateau. Il déploie dans cette opération une ingéniosité extrême, recouvrant la pièce avec sa main jusqu'à ce qu'elle soit mêlée avec les autres. Mais tout est possible pour un quêteur malin. Aujourd'hui, il se trouve que c'est le boulanger qui quête. C'est l'ennemi mortel de sir Hardress à cause d'une différence de six pence dans sa dernière note, et, comme il désire se venger, il déplace brusquement le plateau à droite au moment même où sir Hardress y

glisse la pièce. La pièce roule à terre... Sir Hardress a donné *un sou!*

Une sensation de joie intense envahit l'assemblée. S'il avait donné deux sous, elle aurait été déçagée; s'il avait donné six pence, c'aurait été une catastrophe. Et, grâce à l'habile manœuvre du boulanger, personne n'est déçu, car sir Hardress s'est acquis dans tous les environs une notoriété peu enviable par son avarice sordide. C'est un de ces hommes connus pour « tondre un œuf » et pour lequel le mot pourboire est totalement inconnu.

Mais cette fois le service est terminé. Tout le monde quitte l'église, et lady Matilda avec ses invités se dirige à pied vers sa maison, à peine à un mille du village, à travers de souriantes prairies. Tom Lloyd qui s'est attardé rencontre le major.

— Ah! vous déjeunez aussi chez lady Matilda, dit le major. Nous sommes un peu en retard, mais nous les rattraperons facilement.

— Je regrette de ne pouvoir faire la route avec vous, répond Tom d'un ton assez peu aimable. J'ai quelque chose à faire là-bas. — Il désigne une ferme à quelque distance, à mi-colline.

Il quitte délibérément le major, escalade une barrière et disparaît. Le major le regarde et fronce les sourcils.

— Quelque chose à faire dans cette ferme... aujourd'hui... se dit-il... Allons donc! Nous suivions certainement le même chemin, et dès qu'il m'a aperçu, il... Une sacrée impertinence!... Qu'est-ce qu'il a contre moi... Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire... Autrefois, c'était le plus charmant garçon du monde... J'ai dû l'offenser d'une façon quelconque, mais comment?...

Il se martèle le cerveau, mais en vain, et ce n'est pas étonnant, car certainement le brave major n'a offensé personne, ni par paroles ni par actions, dans tout le cours de sa vie, et cette petite affaire est pour lui une énigme. Il presse le pas pour rattraper les autres et bientôt il se trouve près d'Olivia, accompagnée de M. Bethune. En entendant des pas derrière elle, elle s'était retournée avec une étrange lueur dans les yeux, une lueur que le major n'y avait jamais

vue; puis en le reconnaissant la lueur disparaît, bien qu'elle accueille le major avec son amabilité ordinaire.

## XI

Ils arrivent bientôt à un petit village qu'ils n'ont plus qu'à traverser pour arriver aux portes du Morne. La rue du village est presque déserte. Seuls quelques enfants s'y trouvent.

Tout à coup un cri retentit. Un petit garçon vient de rouler sous les roues d'un char à bancs conduit par un homme incontestablement ivre qui revient d'un enterrement. Un des brancards a heurté l'épaule de Chloé qui s'est précipitée au secours de l'enfant. Elle chancelle et tombe dans les bras de Lawrence, encore plus pâle qu'elle, mais elle est très courageuse et sourit en se frottant l'épaule.

Ils s'empressent tous autour d'elle. Lawrence est tout tremblant. Quant à Carlton, on voit qu'il est en proie à une colère froide, car il se dirige vers l'homme assis dans le char à bancs et qui regarde la scène avec des yeux ahuris.

— Bougre d'idiot, s'écrie-t-il, est-ce qu'on a idée de conduire comme cela, commence-t-il furieusement... Vous mériteriez...

— N'épouvantez pas cet homme avec vos injures, dit Chloé. Conseillez-lui plutôt de rentrer chez lui et de se coucher. Quant à ce marmot, heureusement il a eu plus de peur que de mal.

— Je déposerai une plainte à la police, dit Carlton sans faire attention à l'intervention de Chloé. L'homme secoue lourdement la tête et s'en va. On voit qu'il n'a rien compris. — Quant à ce sale gamin, continue-t-il, on devrait lui donner une...

— Une demi-couronne, dit gaiement Chloé. Et elle met dans la main de l'enfant une pièce d'ar-

gent. Après tout, ajoute-t-elle à voix basse, on dirait que nous venons de changer de rôles. C'est moi qui ai du cœur en ce moment et c'est vous qui êtes stoïque. Me comprenez-vous, maintenant ?

— Moins que jamais, répond-il sèchement. Vous seriez mieux de montrer votre épaule à quelqu'un. — Il prend la main de l'enfant et le reconduit à sa mère, une brave femme honnête et affectueuse comme la plupart des Irlandaises, et qui déverse des bénédictions sur la tête de Chloé. Elle sanglote, embrasse son fils avec une ardeur farouche, les larmes roulent sur ses joues. Et Carlton, qui a une horreur toute anglaise du « sentiment », regarde si ses compagnons sont tous partis et ajoute à la dérochée un demi-souverain à la demi-couronne que Chloé a donnée à l'enfant, puis se hâte de les rejoindre.

Chloé n'a pas été sérieusement blessée. Ce n'est qu'une contusion qui disparaîtra dans deux ou trois jours, et elle insiste pour qu'on n'en parle plus. Les voici maintenant tous assis autour de la table hospitalière de lady Matilda qui se montre particulièrement aimable pour Carlton. Elle ne le connaît ni d'Eve ni d'Adam, mais elle s'est imaginée qu'il doit aimer les chevaux et elle lui parle des siens. Elle sait comme toute le monde, bien entendu, qu'il est cousin de miss Jones, mais quand on le questionne à ce sujet, Carlton se montre tellement laconique que, comme Jones n'est pas précisément un nom aristocratique, on décide qu'il doit avoir honte d'elle comme parente et on n'insiste plus.

Dites donc, s'écrie tout à coup M. Bethune en s'adressant à sa tante, vous avez ici un vicair qui n'est pas ordinaire. Je me suis tordu tout à l'heure.

Taisez-vous, vilain garçon, dit lady Matilda assez haut pour que tout le monde l'entende. Elle adore ces petites histoires, et en général elle pousse sournoisement son neveu.

Pourquoi voulez-vous que je me taise ? demande-t-il. Tout le monde a entendu comme moi son allusion à un certain petit vêtement un peu léger... Une critique professionnelle, hein... Est-ce qu'il n'est pas le fils d'un tailleur ?...

— Ah ! mais !... commence lady Matilda en

essayant de prendre un air sévère... Georges, — à son mari — faites-le taire!

Mais tout le monde rit, car M. Morne, le brave homme, est bien incapable d'arrêter qui que ce soit.

— Je ne vois pas pourquoi je me tairais, continue M. Bethune. Vous êtes certainement de mon avis quand je dis que le vicaire a une façon plutôt personnelle d'interpréter cette première leçon. Je sais bien qu'Adam était un solide gaillard, mais tout de même ce devait être assez gênant de porter un tablier en troncs de figuier.

— Je me demande comment vous avez pu l'entendre, dit Mrs Fitzgerald qui s'amuse beaucoup, car en général vous dormez pendant tout le service, et aujourd'hui en particulier...

— Oh! aujourd'hui, j'avais *l'air* de dormir!

— Et vous auriez mieux fait de dormir réellement, dit lady Matilda, que d'écouter ce que ce pauvre petit homme...

— Je ne suis pas en tout cas le seul à dormir pendant les sermons, proteste M. Bethune avec indignation. Pourquoi voulez-vous faire de moi votre bouc émissaire?... Est-ce que d'autres personnes ne dormaient pas?... Voyons, miss Fitzgerald, — à Olivia — est-ce que vous ne dormez jamais?...

— Si, la nuit, répond-elle.

— Mais, à l'église...

— N...on, du moins, je ne le crois pas.

— Miss Fitzgerald, réfléchissez bien à ce que vous dites, je vous en prie. Votre réponse a une grosse importance. C'est toujours une consolation d'avoir un compagnon de crime et j'aimerais vous avoir, vous, comme compagnon de crime... Dormiez-vous ou ne dormiez-vous pas aujourd'hui?

— Je ne dormais certainement pas, dit-elle avec indignation.

— Ah! vous ne dormiez pas... Eh bien! voulez-vous avoir l'amabilité de nous dire quel était le texte du sermon...

— Le texte...

La pauvre Olivia cherche tant qu'elle peut mais est incapable de s'en souvenir. Elle regarde Tom, mais lui non plus ne s'en souvient pas, à moins qu'il ne se fasse un malin plaisir de la laisser dans l'embarras.



— C'est bien lui ! se dit-elle.

Elle ne veut pas regarder le major qui, lui, l'aurait certainement aidée, car il esquisse déjà le texte du bout des lèvres, et qui aurait été trop heureux de la voir faire appel à lui. Elle demeure donc livrée à ses propres ressources.

— L'avez-vous donc oublié ? demande-t-elle à Bethune avec un petit sourire choqué. Vous désirez sans doute que je vous le rappelle... Non, le tribunal vous condamne.

— C'est une honte, dit Bethune. Comment, à votre âge, pouvez-vous être aussi... aussi... Je suis certain que vous ne pourriez pas nous citer ce texte même si votre vie en dépendait !

Le déjeuner terminé, ils passent dans la grande bibliothèque, par les fenêtres de laquelle on aperçoit le lac et les montagnes éternelles. Sir Hardress, qui est évidemment d'une humeur massacrante, prend Mrs Fitzgerald à l'écart.

— Et comment vont les affaires entre votre fille et O'Hara, demande-t-il. Est-ce réglé?... L'a-t-elle demandée ?...

— Pas encore.

Alors, je vous conseille de presser les choses, car il pourrait changer d'idée. C'est même probable, bien qu'il ne soit qu'un imbécile. Je me demande ce qu'il peut bien trouver à admirer dans votre fille, mais je suppose que, comme il a été amoureux de vous autrefois, maintenant qu'il est en plein été de la Saint-Martin il se retourne de son côté. Dix mille livres par an ! Ce n'est pas à dédaigner ! Poussez les choses, Dora.

L'arrivée du major met fin à cette odieuse conversation.

— Je viens de combiner un petit dîner pour vendredi prochain, dit-il. Un vieil ami, je devrais plutôt dire « une vieille connaissance », vient me voir du vendredi au dimanche, car il voyage toujours le dimanche pour gagner du temps, le vieux païen ! Voulez-vous tous venir ?...

Il les invite tous et chacun accepte avec plaisir, car on ne refuse jamais les aimables invitations du major.

— Comment s'appelle votre ami ? demande lady Matilda de sa voix stridente.

— Oh ! c'est plutôt un ancien camarade, une

vieille connaissance d'Eton. Il s'appelle Blakency.

La réunion prend fin quelque temps après. Les Fitzgerald retournent chez elles à pied, et Carlton, qui suit la même direction, les accompagne. Peu à peu Carlton et Chloë restent en arrière, et, à un tournant du sentier derrière lequel les autres ont disparu, ils se trouvent seuls.

— Qu'est-ce qui peut bien l'amener ici? demande-t-elle tout à coup.

— Le destin, sans doute, répond-il d'une voix grave.

— Ne dites pas de sottises, je vous en prie. Songez-y, Gigi, cette vipère qui va venir ici!

— Le mot n'est pas trop fort, j'en conviens, mais, voyons, Chloë, avez-vous jamais cru qu'il n'arriverait pas à découvrir où vous êtes...

— Il ne m'a pas encore découverte, en tout cas.

— Alors, c'est l'autre...

— Oh! s'écrie-t-elle en haussant les épaules, l'autre ne compte pas. Et puis, il est bien trop occupé.

— Je voudrais bien, dit Carlton avec irritation, que vous renonciez à cette mascarade. Qu'il vous trouve ou qu'il ne vous trouve pas, vous devriez en tout cas redouter un scandale possible. Une personne ne peut pas disparaître comme vous l'avez fait sans qu'on raconte sur elle des choses fort désagréables, et vous savez sans doute que vous n'avez pas échappé aux commentaires.

— Il y a toujours des imbéciles dans le monde, dit-elle avec philosophie.

— Il y a aussi des sages, mais même les imbéciles peuvent devenir gênants.

— Comme les moustiques, dit-elle légèrement. Savez-vous, Granby, peu m'importe ce que disent les Alger, car c'est probablement à elles que vous voulez faire allusion. Elles ont été follement jalouses de moi parce que j'ai obtenu — idiote que j'ai été! — ce qu'elles n'ont pu obtenir et que j'ai si amèrement regretté ensuite.

— Alors, pourquoi avez-vous... commence-t-il, puis il s'arrête brusquement. En tout cas, ce ne sont pas les Alger dont je veux parler. Ce sont

d'autres personnes. Vous savez que vous avez flirté...

— Outrageusement, dit-elle avec calme.

— Pour ainsi dire avec tous les hommes que vous avez rencontrés.

— Cela vaut mieux que de flirter avec un seul homme comme le font certaines de mes amies.

— Là n'est pas la question, dit vivement Carlton. Ce que je veux dire, c'est qu'il est temps que vous retourniez chez vous.

— Où cela... A Brayle ou bien...

— Pas à Brayle, naturellement.

— Eh bien ! je n'en ferai rien. On peut commercer sur moi tant qu'on voudra, c'est du temps perdu. Je resterai ici jusqu'au jour où je serai libre ou jusqu'à ce que vous me trahissiez.

— Vous savez bien que je ne ferai jamais cela, dit-il, mais comptez-vous donc sur le temps pour vous rendre libre?...

— Le criminel se cramponne toujours à l'espoir d'une commutation de peine.

— Ce que vous dites là est odieux, dit-il sévèrement, et peu digne d'une femme.

— C'est la vérité, dit-elle fermement, et je parle en toute franchise. Pourquoi voulez-vous que j'affecte un chagrin, une crainte ou même un regret, quand je n'éprouve au fond du cœur aucun de ces sentiments...

Il la regarde sans répondre, — un tableau charmant ! — et, se rappelant les événements qui ont rendu si amère cette délicieuse enfant qui était faite pour être heureuse, il ressent une bouffée de rage contre ceux qui en sont responsables et il l'exécute au fond du cœur.

— C'est vrai, dit-il lentement. Je ne puis vous blâmer, mais j'espère cependant que vous réfléchirez sur votre position ici. L'arrivée de Blakehey doit vous donner des inquiétudes et il n'est pas le seul. Vous voyez que moi aussi je suis arrivé dans ce pays par hasard.

— Est-ce bien « par hasard », Gigi?...

Elle pose cette question avec un petit air mutin. Elle sait qu'il aime ce surnom. Son visage change d'expression.

— Suivez mon conseil, dit-il froidement. Venez dîner vendredi chez le major. Vous verrez Blake-

ney face à face et vous pourrez en finir avec cette situation indésirable.

— Un dénouement bien tragique pour une comédie. Non, Monseigneur, je vous remercie.

Et elle hausse les épaules.

— Comme vous voudrez, dit-il d'un ton sévère, mais je vous répète une dernière fois, *Chloë*, que...

— Inutile, dit-elle d'un geste décisif. Je n'assisterai pas au dîner du major O'Hara, à mon grand regret, du reste, et je continuerai à vivre ici, tranquille et heureuse, jusqu'à ce que le ciel me tombe sur la tête.

— Faites donc ce qui vous plaira, dit-il sèchement.

## XII

Il est impossible de ne pas s'apercevoir que la radieuse Chloë est très déprimée depuis le déjeuner de lady Matilda. Aujourd'hui surtout, — c'est le jour du dîner du major — elle a, dit-elle, une affreuse migraine, oh ! rien d'inquiétant, mais elle ne pourra certainement pas aller chez le major car elle gâterait tout le plaisir des autres. Et elle se rend dans le jardin pour voir si l'air lui fera du bien.

Il lui fait certainement du bien, car, dès qu'elle est seule, toute langueur disparaît, on voit qu'elle est soulagée de toute contrainte, qu'elle ne craint plus les soupçons — si jamais les Fitzgerald en ont eu —. Et puis, dimanche, il sera parti... Quelle idée a-t-il eue de venir dîner au Glen, le vieux misérable !... Enfin, mieux vaut encore lui que l'autre... Et elle se dit tout à coup qu'elle voudrait bien l'apercevoir... Après tout, le Glen n'est qu'à plus d'un mille en prenant à travers les bois.

Remplie de ses pensées, elle sourit toute seule quand une ombre se présente tout à coup devant

elle. Lawrence Lloyd est là, et, immédiatement, elle se rappelle qu'elle a la migraine et elle prend un petit air intéressant. Il la regarde d'un air de détresse et s'assied près d'elle.

— Vous avez un chagrin, dit-il doucement. Puis-je vous demander ce que c'est?...

Elle passe ses jolis doigts dans sa chevelure. Voici un nouvel amusement sous la main. Lawrence l'a vue passer par toutes les gammes de la gaieté. Que va-t-il faire en la voyant triste... Comme c'est bizarre qu'elle n'ait pas pensé plus tôt à faire cette expérience. Et elle prend aussitôt un expression de martyre.

— J'ai la migraine.

— Mais ce n'est certainement pas tout. Il y a autre chose.

— Oh! je ne peux pas vous le dire.

— C'est... c'est peut-être à cause de... de votre passé... de votre tuteur... J'ai pensé qu'il avait peut-être appris que vous étiez ici et...

— Non, dit-elle en l'interrompant avec un petit frisson qui cette fois est sincère. Vous avez deviné, probablement, que je suis venue dans ce pays pour échapper à des persécutions, mais je suis en sûreté. Quant à ma famille, à mes parents, il ne m'en reste plus qu'un et c'est assez... trop!

C'est la première fois qu'elle parle d'elle-même. Lawrence rougit et se rapproche d'elle.

— Je savais seulement que vous aviez un tuteur, commence-t-il.

— Dites « une brute », répond-elle de sa voix basse et musicale.

— Oh! s'écrie-t-il avec indignation. Il a osé vous traiter... Mais, dites-moi... Y a-t-il quelque chose de nouveau?... Avez-vous eu de ses nouvelles?... ou bien peut-être avez-vous besoin d'argent... S'il en est ainsi, oh! permettez-moi de vous venir en aide. J'ai deux ou trois cents livres qui ne me servent à rien... Je sais bien que ce n'est pas grand'chose, mais si vous en avez besoin, je vous en prie, acceptez-les.

— Je vous remercie, Lawrence, dit-elle, — toute expression d'amusement a maintenant disparu chez elle — personne n'a encore été aussi bon pour moi.

— Comment étaient-ils donc, ces gens chez qui

vous viviez?... Pauvre petite Chloé! Comme vous avez dû être malheureuse!

— Oui, j'ai été bien malheureuse, répond-elle, les yeux remplis de larmes.

— Eh bien! il faut oublier cela. Désormais vous n'avez plus sujet d'être malheureuse. Et vous allez accepter cet argent, n'est-ce pas... Je vous jure que je n'en ai nul besoin. Vous savez que je suis l'homme d'affaires de lord Daintree. Je gagne cinq cents livres par an, beaucoup plus que je n'en dépense, n'avez donc aucun scrupule... Chloé, — et, inconsciemment, il lui prend la main et la lui serre à lui faire mal, — est-ce que vous pourriez épouser un homme qui n'aurait que cinq cents livres par an?...

Muette d'étonnement, elle se contente de le regarder.

— Oh! écoutez-moi... Mon père me déteste, ou du moins je lui suis indifférent, vous l'avez appris sans doute, mais après sa mort, — c'est mal de parler de cela, mais enfin... — après sa mort, j'hériterai de lui et je... nous...

— Non, non, dit-elle, ne parlons pas de cela. Je ne peux pas, c'est-à-dire, je ne veux pas me marier.

— Vous êtes peut-être fiancée?...

— Fiancée?... Oh! non!

— Alors il me reste encore quelque espoir.

Sa belle figure est un peu triste, mais il y reste encore une lueur de bonheur.

— Non, répète-t-elle, aucun espoir.

A ce moment, Carlton s'avance vers eux et Lawrence se lève.

— Bonjour, cher Granby, dit Chloé en lui tendant deux doigts. Je suis enchantée de vous voir, bien que j'aie une affreuse migraine. Venez vous asseoir ici. C'est l'endroit le plus charmant du jardin malgré les perce-oreilles. L'autre jour j'en ai trouvé une douzaine dans mon corsage, mais vous n'avez pas peur des perce-oreilles, n'est-ce pas, Lawrence?... Alors pourquoi vous en allez-vous? — Lawrence a l'air revêché. — Il faut que vous partiez?... S'il en est ainsi, au revoir.

— Je vous reverrai ce soir? demande-t-il. En dépit de sa rage contre Carlton, que dans le voisinage on considère comme un parti possible pour

miss Jones, il conserve encore la belle confiance d'un amoureux.

— Oh ! je ne crois pas, dit Chloé en le regardant tristement. Ma tête me fait mal et je regretterai bien de ne pouvoir m'amuser avec vous tous.

Et elle le congédie avec le plus doux, le plus mélancolique et le plus enchanteur des sourires.

## XIII

— Comment osez-vous jouer ainsi avec ce garçon ?... demande sévèrement Carlton.

Chloé, qui sait très bien qu'elle vient de soumettre « ce garçon » à des expériences moins concluantes peut-être que celles des rayons X, mais néanmoins suffisantes pour mettre à jour ses sentiments secrets, devient toute rose.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous constituerez mon gardien, dit-elle avec une touche de hauteur, vous n'êtes pas mon frère.

— Je serais désolé de l'être, répond froidement Carlton, mais je suis bien obligé de considérer d'autres points de vue, votre nom, par exemple.

— Alors, dit-elle avec irritation, vous croyez que je...

— Je ne crois rien, dit-il... Enfin, vous ne supposez pas que vous pourrez rester ici toujours...

— Et pourquoi pas ?...

— Vous ne réfléchissez donc jamais ?... Vous êtes-vous seulement demandé ce que vous ferez quand vous n'aurez plus d'argent liquide...

— Mais oui, répond-elle avec impertinence. Il y a longtemps que je me suis dit : lorsque je serai « à sec » j'écirai à Gigi. Il me viendra en aide ; car vous savez, Gigi, bien que vous ne soyez pas mon frère, je compte quand même sur vous et je sais que vous ne m'abandonnerez jamais.



— Et si je refusais?...

— Allons donc! Je vous connais trop bien pour savoir que vous ne me refuserez pas quelques shillings si j'en ai besoin.

— Quelques shillings?...

— Bon, mettons quelques livres, quelques centaines de livres. Je vois que vous me connaissez. Du reste, je ferais la même chose pour vous si vous étiez dans l'embarras.

— Je ne m'adresserais pas à vous.

— Eh bien! c'est très vilain de votre part, dit-elle gaiement. Moi, en tout cas, je n'ai aucun orgueil vis-à-vis de vous. Vous autres hommes, vous êtes décidément bien chatouilleux pour ces bagatelles!

— Laissons cela, dit-il brièvement. Vous êtes en train de flirter avec ce stupide garçon et, sachant ce que je sais, je me demande si j'ai le droit de garder plus longtemps le silence.

— Vous m'avez fait une promesse!

— J'avais fait une réserve en ce qui concerne le flirt, dit-il sévèrement. Continuer à vous aider dans ces circonstances serait...

— Une autre paire de manches, interrompt-elle avec un petit rire impertinent. Mais que votre conscience se rassure. Il n'y a rien entre moi et ce stupide garçon, comme vous l'appellez. Ne me trahissez pas, Gigi. Patientez. Cet état de choses ne peut pas durer longtemps.

Il la regarde en fronçant les sourcils... Que veut dire cette lueur étrange qui brille dans ses yeux sombres?... Il l'a déjà vue auparavant... A quoi pense-t-elle en ce moment?... A la mort, à la mort de quelqu'un?...

— Ne me regardez pas comme cela, dit-il brutalement, car vous me feriez réellement croire que vous attendez sa mort!

— Je l'attends, en effet, et j'ajouterai même avec impatience, répond-elle avec calme. C'est la seule chose au monde que je puisse attendre désormais. Vous me trouvez abominable, n'est-ce pas?... Tenez, pour me rendre un peu justice, ce n'est pas encore autant après sa mort que je soupire qu'après ma liberté. Oh! Granby! La mort est la fin de tout, tandis que la liberté est un commencement, et j'ai envie de

jouir un peu de la vie avant que la mort me prenne !

— Chloë ! — Il est effrayé de cette ardeur nouvelle et passionnée chez elle qu'il a toujours connue si frivole. — Alors, vous souhaitez sa mort !

— De tout mon cœur et de toute mon âme. — Elle étend les bras d'un geste passionné. — Si sans perdre l'espoir du ciel je pouvais hâter sa mort, je le ferais volontiers.

— J'ai horreur, dit-il, de vous entendre parler comme cela... Décidément, je me demande si vous avez du cœur...

— Non, répond-elle, je n'en ai plus. Ne perdez pas votre temps à essayer de m'analyser, je n'en vaudrais pas la peine... Du cœur, moi?... Comment m'en resterait-il après l'éducation que j'ai reçue depuis mon enfance, et qui a été si bien complétée par mon excellent tuteur et plus tard par l'autre... Ils ne se sont pas donné la peine de semer en moi le bon grain. Vous pouvez vous procurer de la bonne semence pour un shilling le paquet, mais pour le cœur, c'est trop cher ! Je me suis laissé dire qu'il y a des gens extravagants qui le cultivent, les Fitzgerald, par exemple, ou bien...

— Lawrence Lloyd, suggère Carlton en la surveillant. Il a peut-être un cœur, lui.

— C'est possible — froidement —. Il appartient à cette généreuse espèce et il me semble capable de prodigalité en la matière.

— Et il irait même peut-être jusqu'à se ruiner...

— Ce n'est pas moi qui le ruinerai, si c'est cela que vous voulez insinuer ; mais, pour en revenir à l'absence de sentiment dont vous m'accusez, pourquoi en montrerais-je dans ce cas particulier?... Est-on donc obligé d'aimer la main qui vous frappe... qui a essayé de vous tuer?... Je vous répète que cette mort signifie pour moi la liberté et la vie. Quel est le Pharisien qui osera se lever pour me jeter la pierre?...

— Ce n'est certes pas moi, dit-il, pauvre enfant, et pourtant je vous supplie de nouveau de cesser cette comédie et de rentrer chez vous.

— Vous me l'avez déjà dit. Où voudriez-vous

que j'aïlle. Les deux maisons sont à moi et je les déteste également.

— Je vois qu'il est décidément inutile de discuter plus longtemps... Reste votre réputation.

— Et la sienne à lui?... Qu'en faites-vous? demandez-t-elle avec une fureur concentrée.

— Croyez-vous qu'en noircissant la sienne vous améliorerez la vôtre?... Oh! je sais, comme beaucoup d'autres heureusement, que vous êtes la dernière personne au monde à aller trop loin, mais, s'il faut vous le dire, on a déjà associé votre nom avec celui de Wyndham, avec celui de Fitzwalter, et il y a des gens qui se demandent où vous êtes... Oui, je sais que je vous offense et que je me rends odieux à vos yeux, mais tant pis, je préfère risquer cela pour vous. Faites attention au scandale, Chloë! Rentrez chez vous, je vous en conjure!

— Jamais! Ni chez mon tuteur ni dans l'autre maison.

— Vous êtes bien décidée?...

— Irrévocablement.

— Bon, dit-il en haussant les épaules, qu'il en soit donc ainsi. — Il est très pâle. — Je tiendrai la parole que je vous ai donnée de ne pas vous trahir, mais rappelez-vous mes conditions. Quand une femme a été capable de trahir un homme, elle peut bien en trahir un autre.

— Qu'entendez-vous par là? s'écrie-t-elle avec véhémence. Prenez garde à ce que vous dites, Granby!

— Je sais parfaitement ce que je dis. Je ne parle nullement d'une trahison dans l'acception usuelle ou mondaine de ce mot.

— C'est heureux, car si vous osiez insinuer...

— Je n'insinue rien de la sorte, et vous comprenez très bien ce que je veux dire.

— Vous parlez de trahison, s'écrie-t-elle passionnément. Oubliez-vous donc que si quelqu'un a trahi, c'est votre oncle, votre oncle que je déteste et que je hais... Ah! je me demande, le connaissant comme vous le connaissez, comment vous avez l'audace de me reprocher mes misérables peccadilles... Savez-vous qu'il y a même des moments où je vous déteste, vous, uniquement parce que vous êtes son neveu!

— Son cousin, rectifie Carlton.

— Oh ! dit-elle avec dédain, c'est la même chose. Il est assez vieux pour pouvoir être votre grand-père.

— Je préfère quand même l'autre parenté, mais quand même, me détester parce que je suis son parent, c'est stupide.

— Vous me parlez comme si j'étais une petite fille !

— C'est parce que vous me faites l'effet d'en être une.

— Je suis une femme, dit-elle en frappant du pied avec impatience, une femme qui a souffert et qui connaît la vie. Et je ne vous permettrai pas de me parler comme si j'étais une fillette sans importance.

— Vous vous trompez, dit Carlton. Si je vous parle ainsi, c'est au contraire parce que je vous considère comme tout autre chose qu'une fillette, et c'est pour cela que je me suis aventuré à vous reprocher votre conduite avec ce garçon.

— Ce garçon, comme vous l'appellez, répond-elle, et sa voix est redevenue triste, m'a montré tout à l'heure plus de bonté qu'on ne m'en a jamais témoigné dans toute ma vie, et je-le lui ai dit. Je suppose — d'un air de défi — que vous allez me reprocher aussi de lui avoir manifesté ma gratitude...

— Votre gratitude... Pourquoi ?...

— Oh ! je sais que vous serez injuste jusqu'au bout, mais le pauvre garçon s'est imaginé que j'avais besoin d'argent et il m'a offert non pas la moitié, mais la totalité de son royaume.

— Mais, dit Carlton un peu honteux, j'en aurais fait autant, et moi, je suis votre cousin.

— Oh ! une sorte de cousin.

— Vous voulez, mais tout de même un cousin.

— Quoi qu'il en soit, tout à l'heure vous avez discuté la question de savoir si vous m'auriez prêté de l'argent, tandis que le pauvre Lawrence n'a pas eu une seconde d'hésitation.

Il se détourne comme pour partir et un juron lui échappe... L'a-t-elle entendu ?... C'est probable, car son expression change et très doucement, cette fois, car elle voit qu'elle lui a fait de la peine, elle murmure : « Gigi ! »

Il se retourne — elle savait bien qu'il le ferait — et un instant après il est de nouveau assis près d'elle.

— Ne soyez pas méchant pour moi, Gigi, dit-elle doucement. Restez encore un peu, j'ai beaucoup de choses à vous dire et vous savez bien que vous êtes la seule personne à qui je puisse me confier... Dites-moi... Il repart réellement dimanche?...

— C'est ce que dit le major.

— Oh! il est bien capable de rester plus longtemps parce qu'il sait qu'on ne le désire pas. Il est bien capable de rester jusqu'à mercredi, pour la soirée dansante de lady Matilda...

— Eh bien?...

— Eh bien! j'ai envie d'y aller.

— Vous!!! dit-il d'un ton étonné. Cela vous amuse d'assister à un simple bal de campagne...

— Allons, Gigi, comment pouvez-vous me poser une question aussi sotte?... Un bal de campagne en vaut pour moi mille autres... Les autres, ah! tenez, leur seule pensée me donne presque des nausées!

— Décidément, dit Carlton, j'ai l'impression de vous voir pour la première fois. Quand je pense à ce que vous étiez à Londres, à Paris, et que je vous vois si heureuse ici...

— Ah! oui! je suis heureuse! dit-elle. Je me sens l'âme d'une petite campagnarde... Cette existence est si calme, si reposante après le tourbillon de la vie mondaine! Oui, Granby, je meurs d'envie d'aller au bal de lady Matilda... Vous êtes bien sûr qu'il part dimanche?...

— Par le train de l'après-midi.

— Oh! je ne pourrai pas aller à l'église, alors!...

— Quoi! dit-il d'un ton de sarcasme. C'est vous qui regrettez cela?...

— Mais oui. Que voulez-vous, je déteste faire de la peine aux gens, et je sais que le pauvre vicairé sera navré de mon absence.

— Gossler?... Je suppose, Chloé, que vous ne jouez pas avec lui?...

— Jouer avec lui!... Voici une expression bizarre... En tout cas je suis bien sûre que M. Gossler sera désolé de ne pas me voir dimanche au service. Peut-être me considère-t-il, comme vous,

comme une païenne... Enfin, si tous les deux vous vous mettez à travailler à ma conversion, je deviendrai probablement sous peu un ange... Mais en attendant, le pauvre M. Gossler, qui bien malgré lui ne me voit déjà pas pendant toute la semaine, sera affreusement malheureux si je ne parais pas au temple le septième jour.

— Vanité, ton nom est femme! dit Carlton.

— Il faut bien s'amuser, réplique-t-elle en haussant les épaules.

— Il faut espérer en tout cas qu'en ne vous voyant pas à l'église dimanche, le pasteur commettra moins d'erreurs dans les prières et dans les leçons.

— Je crois au contraire qu'il en commettra davantage, répond-elle... Mais maintenant, allez-vous-en, Gigi. Je vous ai assez vu. Vous êtes la personne la plus stupide que je connaisse, et ce n'est pas peu dire puisque je connais M. Gossler. Mais, après tout, je vous aime bien, Gigi. — Et elle le congédie d'un geste.

— Alors je vous reverrai chez lady Matilda?...

— Avant même, peut-être... Pour vous dire la vérité, Gigi, je meurs d'envie de le revoir, et je crois bien que ce soir, pendant que vous serez tous à table, je me glisserai en tapinois dans le jardin pour voir s'il est toujours le même.

— Toute seule!... A cette heure!... J'espère — sévèrement — que vous plaisantez. Cela, par exemple, Chloé, je ne le permettrai pas. Je suis responsable de vous jusqu'à un certain point et une pareille escapade est inadmissible. Cette fois, vous savez, j'insiste pour que vous m'obéissiez.

— Comme si j'osais jamais vous désobéir! dit-elle d'un ton moqueur... Puis elle se détourne, lui envoie un baiser et disparaît.



## XIV

La nuit est brillante. Les étoiles étincellent joyeusement. La terre semble recouverte d'une robe d'argent et même le sentier qui serpente à travers les bois épais est nettement défini. Chloë le suit sans hésitation car les branches ne réussissent pas à cacher la lumière.

Une fois sortie du bois et arrivée au faite de la petite colline dont la pente descend doucement jusqu'au Glen, et d'où l'on distingue au loin la mer calme et paisible, la comptaible s'arrête un instant. La scène est trop belle pour qu'on puisse la décrire. Il n'est encore que neuf heures et demie, la nuit n'est pas encore réellement arrivée car la lune commence seulement ~~au~~ ~~course~~ dans le ciel et là-bas, à l'horizon, on distingue sur le bord de la mer les derniers rayons opalescents du soleil qui ne se couche qu'à contre-cœur. Les vagues étincellent sous ces rayons d'une tonalité très douce, et l'eau calme est baignée dans une gamme de lumière délicieuse, ici d'un blanc presque pur, là d'un vert léger, plus loin d'un jaune orangé, et la combinaison de tous ces rayons fait monter vers le ciel comme des éclairs lumineux dans lesquels on retrouve, atténuées, presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'est un spectacle admirable, et il ajoute encore au courage de Chloë qui, disons-le, n'est cependant pas dépourvue de cette belle qualité.

Ici, dans le jardin du major O'Hara, le spectacle est différent. On dirait un paysage de conte de fées, tant l'endroit est joli et paisible. Il y règne cependant encore un petit murmure de vie, comme si les elfes et les lutins s'amusaient à se poursuivre sous les feuilles endormies. Est-ce un



petit vent léger?... est-ce le soupir de la respiration des fleurs?... est-ce l'éclosion à la vie des innombrables petits bourgeons dans le grand silence de la nuit?...

Le parfum du réséda se mêle à celui des œillets qui bordent les plates-bandes. Les roses dorment profondément, engourdies peut-être par les grands pavots qui poussent si près d'elles. Dans la salle à manger et dans le salon dont les fenêtres sont grandes ouvertes, les lumières étincellent et éclairent brillamment les allées sablées et les parterres. Chloé s'avance délicatement entre ces espaces lumineux qui pourraient la trahir, se glisse dans l'ombre protectrice d'un bosquet, à gauche de la salle à manger, et, de ce poste d'observation, elle peut apercevoir distinctement toutes les personnes qui s'y trouvent.

Elle rit toute seule car c'est une aventure suivant son cœur, et elle éprouve en revoyant cet homme qui a ruiné sa vie une fascination à laquelle elle ne peut résister. Par la fenêtre grande ouverte le bruit des voix parvient jusqu'à elle, puis, un instant après, les hôtes se lèvent de table et deux d'entre eux s'avancent sur la véranda, tout près de la cachette de Chloé.

L'un d'eux est Carlton, l'autre un homme de petite taille, assez corpulent, à l'œil dur, au front volontaire, à la lèvre cruelle, à l'apparence puritaine, un homme détestable et détesté, un gentleman, cependant. C'est sur lui que s'arrête le regard de la jeune fille. Ses yeux étincellent comme des charbons enflammés. Un désir fou lui vient d'affronter l'ennemi... Elle a déjà fait presque un pas vers lui...

La voix de Carlton rompt le silence.

— Une allumette?...

— Oui, merci... Pour en revenir à ce que je vous disais... — Oh! comme cette voix glace le cœur de la jeune fille cachée dans le bosquet! — Je trouve qu'elle s'est conduite comme aucune femme convenable ne l'aurait fait.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, dit froidement Carlton. Il est assis dans un fauteuil en osier, une cigarette entre les doigts, et regarde son compagnon avec un mépris évident. La jeune fille distingue nettement son expression.

— Oh ! je comprends qu'en votre qualité de cousin vous...

— Et vous ?...

— Moi ?... Mais en ma double qualité d'oncle et de tuteur, je ne puis que trouver sa conduite outrageante et indigne.

— Ah ! vous le prenez comme cela ? dit Carlton en regardant d'un air pensif le bout de sa cigarette. Avez-vous jamais songé à l'étendue de votre provocation ?... Moi, j'ai envisagé cette question et je vous déclare nettement que je la trouve plus qu'excusable d'avoir agi comme elle l'a fait. A sa place, beaucoup de femmes auraient fait encore bien pire. Après cette affaire des Reynolds, est-ce que vous ne croyez pas qu'elle est justifiée ?...

— Eh ! je me moque pas mal des Reynolds, dit M. Blakeney. Je dis simplement que ma nièce s'est exposée délibérément au scandale. Je lui ai fait faire un très bon mariage...

— Vous lui avez fait contracter un mariage abominable !

Le ton de Carlton, d'ordinaire si calme et si indifférent, donne à réfléchir à M. Blakeney, mais comme il regarde le jeune homme entre ses paupières à demi fermées, attendant l'explosion, la tempête se calme tout d'un coup et, flegmatique comme d'habitude, Carlton se renverse dans son fauteuil et contemple distraitement la cigarette entre ses doigts.

— Je ne vous comprends pas, Carlton. Vous avez, bien entendu, — d'un air hautain — le droit de regarder ma conduite sous le jour qui vous plaît, mais je vous assure que j'ai agi comme j'ai cru devoir le faire. J'ignore où elle se trouve actuellement... je ne m'en soucie nullement, mais je vous répète qu'elle a prêté le flanc au scandale. Je parle en qualité d'oncle, car rappelez-vous que je suis son seul parent, et naturellement cette histoire est fort désagréable pour moi.

— C'est un point de vue un peu égoïste !

— Oh ! mon cher ami, si vous entrez dans la question moralité... De nos jours, si on n'est pas égoïste, on meurt dans un grenier et je n'en ai nulle envie, pas plus qu'elle, du reste. Si un homme ne pense pas un peu à lui, qui diable

s'occupera de lui. Comme pupille, elle m'a donné du fil à retordre, je vous l'assure... Oh ! je ne cherche nullement à éveiller votre sympathie pour moi, croyez-le bien... Vous la connaissiez depuis longtemps, n'est-ce pas ?...

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?... Le ton de Carlton est froid... trop froid...

— Rien, oh ! rien ! mais vous la voyiez souvent...

— Je l'ai surtout vue depuis... Auparavant, elle me donnait l'impression de n'être encore qu'une enfant, une enfant charmante, mais volontaire et étourdie.

— C'est exactement cela, dit Blakeney en haussant les épaules. Je comprends très bien que vous vous permettiez le luxe de la morale, mon cher ami. Sa conduite ne vous trouble pas, vous êtes pour elle comme qui dirait un étranger, mais moi, je...

— Oui, c'est exact, dit Carlton avec une expression de dégoût.

Il se lève comme pour s'en aller.

— Restez encore un moment, dit Blakeney. Je voudrais vous faire comprendre que, quoi que vous pensiez, vous avez un intérêt dans cette affaire. Vous êtes l'héritier des propriétés et du titre et c'est, il me semble, une raison suffisante pour que vous ayez l'œil sur ses mouvements. Personne ne sait en somme où elle est ni avec qui...

— Quoi !... s'écrie furieusement Carlton.

— Ne vous fâchez pas, Carlton. Rappelez-vous que je puis vous être extrêmement utile... En fait, je suis le seul à pouvoir vous dire...

— Quoi ?... demande Carlton avec impatience.

M. Blakeney se penche vers lui.

— J'ai reçu un télégramme ce matin. Il est très malade... une question de semaines, peut-être de jours... C'est le cœur. Vous savez qu'il a toujours eu le cœur faible.

Si les deux hommes n'avaient pas été aussi plongés dans leur conversation, ils auraient pu entendre remuer les feuilles dans le bosquet voisin.

— Vous en êtes sûr ? demande Carlton.

— Positivement sûr. Voici le télégramme.

— Et vous dites qu'il avait une maladie de cœur... Vous le saviez donc ?...

— Oui, répond cyniquement Blakeney, et c'est pour cela que j'ai encouragé ce mariage. Il était beaucoup plus âgé qu'elle et sa fortune est une des plus belles de l'Angleterre... Oui, je vois ce que vous devez penser de moi, Carlton, étant donné surtout que vous êtes son héritier, mais à présent vous n'avez plus sujet de m'en vouloir, puisque aucun enfant n'est né de ce mariage et que vous...

— Assez !... Le visage de Carlton est livide.

— Toujours le point de vue moral, alors, dit Blakeney un peu nerveusement, car il est effrayé de l'expression de Carlton... Enfin, j'ai cru agir au mieux de ses intérêts à elle, je vous l'assure.

Un brusque geste de la main de Carlton le réduit au silence.

— Oui, dit-il amèrement, je suis convaincu que vous n'avez agi que dans son intérêt, mais maintenant répondez franchement à ceci. Je veux savoir la vérité... Est-il réellement mourant ?...

— Oui, répond Blakeney qui fait semblant de ne pas voir l'insulte contenue dans ces derniers mots. J'ai reçu également une lettre de son valet de chambre...

— Ah ! dit Carlton avec dégoût, toujours les mêmes procédés !

— Qui voulez-vous qui me tienne au courant ? dit Blakeney... Pas Lottie Contralto, ou Jenkins, car c'est son véritable nom. Je m'adresse à qui je peux... Vous savez que cette chanteuse s'est mis en tête de se faire épouser par Burlingham et qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu pour le faire divorcer.

— Je sais, dit brièvement Carlton, continuez.

— Eh bien ! mais c'est tout. C'est le valet de chambre qui m'a envoyé ce télégramme.

— Burlingham est donc maintenant à la merci de ses domestiques et ils le trahissent ! dit amèrement Carlton. Même parmi eux il n'a pas su se faire aimer !... Et c'est à cet homme que vous avez vendu cette jeune fille, cette enfant si fraîche, si délicieuse !... Grand Dieu ! continue-t-il d'une voix rauque, si vous vous êtes réellement rendu compte de ce que vous faisiez, vous êtes l'être le plus ignoble du monde !

— Dites donc, Carlton, vous allez trop loin, cette

fois. Mais je vous excuse parce que vous devez être un peu bouleversé par cette nouvelle que désormais vous êtes bien près d'hériter de lui. Moi, son oncle, je n'ai fait pour cette jeune fille que ce que des centaines de mères très dignes et très respectables auraient bien voulu faire pour leurs filles... Et puis, voyons, avouez donc que s'il s'en tirait, par hasard, vous éprouveriez une déception, hein...

Dégouté, Carlton se lève cette fois et regarde fixement le petit homme d'un air de mépris.

— Oh! oh! Nous prenons déjà nos grands airs, ricane Blakeney. Vous n'êtes pas encore comte, vous savez...

— Allez-vous-en, dit Carlton d'une voix sourde. Allez-vous-en, car sans cela...

. . . . .

Chloé a entendu toute cette conversation et elle en a suivi toutes les phases avec des émotions diverses, d'abord avec curiosité puis, à mesure que les nouvelles se déroulent, avec ardeur, avec crainte, avec horreur, avec surprise.

Elle voit Carlton quitter Blakeney et, comme il sort dans le jardin, elle s'enfonce davantage dans le bosquet, puis elle aussi s'en va, faible, fatiguée, et bientôt elle se laisse tomber sur un banc rustique et s'abandonne à ses pensées...

— Mourant, se dit-elle... Il est mourant!...

## XV

Immédiatement après le dîner, un incident regrettable s'est produit entre Tom et son hôte. Tom, dont le siège était près de la porte, s'était levé pour laisser passer lady Matilda, et une fois les dames parties, le major, dans l'intention d'être comme toujours aimable, était allé

s'asseoir près de Tom, sur la chaise laissée vacante par Cissy, ce que voyant, Tom avait quitté délibérément sa place pour aller s'asseoir de l'autre côté de la table.

Tout en essayant de se dire à lui-même que s'il agissait ainsi c'était pour ne pas être obligé d'échanger, pendant dix minutes, des banalités « avec un vieux bonhomme assommant », il savait bien qu'au fond son intention était d'insulter le major, mais ce brave et excellent gentleman ne voyait jamais d'insultes là où il n'y avait aucune raison d'y en avoir, et, attribuant l'action de Tom à une simple distraction, il quitta sa place pour le rejoindre.

— Dites donc, Tom, commença-t-il en s'asseyant près de lui, j'ai quelque chose à vous dire.

Il y eut une pause, brève mais éloquent, pendant laquelle Tom regarda avec une attention suspecte les géraniums qui se trouvaient sur la table, puis, négligemment, d'un air presque insolent, il se tourna vers le major.

— Ah?... dit-il simplement. — Il y a des mots dans lesquels il n'y a rien d'offensant, si ce n'est le ton...

— Oui, mon cher ami. — Le major n'avait certainement rien vu d'offensant dans le ton. — Il s'agit d'Olivia.

Les doigts de Tom se resserrèrent un peu sur le verre qu'il tenait. Ses yeux étaient soigneusement baissés, mais, quand il parla, sa voix était parfaitement indifférente.

— Les discussions m'ennuient, dit-il.

— Ne prenez pas les choses comme cela, Tom, mon cher garçon. Vous savez que je suis votre ami aussi bien que le sien, et qu'en ce qui la concerne, elle surtout, j'ai des raisons de l'être.

Ici Tom remit providentiellement son verre sur la table car il l'aurait écrasé entre ses doigts. Quel vieux radoteur ! Ne ferait-il pas mieux de se taire...

— Enfin, ce que je veux vous dire, c'est que... euh... je suis un vieil ami, vous savez...

Tom eut toutes les peines du monde à ne pas répéter cet adjectif en l'accompagnant d'un autre plus désagréable.

— Oui, un vieil ami, reprit le major, et depuis



quelque temps je m'aperçois que vous regardez Olivia avec...

Il hésita, car les yeux du jeune homme ne l'encourageaient guère à continuer.

— Et puis?... — La voix de Tom était toujours indifférente, mais ses lèvres étaient pincées et ses yeux flamboyaient.

— Avec les yeux de l'affection, et je désirais vous dire...

Tom se leva lentement, tourna le dos à la table pour que les autres ne puissent pas voir sa figure et parla presque tout bas.

— Que voulez-vous dire?... s'écria-t-il d'un accent plein de chagrin et de passion... Croyez-vous donc que je désire qu'on me plaigne, *vous surtout*... Pensez ce que vous voudrez, considérez-moi si vous voulez comme un imbécile, mais en tout cas, *moi*, je ne suis pas un vieux fou!

Ceci était impardonnable, et, quand il fut parti, le major resta figé sur sa chaise comme un homme qui vient de recevoir un soufflet.

— Il a certainement perdu la tête, se dit-il. Dans ma jeunesse, j'aurais provoqué en duel un homme pour moins que cela, mais lui... Que signifie cette conduite?... Depuis quelque temps je me suis aperçu qu'il n'est pas toujours poli pour moi, mais ceci... Moi, un vieil ami!... Le diable m'emporte! Mais il vient de me traiter de vieux fou!... La première fois que je le rencontrerai ailleurs que chez moi, je lui... Insolent! Un gamin qui ose m'insulter, me traiter de vieux fou!... *By Jove!*... Et tout cela parce que je lui parle de... — Le major s'arrête brusquement dans son monologue intérieur... Ah! mais, au fait, je comprends. Le pauvre cher garçon est malheureux et a parlé sans réfléchir... C'était donc plus sérieux que je ne croyais. Moi qui le jugeais comme un gaillard imperturbable... Depuis quelque temps je m'étais bien aperçu qu'Olivia lui battait froid et se montrait même quelquefois désagréable... Il est évident que je n'aurais pas dû aborder ce sujet... Il m'a traité de vieux fou... Ma foi, je crois qu'il a eu raison... Il est grand temps d'en finir.

Pendant ce temps, Tom, nullement honteux de sa conduite envers le major auquel, suivant son expression, il vient d'administrer une « chique-



naude », fuit les attraits des sirènes qui sont dans le salon et se réfugie sur le balcon. Olivia, elle aussi, s'y trouve, assise sur une chaise basse, avec une autre chaise vide à côté d'elle. Est-ce qu'elle l'a réservée pour l'« autre »?... En tout cas, il va en profiter un instant. Demain, il écrira un mot d'excuses au major, c'est probablement la fin de leurs relations, mais tant pis, tant mieux, plutôt, puisque le présent est à lui.

Olivia l'a-t-elle vu arriver?... Mystère. En tout cas, à son approche, elle ne tourne pas la tête et semble absorbée par la beauté de la nuit. Le fait est qu'elle et Tom ne se sont pas adressé la parole depuis quarante-huit heures — chose qui n'a rien d'extraordinaire — et qu'ils ont même échangé des mots aigres-doux. Elle attend donc jusqu'au moment où il est impossible de ne pas s'apercevoir de sa présence, le regarde une seconde et se replonge dans sa contemplation de la nuit.

-- Quelle belle soirée! dit Tom gaiement.

Silence complet...

-- J'ai rarement vu, continue Tom avec une ferveur d'extase, la chaste Diane se montrer aussi prodigue de ses charmes.

Silence aussi profond...

-- Vous ne répondez rien? dit Tom en rapprochant sa chaise. Vous n'admirez pas mon allusion classique?... Diane... la lune, vous savez... Oui, oui, vous le savez... On la représentait comme une jeune femme simplement vêtue d'une écharpe et tenant à la main un épieu avec lequel elle tuait tout le gibier qu'elle rencontrait, surtout le vieux gibier...

Toujours le silence, mais cette fois Olivia a eu un léger mouvement de la main. — Elle cherche son poignard, se dit Tom. — Et s'il n'avait pas été au fond furieux contre elle, la situation l'aurait amusé.

Tout à coup il se lève, se dresse droit devant elle, lui cachant complètement la vue de la lune.

Je crains, miss Fitzgerald, que vous m'ayez tout à fait oublié. Pardonnez mon semblant de vanité, mais mon nom est Lloyd, Tom Lloyd, et il me semble que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer autrefois... ah! je me rappelle, à un dîner chez un vieux major...

Cette fois, Olivia se tourne vers lui.

— Je suppose, dit-elle froidement, que vous vous croyez très spirituel...

— Allons, ne vous faites pas plus méchante que vous ne l'êtes, répond-il.

— Au premier moment, dit-elle, quand je vous ai vu arriver, je vous ai pris pour Lawrence.

— Ah! c'est avec cet air-là que vous regardez Lawrence?... Comme vous devez l'aimer!

— Où est-il?...

— En train de déguster son bourgogne mélancoliquement (sa petite distraction, vous voyez, n'est pas ici ce soir) et d'écouter les radotages du major.

— Je n'ai jamais entendu le major radoter.

— Vraiment?... Eh bien! cela vous arrivera.

— Quels que soient vos préjugés contre lui, le major O'Hara est un aimable et charmant homme.

— Le sel de la terre! Tout ce qui se fait de mieux!

— En tout cas, — en appuyant sur les mots — lui ne dit jamais de mal de ses amis.

— Si vous considérez cela comme une qualité, il me semble que, moi aussi, je peux m'en prévaloir.

— Vous?... Qu'est-ce que vous disiez donc, il n'y a qu'un instant?...

— Ma chère enfant, le major O'Hara n'est pas mon ami. S'il m'en fallait choisir un, je le prendrais un peu plus jeune... Cet excellent homme n'est pas précisément mon contemporain!

— C'est possible, mais il parle toujours très aimablement de vous.

— Ah!... voici qui est gentil de sa part.

— Ne raillez pas, je vous prie.

— Ma chère petite...

— Ne m'appellez pas comme cela, Tom. Je n'aime pas ces familiarités.

— Vous êtes décidément dure pour moi, et précisément au moment où je commençais à vous dire ce que je pense du major.

— Je vous défends — avec irritation — de dire un mot de plus contre lui!

— Pourquoi supposez-vous que je veuille dire un mot contre lui? Voyons, je ne cherche qu'à vous faire plaisir! Un mot contre cet homme immaculé... Pour qui donc me prenez-vous?... Je sais trop bien que ce serait détruire à jamais la bonne

opinion que vous avez certainement de moi.

— Vous avez raison, dit vaillamment Olivia. Je le considère comme...

— Oh ! je le sais... N'insistez pas. C'est à vos yeux l'homme le plus charmant, le plus noble vieillard qu'il y ait au monde... Oh ! je vous demande pardon... Non, non, ne vous agitez pas... c'est un simple lapsus. Il est, comme vous le dites, charmant, et il a une profonde connaissance de la nature humaine, due naturellement à une très longue expérience. Et puis, il est ce que j'appellerai doré sur tranches. Mais non, ne vous en allez pas... J'ai tant envie de causer avec vous !

— Je ne vous écouterai pas davantage.

— Quoi ! Êtes-vous donc si pressée d'aller le retrouver !... Laissez donc le pauvre homme déguster son bourgogne, qui, je dois le reconnaître, est excellent. A propos, tout à l'heure, j'ai eu une petite conversation avec lui.

— Avec le major O'Hara ?...

— Lui-même... avec ce grand homme, une conversation tellement palpitante que j'ai eu toutes les peines du monde à m'en arracher, même pour venir ici. En fait, il s'agissait de... de vous.

Le visage d'Olivia, qui a été jusqu'à présent irrité et défiant, change subitement. Elle oublie immédiatement beaucoup de choses, son mépris pour Tom, entre autres. Ses yeux ont l'air de vouloir lui poser une question.

Mais oui, de vous, je vous en donne ma parole d'honneur. Et je vous répète que le sujet était tellement intéressant que j'ai eu toutes les peines du monde à quitter sa corpulente personne.

Est-ce le mot « corpulent » qui agit... Est-ce une envie de rire depuis quelque temps réprimée... Toujours est-il qu'Olivia s'abandonne soudain à un accès de gaieté, mais elle se domine immédiatement et regarde Tom avec des yeux qu'elle croit pleins de rancune comme tout à l'heure, mais qui ne le sont plus du tout.

— Cela m'est égal, dit-elle. Je ne vous pardonnerai jamais.

— Me pardonner quoi ?...

— Oh ! vous le savez très bien. Ne croyez pas que parce que j'ai ri tout est fini. Je n'ai pas oublié votre conduite d'hier.

— Oh ! hier... Il y a des siècles de cela !

— Des siècles ou non, c'en est fait de notre amitié, Tom, et pour toujours. — Et elle se lève avec dignité.

— Inutile de vous lever, dit Tom. C'est moi qui m'en vais... Je n'ai pas, en réalité, un moment à perdre.

Cette fois, elle le regarde avec étonnement.

— Vous partez déjà... si tôt...

— Immédiatement, répond-il en regardant sa montre.

— Mais... le major O'Hara...

— C'est précisément pour cela que je pars. Après la conversation palpitante que nous venons d'avoir, je ne voulais pas risquer d'en gâter la charme en en ayant une autre... Non, ma chère Olivia, croyez-moi, il ne faut jamais abuser des bonnes choses. Quand vous serez la femme du major, bornez-vous à une conversation par mois avec lui. Vous trouverez cela plus que suffisant, je vous l'assure.

— Je vous défends de parler comme cela, dit-elle passionnément. Vous imaginez-vous donc que le major et moi nous sommes...

Elle s'arrête court. Tom se met à rire et la figure d'Olivia devient cramoisie.

— Vous êtes décidément d'excellente humeur, ce soir !

— C'est vrai. Ce soir, je déborde réellement de gaieté. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que son bourgogne était délicieux... Allons, accompagnez-moi jusqu'à la porte du jardin...

— Si vous voulez, dit-elle d'un ton d'insouciance. Je pense que je retrouverai là Cisay.

Ils trouvent en effet Cisay et Lawrence, et quand Tom jette un regard derrière lui, il voit le major et Mrs Fitzgerald assis sur le balcon, sur les sièges mêmes que lui et Olivia viennent de quitter.

— Ils sont en train de conclure le marché, se dit-il. *By Jove!* je n'aurais pas cru cela de la part de Dolly...

## XVI

— Dora, commence le major un peu brusquement, il y a trop longtemps que ceci dure. Je suppose que vous vous en êtes rendu compte.

Mrs Fitzgerald se recule un peu pour que la lumière ne tombe pas sur sa figure. C'en est donc fait... Cette fois, il va parler...

— Je voudrais vous parler d'Olivia. Elle a maintenant vingt ans, et il est temps de songer pour elle au mariage.

— Oh! dit-elle, n'est-il pas un peu tôt pour la marier?...

— Pas du tout, le plus tôt sera le mieux, pour elle et pour son mari. Le mariage empêche un homme de faire des bêtises, vous savez...

Mrs Fitzgerald le regarde avec étonnement... Des bêtises!... A son âge... Voyons, c'est absurde... James surtout, comme s'il était un jeune homme!

— Olivia est votre fille et, en cette qualité, j'éprouve pour elle une affection sincère. Vous vous rappelez qu'autrefois nous étions, vous et moi, très bons amis, Dora... Et quand je songe au passé, ce qui m'arrive souvent, ma foi, je...

— Oui, je comprends, dit-elle un peu nerveusement. Du reste, James, vous avez bien jugé Olivia. C'est la plus charmante fille qu'il y ait au monde.

Elle s'arrête tout à coup... Si Olivia l'entendait faire ainsi son éloge! Devant cet homme surtout! Que dirait-elle?... Elle le prendrait fort mal, sans doute, et pourtant, quelle position ce serait pour elle! Dix mille livres par an, et non seulement la fortune, mais l'amour sincère et honnête d'un brave et noble cœur...

— Et la plus jolie aussi, dit le major en souriant, — avec ravissement, pense Mrs Fitzgerald, — une des plus jolies figures que j'aie jamais

vues... C'est votre portrait, ajoutez-il hardiment.

Mrs Fitzgerald fronce les sourcils.

— Oh ! voyons, James !

— Mais parfaitement, et plus je la regarde, plus je trouve qu'elle vous ressemble.

— Quand j'avais vingt ans, peut-être...

— Il y a donc déjà vingt ans de cela... Grand Dieu ! comme le temps passe !... En tout cas, c'est votre portrait, et c'est pour cela que j'éprouve tant d'affection pour elle.

Mrs Fitzgerald étouffe un soupir... Pourquoi avoir la cruauté de lui rappeler le passé ? S'il a l'intention de se déclarer, pourquoi ne le fait-il pas tout de suite ?

— Il faut qu'elle fasse un bon mariage, continue le major après une petite pause. Vous savez que je suis votre ami, Dora...

— Je le sais, James. Vous l'avez été toute ma vie.

— Eh bien ! je voudrais devenir quelque chose de plus.

Mrs Fitzgerald se recule encore davantage dans l'ombre... Il va lui demander de devenir son beau-fils !

— Vous ne pouvez guère être plus pour moi, murmure-t-elle.

— Mais si, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Mais, mon cher James, avez-vous bien réfléchi ?...

— Réfléchi ?... Il y a assez longtemps que j'attends... Me permettez-vous de parler tout de suite, Dora ?...

— Non, non, s'écrie-t-elle, pas ce soir... Plus tard !

— Plus tard ?...

— Oui, je sais... Pour vous, naturellement, ce délai a l'air inutile, mais pour moi...

— Vous essayez toujours de détourner la conversation quand j'aborde ce sujet, dit le major un peu tristement. En tout cas, c'est déjà quelque chose puisque vous ne m'avez pas défendu de parler. Cela me donne un peu d'espoir.

— Pas trop, n'est-ce pas ? — d'un ton de prière.

— Non, dit le major qui est devenu très grave. Il y a si longtemps que j'attends que je me demande si mes espérances se réaliseront jamais !

## XVII

Carlton a été très troublé par les nouvelles que lui a données M. Blakeney et, profitant d'une occasion de lui échapper, à lui et aux autres, il sort rapidement, se glisse dans le jardin, et se dirige vers un bosquet de lauriers habituellement désert.

Là, il se plonge dans ses pensées. Pour lui, la situation est nette : il est l'héritier, comme le lui a rappelé cette brute grossière, mais Chloë?...

Evidemment, au point de vue matériel, elle ne sera pas à plaindre, car au moment de son mariage son tuteur a pris certaines précautions qu'aucun testament ne pourra détruire, mais il y aura probablement dans ce document des « considérants » plus que regrettables pour elle. On peut compter sur Burlingham pour savoir se montrer incisif et désagréable quand cela lui plaît... Il faut penser au monde... Déjà, suivant Blakeney, on a commencé à parler d'elle, chose assez naturelle puisqu'elle a eu l'audace de braver l'opinion... Il faut absolument qu'il lui parle de nouveau, qu'il insiste pour qu'elle l'écoute cette fois.

A ce moment, il se sent toucher le bras. Une petite forme gracieuse est sortie de l'obscurité avant qu'il ait même eu conscience de sa présence.

Chloë! s'écrie-t-il. Vous ici, à cette heure!

— Ne faites pas attention à cela, dit-elle d'une voix entrecoupée. Répondez-moi, Granby... Est-ce vrai?...

— Vous avez donc entendu?...

— Oui. Pendant que vous lui parliez j'étais presque sous la fenêtre, car je n'avais pas pu résister au désir de revoir ce vieux monstre... Mais parlez, Granby! Parlez... Est-ce vrai?...

— Vous avez entendu comme moi.



— Et... que croyez-vous ?...

— Ce doit être vrai. Il y a longtemps que je sais qu'il a une maladie de cœur.

— Bon, bon, dit-elle en frappant du pied, mais ceci veut-il dire que... Voyons, vous savez ce que je veux dire... Répondez-moi... Est-il... Eh bien ! oui, là ! Est-il mourant ?...

— Je n'en sais rien, dit-il froidement. Il faut attendre d'autres nouvelles.

— Ah !...

Est-ce une exclamation de soulagement ou de désappointement ?... Bien qu'il la regarde attentivement, Carlton ne le sait pas, mais, dans son désir de ne voir en elle que le bon côté, il se dit que cette nouvelle l'a sans doute bouleversée et qu'elle en éprouve même peut-être un certain chagrin.

— Comment peut-il mourir d'une maladie de cœur ? demande-t-elle au bout d'un moment.

— Il y a beaucoup de gens qui en meurent.

— Oui, mais *lui* ! Vous savez bien qu'il n'a pas de cœur. On ne meurt pas d'une chose qu'on n'a pas. Je ne crois pas un mot de cette histoire. C'est encore un mensonge de mon oncle.

— Je ne le pense pas, Chloë.

Il croit, *il veut croire* que, si elle parle ainsi, c'est parce qu'elle a un peu d'espoir, mais, après tout, mieux vaut lui dire la vérité.

— Je crains bien, dit-il, qu'il ne soit au plus mal. Ne vous bercez pas trop de l'espoir de sa guérison parce que...

Il s'arrête brusquement au milieu de sa phrase. Elle a proféré une exclamation soudaine...

Un nuage passe en ce moment devant la lune, et dans l'obscurité il ne peut plus voir son visage, mais le nuage est évidemment pressé, il continue sa course et, un instant après, Carlton regarde de nouveau le visage charmant, si mobile, si insouciant. Les yeux de la jeune femme brillent d'un éclat inaccoutumé. Il y a un tel changement en eux, un tel silence de la part de Chloë, que Carlton lui secoue légèrement le bras.

— Est-ce que vous dormez ? demande-t-il.

Elle se dégage d'une violente secousse.

— Ne me touchez pas, hypocrite ! s'écrie-t-elle.

Qu'a-t-il donc dit pour mériter cette épithète désagréable ?...

— Que voulez-vous dire ? demande-t-il, à la fois chagriné et surpris.

— Vous le savez très bien... Vous venez de me parler d'espoir. Me connaissant comme vous me connaissez, vous imaginez-vous donc que *j'espère* qu'il guérira?... En ce cas, je vous déclare nettement que la nouvelle de sa mort sera pour moi la meilleure de toutes les nouvelles !

— Chloé !... N'avez-vous donc aucun regret, aucune pitié ?...

— Non, répond-elle d'un accent passionné. Inutile de poursuivre ce sujet. Qu'il me suffise de vous dire que je n'éprouve pour cet homme que de la haine et du dégoût... Pourquoi ?... Si je vous disais seulement... mais non, vous êtes son parent, ne me forcez pas à parler, je préfère l'épargner devant vous... — Et même sous la lueur inconstante de la lune, il voit qu'elle frissonne devant des souvenirs connus d'elle seule... — Croyez-vous donc, continue-t-elle, que, si j'avais été une femme heureuse, j'aurais ainsi renoncé à la vie, à la vraie vie, pour venir me réfugier dans ce petit village ? Cela m'aurait beaucoup coûté, je vous l'assure, mais, dans ma situation, je ne remercierai jamais assez Mrs Gilbert pour le conseil qu'elle m'a donné.

— Je regrette que vous ayez suivi son conseil, dit-il gravement. C'est la dernière femme au monde avec laquelle j'aurais voulu ~~vous~~ voir vous lier intimement.

— C'est la seule femme au monde pour laquelle j'ai sujet de me montrer reconnaissante. En m'envoyant ici, elle m'a rendu la fraîcheur de la jeunesse et le goût...

— Du flirt, dit-il avec mépris.

— Décidément, Gigi, vous avez l'âme d'un censeur. Pourquoi ne flirterais-je pas un peu avec Lawrence Lloyd puisqu'il me plaît ?... Est-ce donc un péché mortel ?...

— Quelquefois, parce qu'il y a des hommes qui en souffrent.

— Bah ! dit-elle, je suis trop petite pour faire souffrir quelqu'un... Mais laissons cela. Je vous répète qu'ici je suis heureuse avec Mrs Fitzgerald et ses filles et que je les aime chèrement. Vous ne me croirez peut-être pas, Gigi, car vous avez

toujours dit que j'étais incapable d'aimer quelqu'un, mais c'est cependant vrai, et le jour où je serai en mesure de faire quelque chose pour elles, je leur rendrai toutes leurs bontés au centuple.

Son beau visage a en ce moment une expression angélique. Ses grands yeux sont pensifs et, en la regardant, Carlton se demande ce qu'elle aurait pu être si le sort l'avait confiée à des mains différentes.

— Vous êtes décidément pour moi une véritable énigme, dit-il. Êtes-vous sincère en ce moment et vous plaisez-vous réellement dans ce trou perdu et monotone, ou bien est-ce une nouvelle pose de votre part...

— Cette existence monotone est pour moi quelque chose de nouveau... Vous avez peut-être raison, Gigi, et je ne suis peut-être après tout qu'une petite poseuse, mais vous est-il jamais venu à l'idée que je ne sais pas ce que c'est qu'un « home », et que les gens qui n'ont pas de home sont parfois bien heureux d'en trouver un comme celui que j'ai trouvé ici...

Y a-t-il dans sa voix une intonation de défi ou de chagrin?... Carlton, qui l'a pourtant étudiée profondément, se le demande tout en la regardant attentivement.

— Vous essayez de lire en moi, n'est-ce pas?... Eh bien! suis-je une sainte ou une pécheresse, un objet de pitié ou de mépris?... Je n'en sais du reste rien moi-même, par conséquent passons, si vous le voulez, à un autre chapitre. Ce vilain homme qui s'appelle mon oncle part-il réellement dimanche?...

— Il part demain, pour Naples. Il ne serait pas venu ici s'il avait connu l'état de Burlingham, et c'est ici qu'il a reçu le télégramme.

— Alors, sans le télégramme, il serait resté jusqu'à dimanche. Remercions donc le Ciel de ses bontés!

— Vous oubliez, dit-il gravement, ce que contenait le télégramme.

— Mais nullement, répond-elle légèrement.

— Voyons, Chloé, réfléchissez. Du moment que Blakeney part pour Naples, c'est que le cas est des plus sérieux.

— Je vous répète que je ne crois pas à ce que

dit mon oncle. La seule chose qui m'importe, c'est qu'il part demain... C'est bien sûr?...

— Je vous l'ai dit, et je trouve votre façon d'agir abominable. Vous savez que je suis votre parent et que...

— Vous êtes une vraie tête de mort, répond-elle, et vous devriez avoir honte de prendre cet air lugubre, quand, vous non plus, vous ne pouvez pas avoir de chagrin. Alors le cher oncle part demain?... J'espère bien que la cuisine italienne va le rendre malade, car certainement, à Naples, il descendra dans l'hôtel le meilleur marché...

Elle s'arrête, puis sourit à une pensée nouvelle.

— Je me demande comment « ma rivale » va le recevoir, car elle sera là, probablement, et comment cet homme austère supportera cette atmosphère. Je la connais, vous savez...

— Vous!...

— Oui, moi. J'ai dit un jour à Charlie Blount que je mourais d'envie de la voir. C'était au Savoy, un soir, et je suis allée dîner avec lui, tout exprès.

— Seule?

Il y a dans ce mot une extrême désapprobation.

## XVIII

— Toute seule, répond Chloë. Mon cher Gigi, pour l'amour du ciel, ne prenez pas cet air choqué, c'est ridicule. Oh! je sais qu'on raconte beaucoup de choses sur Charlie, mais on pourrait en dire autant de bien des hommes qui posent pour des puritains. Du reste, j'ai toujours considéré Charlie comme un excellent camarade, et puis j'avais, si vous voulez le savoir, une envie folle de connaître la femme qui essayait de me supplanter après cinq mois de mariage et de se faire épouser par mon mari, et je l'ai vue. Vous allez sans

doute me trouver singulière... Eh bien, je lui ai presque pardonné quand je l'ai vue, tant elle est jolie... Quant à *lui*, mieux vaut ne pas en parler, tant il avait l'air vieux et malade. Ses mains avaient un tremblement nerveux quand il l'a aidée à mettre son manteau, et réellement, il faut qu'il soit bien riche, pour qu'une pareille femme veuille se faire épouser par lui.

— Bon, ce qui est fait est fait, dit Carlton. En tout cas, pour le moment, vous seriez mieux de rentrer chez vous et de ne pas risquer de vous faire découvrir ici.

— Je m'en irai tout à l'heure, quand...

— Vous allez partir tout de suite, avec moi.

— Certainement non, répond-elle d'un ton délibéré. Je rentrerai seule, comme je suis venue. J'en ai assez de vos gronderies et de vos remontrances et je désire être seule pour réfléchir.

— Je ne vous laisserai pas errer seule dans les bois à cette heure-ci.

— Pourquoi pas?... Le pays est sûr. En Irlande, le vagabond est inconnu. Allons, soyez raisonnable une fois dans votre vie.

— Je vous reconduirai jusque chez vous.

— Oh! dit-elle en frappant du pied, quel être obstiné vous faites! Je vous déteste quand vous prenez ce ton... Mais non, — avec un changement subit de manières et une expression charmante dans ses beaux yeux — non, ce n'est pas vrai, Gigi. Comment pourrais-je vous détester, quand vous m'avez défendue tout à l'heure contre lui!... Oui, j'ai tout entendu... Vous ne lui avez pas permis de dire un mot contre moi. Vous avez été très bon pour moi, Gigi, comme toujours, et il y a des moments où je me demande si vous n'avez pas pour moi une réelle affection.

Carlton lui prend la main et, sans s'en douter, écrase presque entre les siens les doigts délicats. Il a mis, dans cette étreinte, une force et une passion dont il ne s'est pas rendu compte, mais elle l'a probablement devinée car son humeur change de nouveau instantanément.

— Enfin, ceci est en dehors de la question, dit-elle froidement. Je vous répète que je désire rentrer seule à *l'Ermitage*. Je ne me soucie nullement de l'opinion du monde.



— Je le sais, dit-il sèchement, mais moi, j'y songe pour vous. Si vous détestez ma surveillance, ne vous en prenez qu'à vous seule puisqu'il vous a plu de venir vous cacher ici.

— Ah! dit-elle, quant à cela, vous avez dit tout à l'heure vous-même que mon action était entièrement justifiée, et, en cela, je suis d'accord avec vous pour la première fois de ma vie et probablement la dernière.

— Êtes-vous prête? demande-t-il froidement.

— Non! Je refuse de partir avec vous! Et, vous savez, je regrette du fond du cœur de vous avoir dit que je ne vous détestais pas... C'était un mensonge... *Je vous déteste!*

— Je m'en suis toujours aperçu.

L'extrême froideur de son ton calme subitement sa colère. Elle le regarde.

— Eh bien, dit-elle, vous vous êtes trompé, car j'ai dit cela uniquement pour vous vexer. Je vous trouve insupportable, mais je ne vous déteste pas... Maintenant, allez-vous-en.

— J'attends que vous soyez prête.

— Mais voyons, Granby, vous êtes fou! Ne comprenez-vous pas que si vous persistez dans votre entêtement on va s'apercevoir de votre absence et que, par votre faute, on me découvrira peut-être... Laissez-moi partir seule... Gigi... Cher Gigi!

Dans son anxiété, elle s'est rapprochée de lui, elle lui a posé la main sur le bras, elle va peut-être ajouter quelque chose à ses supplications quand, tout à coup, elle recule, devient toute rose, puis très pâle...

Quatre personnes viennent de s'approcher de l'endroit où elle s'est crue seule avec Carlton. Elles ont dû voir sa dernière attitude, elles ont probablement entendu ses derniers mots : « Cher Gigi »...

— Oh! Chloé! s'écrie Cissy, je savais bien que vous trouveriez la maison triste sans nous. Pourquoi n'avez-vous pas voulu que je reste avec vous?... Pourquoi êtes-vous venue ici?... Le major O'Hara va être bien content... Voulez-vous aller le prévenir, Lawrence... Tiens, où est Lawrence?...

— Je l'ai peut-être effrayé, dit Chloé, et il a

crû sans doute à une apparition. J'ai fait une promenade délicieuse à travers bois et au clair de lune. Elle a fait disparaître les derniers vestiges de ma migraine. Je m'ennuyais tellement toute seule, que j'ai voulu venir jeter un coup d'œil sur vos dissipations. Je croyais ne pas être aperçue, mais cet assommant Granby... — Elle lui lance un coup d'œil expressif.

Si elle a compté sur Carlton pour la soutenir, elle s'est trompée.

— Il aurait mieux valu vous coucher que d'errer toute seule dans les bois à pareille heure, répond-il.

— Je crois que vous avez dû naître avec des conseils sur le bout de la langue, dit-elle avec dédain; mais tout le monde ne peut pas être prosaïque, n'est-ce pas, monsieur Lloyd? — s'adressant à Tom qui la regarde avec un air qu'elle comprend parfaitement. Ou bien seriez-vous prosaïque, vous aussi, et considérez-vous ma petite escapade comme un crime, car c'est la seconde fois que vous me prenez sur le fait.

— Sur le fait?... répète Granby. Et, ravie de la petite sensation qu'elle vient de créer, Chloé éclate de rire.

— Mais oui, Granby, et toujours le soir, dans l'obscurité traîtresse. Vous vous rappelez, monsieur Lloyd, la première fois c'était juste à la porte de *l'Ermitage*.

— Mais pourquoi n'entrez-vous pas, Chloé? dit Olivia...

Si Tom avait l'intention de répondre à la question de Chloé, elle ne lui en a pas donné le temps.

— Avec cette robe! s'écrie Chloé en soulevant d'un geste tragique le bord de sa robe. Oh! vous ne voudriez pas. Et puis, Olivia, ne parlez à personne de ma présence ici, ni vous ni Cissy; je ne parle pas de M. Lloyd qui est, je le sais, un modèle de réticence. C'est tellement stupide de ma part d'être venue comme cela, en cachette; mais réellement, je me sentais trop seule... Voulez-vous me reconduire à *l'Ermitage*, Granby? ajoute-t-elle à l'étonnement du jeune homme devant ce changement soudain.

— Avec plaisir.



— Vous aurez encore tout le temps voulu pour aller dire adieu au major... Au revoir, tout le monde...

Et elle disparaît avec Carlton.

— Savez-vous ? dit Cissy en les regardant s'éloigner, je crois que j'ai deviné la vérité à son sujet.

— Si vous l'avez devinée, vous pouvez vous vanter d'être une des sybilles les plus clairvoyantes du dix-neuvième siècle, dit Tom.

— Eh bien, je crois que son affreux tuteur l'a persécutée pour qu'elle épouse quelqu'un, alors qu'elle en aimait un autre. Vous ne pensez pas, Olivia, que cet autre c'était M. Carlton?... Et, comme un véritable amoureux, il a défié le tuteur et a suivi Chloë.

— Non, dit Olivia. Quelles objections aurait pu avoir son tuteur contre M. Carlton, qui est très riche et de bonne famille?...

— Vous ne pensez qu'à l'argent, dit Cissy. — Oh ! pas avec mépris, mais comme si elle trouvait Olivia stupide ; mais Olivia rougit, car elle sent les yeux de Tom braqués sur elle. — Il y a peut-être eu d'autres raisons pour la désapprobation de son tuteur, par exemple un autre homme, encore plus riche, et avec un titre ou quelque chose comme cela... Pour moi, la chose est évidente. N'est-ce pas votre avis, Tom?...

— Quoi?...

— Que M. Carlton est amoureux d'elle.

— Je ne connais rien aux questions d'amour.

— Et elle ? demande Olivia.

— Elle?... répond-il froidement. C'est une femme, et la plupart des femmes ont l'âme mercenaire. Qu'un homme soit jeune ou vieux, beau ou hideux, s'il est riche, il arrivera toujours à ses fins... Mais je vous répète que je ne connais rien aux questions d'amour.

— Vous avez raison, dit Olivia d'une voix claire et froide ; vous ne connaissez rien à l'amour ni aux femmes.

— Il faudra que je lui parle ce soir, s'écrie ardemment Cissy.

— Si j'étais vous, je n'en ferais rien, dit Olivia.

— Pourquoi cela?... Je suis sûre qu'elle serait

heureuse qu'on lui manifeste de la sympathie et j'ai la conviction qu'elle aime M. Carlton... Oui, décidément, je lui parlerai...

## XIX

— Ça va mal, hein, mon vieux?... demande Tom en rompant le silence, et Lawrence, allongé dans un fauteuil, tressaille brusquement, comme si son frère venait de l'arracher à des pensées qui ne sont pas précisément joyeuses. C'est le dimanche après midi, et la journée est splendide.

— De quoi voulez-vous parler?...

— Son ton est nettement agressif.

— Mais de ce qui devait arriver.

— Je ne comprends pas.

— Allons donc! Vous ne pensez qu'à miss Jones et vous le savez bien. C'est votre maladie, à vous.

— Ne dites pas d'idioties!

— Voici un mot un peu dur, mon cher ami, quand il s'agit d'elle.

— Vous n'êtes qu'un âne!

Tom se met à rire.

— Allons, c'est encore pire que je ne le croyais, dit-il... Trop tard pour arrêter cela, je suppose?...

— Alors, dit Lawrence furieux, vous vous imaginez que je suis amoureux de... de...

— De l'irrésistible Chloé?... Mais oui, je le pense; mais je pense aussi, mon pauvre Lawrence, qu'elle n'est pas pour vous. C'est triste à dire, mais elle est au-dessus de vous.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela?... Expliquez-vous une bonne fois, voyons!

— Bon, je parlerai donc si vous voulez, dit Tom. Vous n'avez donc pas deviné que son nom ne peut pas être Jones, qu'elle n'a jamais vécu à la campagne, que Carlton est très riche et que...

— Il regarde affectueusement et tristement son frère — et que vous n'avez guère de chances contre lui...

— Alors, vous croyez qu'elle...

— Je crois plutôt que lui... Tenez, Lawrence, partez donc pour le Canada et libérez-vous de cette affaire désastreuse.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites, répond Lawrence. Parce qu'hier soir vous l'avez vue avec Carlton vous la jugez avec un parti pris...

— Mon cher ami, je ne la juge pas du tout, je constate les faits, c'est tout.

— Oh! si, je le vois bien! Vous n'êtes pas juste pour elle.

— Je vous assure que vous vous trompez.

Il se rappelle que la nuit dernière, au moment où ces yeux charmants étaient fixés sur lui, il s'était dit qu'elle pouvait être, en somme, humaine et loyale, une petite créature brillante, légère peut-être, mais bonne au fond et charitable... Et il est sur le point de rétracter ses paroles et de chanter ses louanges à Lawrence, mais il se ressaisit tout à coup.

— Je dis seulement que nous ne savons rien d'elle et que...

— Parlez pour vous, dit Lawrence avec un rire désagréable.

— Et vous, qu'est-ce que vous en savez?...

— Mais... je sais...

— L'avez-vous donc soumise aux rayons X pour sonder les profondeurs de son âme?...

Lawrence le regarde fixement. Il est extrêmement pâle.

— Oh! vous pouvez ricaner, mais...

— Ai-je ricané? demande Tom vivement. Il me semble que vous esquiviez ma question. Je n'ai nulle envie de ricaner, je vous assure, et je vous répète que cette jeune fille, qui se fait appeler miss Jones...

— Si elle dit qu'elle s'appelle miss Jones, dit Lawrence d'un ton passionné, c'est que Jones est réellement son nom!

Les sourcils de Tom se soulèvent légèrement, mais il ne répond rien. Il se contente de fumer.

— Allez faire un voyage, répète-t-il; peu im-

porte que ce soit au Canada, en Afrique ou en Australie. Je m'arrangerai avec le gouverneur (1) pour qu'il vous donne de l'argent.

— Pourquoi partirais-je ? dit Lawrence avec irritation. On dirait que je suis un fou ou un enfant !

Tom se met à rire.

— Non, vous n'êtes pas un enfant.

— Je suis un fou, alors ?...

— Mon cher ami, je ne vois pas de mot qui convienne mieux à votre état d'esprit.

— Ah ! vous pouvez rire, vous qui n'avez jamais aimé personne ! Vous ne savez même pas ce que c'est que l'amour.

— Il n'y a pas besoin de prendre part à un jeu pour le connaître. Les spectateurs eux-mêmes s'y intéressent.

— A condition de l'avoir appris... En tout cas, je ne suis rien pour elle et elle n'est rien pour moi. — Sa main est sur le bouton de la porte.

— C'est pour cela que vous allez la retrouver ? dit Tom.

Lawrence ne daigne pas répondre. La porte claque derrière lui, et Tom reste plongé dans ses pensées.

— Allons, se dit-il, nous voici tous les deux dans le même bateau... Pauvre Lawrence !... Il me croit incapable d'aimer... Quels imbéciles nous sommes tous les deux !

## XX

Ce matin, Chloë n'est pas allée à l'église bien que Carlton lui ait assuré que M. Blakeney partirait le dimanche. Pour rien au monde elle n'au-

---

(1) Expression familière. Le père.

rait voulu risquer de le rencontrer. Elle a donc prétexté une nouvelle migraine et maintenant, bien qu'il soit près de six heures du soir, elle est toujours dans sa chambre, ayant décliné l'offre d'une petite promenade avec Mrs Fitzgerald et ses filles.

Elle s'est confortablement installée dans un grand fauteuil près d'une fenêtre ouverte. Un livre repose sur ses genoux, mais ses yeux ne sont pas fixés sur lui. Elle regarde les sapins argentés qui se profilent sur le ciel floconneux et les fleurs aux teintes variées et aux parfums délicats. Sur une branche, juste en face de sa fenêtre, une grive vient d'entonner à pleine gorge un hymne au ciel.

Elle laisse ses pensées errer à sa guise. L'heure, la tranquillité suprême du jardin, l'air lui-même, si doux qu'on dirait qu'il a revêtu une robe parfumée, tout devrait la pousser au sommeil, mais elle est complètement éveillée. Ses grands yeux violets, qui dans les moments de colère ou d'émotion deviennent presque noirs, regardent les collines et au-delà, y cherchant quoi...

Tout à coup, comme si quelque fil dans ses pensées vient brusquement de se casser, elle se met à rire, d'un rire joyeux. Elle vient de se rappeler la petite scène qui a eu lieu la veille au soir entre elle et « les petites », comme elle les appelle. Elles avaient l'air si sûres !

— Nous avons tout deviné ! a dit Cissy en lui faisant part de leurs suppositions en ce qui concernait M. Carlton et en lui racontant une histoire tellement romanesque que Chloë s'est caché la figure dans ses mains — écrasée par l'émotion, s'est dit Cissy —. Ni elle ni Olivia ne se doutent que Chloë est en proie à un accès de fou rire. Du reste, elles ne posaient aucune question et promettaient de ne rien dire à personne, pas même à Tom ni à Lawrence.

Allongée dans son fauteuil, Chloë rit encore en pensant à cette grande découverte de ses petites amies. Elles la croient donc éprise de Gigi ! Et ce qu'il y a de plus drôle encore c'est qu'elles croient que Gigi est amoureux d'elle ! Gigi, qui ne songe qu'à la gronder et se montre toujours si désagréable pour elle...

Un bruit de pas dans le jardin... Elle lève les yeux. C'est Lawrence qui s'avance vers elle.

Il est extrêmement pâle, ses yeux brillent d'un éclat inaccoutumé...

— Est-ce vrai?... demande-t-il sans préliminaires.

— Quoi?... — Elle sourit comme une petite créature faible, sans défense, qui n'a que son sourire à opposer à la colère d'un homme... — De quoi voulez-vous parler?... De la question d'Arménie?... du Soudan?... Oh! nous finirons bien par en sortir...

— Écoutez-moi, dit-il, et répondez à une seule question... Y a-t-il, oui ou non, quelque chose entre vous et Carlton?...

Chloé lève les sourcils d'un air étonné.

— Qui a bien pu vous suggérer cela? demande-t-elle avec un semblant d'intérêt.

— Peu importe, répondez-moi, dit-il d'une voix rauque, presque brutale.

— Je répondrai quand il me plaira et quand j'aurai compris le sens de votre question. Quel être bizarre vous êtes, Lawrence! Tenez, ne restez pas debout au soleil, c'est très mauvais pour le tempérament et vous me semblez être dans des dispositions... Prenez une chaise, celle-ci, et... oh! à propos, avez-vous eu du thé?... Non... Réellement vous n'en voulez pas?...

— Y a-t-il, répète-t-il obstinément, quelque chose entre vous et Carlton?...

— Encore cette question!... Et si je refuse de vous répondre?...

— J'en conclurai qu'il y a quelque chose.

— Eh bien! je n'ai rien à vous répondre.

— Chloé!... C'est donc vrai, alors!

— Je ne vous ai rien dit. Qui vous a suggéré cela?... Cissy?... Olivia?...

— Non.

— M. Lloyd?...

Il hésite.

— Ah! c'est M. Lloyd! — Tom lui paiera cela!

— Eh bien! oui, il y a quelque chose entre nous. Granby est mon cousin et cette parenté compte toujours pour quelque chose, mais...

— Pas d'équivoques! s'écrie Lawrence d'un accent de reproche passionné

Et, tout à coup, il se rappelle l'offre stupide qu'il lui a faite de lui prêter de l'argent... Elle a fait semblant d'être profondément reconnaissante, alors qu'elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour obtenir de lui tout ce dont elle avait besoin... Comme ils ont dû rire tous les deux de sa présomption!

— Plus de tangente! Plus de mensonges!

Cette fois Chloë bondit.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton! dit-elle avec un regard étincelant. Et, subitement, il a l'impression que la Chloë de tout à l'heure, la Chloë qu'il a toujours connue, vient de disparaître pour faire place à une petite créature impérieuse et hautaine... Mais c'est fini. Une seconde après, ses yeux sourient de nouveau avec indifférence et elle s'est rassise dans son fauteuil, recroquevillée sur elle-même comme un joli petit chat blanc... un chat qui montre ses griffes.

— Mais enfin, qu'avez-vous donc? demande-t-elle en le regardant d'un air suave. Vous êtes furieux contre moi parce que vous m'avez trouvée dans le jardin du major O'Hara avec Granby... Pourquoi cela?... J'ai le droit, ce me semble, de causer avec qui je veux. Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous?

— Taisez-vous, dit-il d'une voix rauque et basse comme s'il venait de recevoir un coup de poignard.

— Mais vous êtes ridicule, voyons! Réfléchissez... Rappelez-vous que le jour de mon arrivée c'est vous-même qui m'avez traitée d'aventurière. Et aujourd'hui vous venez m'accuser de jouer double jeu, de vous tromper... Mais vous deviez vous y attendre!

— M'y attendre!!!

— Certainement! Vous ne vous rendez donc pas compte qu'en ce moment vous êtes tout simplement fidèle à vos premiers instincts, à la première pensée que vous avez eue de moi?... Une aventurière, voilà le joli titre que vous m'avez donné. Il était nouveau pour moi, bien que j'en aie eu plusieurs, mais il était si plein de promesses que je ne pouvais guère l'oublier.

— Ceci est peu généreux de votre part, dit-il



en rougissant. Quand j'ai dit cela, je ne vous avais pas encore vue.

— C'est possible, mais depuis vous m'avez vue et cependant vous me condamnez encore. Mais peu importe... Je ne voudrais pas vous paraître impolie, mais j'ai quelques lettres à écrire et il faut qu'elles partent par le prochain courrier.

— Est-ce un congé?... — Il y a dans sa voix un mélange de misère et de colère et elle hésite un instant, balançant entre ses doigts son porte-plume.

— Êtes-vous donc stupide? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien, répond-il; je sais seulement que je suis un fou. Vous l'avez appelé Gigi!

— Est-ce donc un crime d'appeler un cousin par son surnom?...

— Chloé, je vous en supplie, dites-moi... Êtes-vous fiancée avec Carlton?...

Le visage de la jeune femme prend une expression bizarre. Elle rougit et semble ahurie comme s'il lui avait posé une question absurde.

Olivia et Cissy ont suggéré qu'elles croyaient à « quelque chose » entre elle et Carlton, mais ce mot « fiancée »!!! sont-ils donc tous fous?... Ne voient-ils pas qu'il la méprise, qu'il la considère comme une créature frivole et sans cœur... qu'il ne manque jamais une occasion de le lui faire sentir?...

— J'attends votre réponse, dit-il.

— Ridicule! — Elle joue distraitement avec son porte-plume et griffonne son nom, Chloé. Elle ne songe pas à ce qu'elle écrit, mais à cette stupide erreur.

— Eh bien?...

Elle lève un instant les yeux, lui lance un coup d'œil malicieux et répond cette fois d'une voix lente et impressionnante.

— Vous voulez savoir toute la vérité?... Oui?... Eh bien! tant pis. Que votre sang retombe sur votre tête!

— C'est « oui » alors? dit-il en devenant très pâle.

— C'est « non », dit-elle en riant.

Il pousse un long soupir. Il lui aurait peut-être pris la main, cette petite main qui continue

à jouer distraitement avec sa plume, mais quelque chose dans cette pose indifférente arrête son extase. Une fois de plus il est en proie au soupçon.

— Est-ce vrai?...

— Vous ne vous rendez probablement pas compte que vous n'êtes guère poli. Croyez-moi ou ne me croyez pas, comme vous voudrez.

Elle est irritée, cette fois, et sa plume recommence à courir sur le papier... Chloé, toujours le mot Chloé, car, en fait, en ce moment elle ne pense qu'à elle et à rien autre au monde. Quelle idée ridicule d'associer son nom avec celui de Carlton, Carlton qui a toujours été pour elle...

Une main se pose tout à coup sur la sienne, une main brutale dont la pression la ramène à la réalité et qui lui fait presque mal.

— Et maintenant... Quelle est la vérité?... demande une voix basse et passionnée à son oreille. Et involontairement ses yeux reviennent sur la page qu'elle a devant elle... Sans s'en rendre compte, elle a écrit « Chloé Carlton » !...

## XXI

Elle vient de se condamner elle-même ! Comment a-t-elle pu écrire cela alors que ses initiales sont C. B... Au premier moment elle reste muette devant son étourderie, puis elle se ressaisit et le regarde avec un sourire d'amusement.

— J'ai l'impression, dit-elle, d'être comme une de ces personnes qui, au moyen âge, trichaient aux cartes et dont la main était clouée sur la table d'un coup de poignard... Retirez votre main, Lawrence, vous me faites mal.

Il retire immédiatement sa main, mais son regard ne la quitte pas.

— Eh bien ! dit-elle avec impatience, que si-

gnifie cet air sombre?... On dirait que je suis une criminelle et vous...

— Carlton!!! Est-ce votre nom?...

— Mon nom est Jones, répond-elle d'un ton de défi.

— Est-ce vrai, cela aussi? demande-t-il cyniquement. Croyez-vous donc pouvoir me tromper encore! Allons, dites-moi la vérité, *cette fois*. Votre nom est-il Carlton et êtes-vous sa femme?... Assez de faux fuyants! répondez-moi!

— Ma parole a tellement peu d'importance pour vous que...

— Répondez!

— Eh bien! alors... non!

— Vous n'êtes pas sa fiancée?...

— Non plus.

— Ah! dit-il en se rapprochant d'elle, si je pouvais vous croire!... Un dernier mot, le dernier, Chloé... Êtes-vous fiancée à quelqu'un?...

— Non, répond-elle d'un ton calme. Je ne suis fiancée à personne; mais en voilà assez... Désirez-vous donc une querelle avec moi?

Il y a cette fois dans son accent et dans son allure une hauteur qui l'affole et excite la passion de rage et de jalousie qui le consume. Et, malheureusement, il perd entièrement son sang-froid.

— Mieux vaut me quereller avec vous que d'être votre dupe!

Les mots et le ton sont insolents. Elle voit bien qu'il ne se possède plus, mais oser lui parler ainsi, à elle!...

— Ma dupe! répète-t-elle lentement...

Et subitement encore son humeur change. Elle a toujours été une créature changeante et capricieuse, mal élevée, cédant à l'impulsion du moment, tour à tour joyeuse ou mélancolique, charmante ou insolente, tendre ou glaciale... Une seconde avant, elle était irritée. Maintenant elle se dit qu'elle a été dure pour lui, le pauvre garçon, et la réaction s'accomplit.

— Lawrence, dit-elle doucement...

Mais, la tête basse, il s'est dirigé vers la porte et, sans l'écouter, il disparaît bientôt derrière le massif de rhododendrons.

— Ah! dit-elle en frappant du pied, décidément tous les hommes sont horribles!

Elle essaie de se réconforter avec cette pensée, quitte sa chambre et, en arrivant dans le vestibule, aperçoit la vieille Feeney qui regarde par la fenêtre avec une expression de chagrin dans ses yeux noirs... A-t-elle surveillé le départ de Lawrence?... En tout cas elle est tellement distraite qu'elle n'entend même pas Chloé arriver.

— Quoi, Feeney, s'écrie-t-elle gaiement, en train de regarder un jeune homme, et un dimanche encore, alors que vous devriez réciter votre chapelet!... Oh! Feeney!

Feeney la regarde d'un œil désapprobateur.

— C'est après lui que je regardais, pour sûr, dit-elle. Il avait une drôle de démarche. On aurait dit un vieillard.

— Il est fatigué, peut-être, suggère Chloé d'un air de sympathie.

— Oui, fatigué de corps et d'âme, le pauvre garçon! Ma foi, il vaut mieux que vous vous en soyez aperçue puisque c'est votre faute.

— Allons donc, Feeney! Venez vous asseoir sur ce fauteuil et causons. Je suppose, dit-elle audacieusement, que vous êtes fâchée contre moi...

— Ma foi, j'aurais bien de quoi l'être. Est-ce que vous ne le seriez pas, à ma place? répond la vieille femme avec ironie.

— C'est possible. Parlez franchement. J'aime bien que vous me disiez ce que vous pensez de moi.

— Ah! vous aimez bien cela?...

— Oh! je devine ce que vous pensez, allez. Vous vous dites que je n'aimerais pas entendre des choses désagréables. Cela dépend de la personne, Feeney, et je ne veux pas que vous soyez fâchée contre moi.

— Arrah! pour une langue dorée, vous avez une langue dorée, miss Chloé! Qu'est-ce que c'est que ces façons de vouloir causer avec une vieille femme comme moi?...

— C'est parce que je ne veux pas que vous soyez bourru avec moi, Feeney. Je déteste cela et j'aime que tout le monde m'aime.

— Du diable si ce n'est pas malheureux pour quelques-uns, marmotte la bonne femme.

— Je crois que je ne pourrais pas vivre si les gens ne m'aimaient pas.

— Ah! dit Feeney en ricanant. M. Lawrence fait partie « des gens », je suppose...

— Oh, M. Lawrence!... Eh bien, puisque vous l'avez vu s'en aller, Feeney, dites-moi réellement si vous avez trouvé aimable de sa part de partir aussi brusquement, sans même me dire un mot d'adieu...

— Ça n'a peut-être pas été aimable, mais, ma foi, c'est joliment malin de sa part, dit Feeney en se caressant le menton. Je n'aurais jamais cru qu'il était capable de ça.

— Que voulez-vous dire, Feeney?... Comme vous êtes méchante pour moi! On dirait que vous avez de la sympathie pour tout le monde sauf pour moi...

— Vous voulez savoir ce que je pense? dit solennellement Feeney... Eh bien! c'est qu'il y aura la guerre d'ici peu.

— La guerre?...

— Oui, la guerre, ma foi, à moins que vous ne vous arrétiez à temps.

— Feeney!!!

— Eh! il n'y a pas de Feeney qui tienne et vous savez bien ce que je veux dire. J'ai encore, Dieu merci, de bons yeux et je vois comment vont les choses, non seulement avec M. Lawrence, mais aussi avec M. Carlton.

Chloé la regarde un instant, puis elle éclate de rire.

— Toujours la même histoire! s'écrie-t-elle.

— Oui, oui, vous pouvez rire, dit la vieille femme. Ça vous fait du bien, à vous, et ça vous va bien, — avec l'admiration pour la beauté qu'a toujours une Irlandaise — mais vous tuez le rire chez les autres. Voyons, chère miss, ne pouvez-vous pas laisser M. Lawrence tranquille? Vous savez bien qu'il n'est pas fait pour une personne comme vous!

Chloé la regarde avec un tressaillement soudain... Comment, par quelle intuition cette étonnante vieille femme sait-elle?... Et que ne sait-elle pas, peut-être...

— Non?... Mais alors, qui donc est fait pour une personne comme moi?...

— Si vous ne le savez pas, dit prudemment la

vieille servante en regardant la jeune femme, c'est que vous ne voulez pas le savoir.

— Mais non, je vous assure. Dites-moi quel est l'heureux homme auquel vous pensez... Sir Hardress, peut-être?...

— Dieu me bénisse, ma chère! Je ne parle pas de ce vieux grippe-sou!

— Alors, c'est peut-être le galant major?...

— Non plus, miss. — En soupirant. — Je voudrais bien que ce soit lui, car ça épargnerait bien des soucis à cette pauvre miss Olivia!

— Égoïste créature!... Alors, qui est-ce?...

— Pour sûr vous le savez aussi bien que moi, miss; mais si vous tenez absolument à ce que je vous le dise, eh bien! voilà : c'est M. Carlton, un beau gentleman, miss Chloé, un peu empressé peut-être, mais, ma foi, vous pourriez faire pire...

## XXII

Dans sa jolie robe printanière et sous son grand chapeau, Chloé fait un tableau charmant dans le jardin. On dirait une toute jeune fille, presque une enfant, tant son rire est clair et léger dans l'air tranquille.

— Je ne connais rien de plus agréable à l'œil qu'une pelouse bien tondue, dit lord Bacon à Mrs Longton qui a invité tous ses voisins à venir prendre le thé chez elle pour causer de la soirée dansante de lady Matilda qui doit avoir lieu le lendemain.

L'après-midi est exquise, chaude, langoureuse, riche dans sa glorieuse beauté. Quelques nuages légers sont suspendus au-dessus des collines dont les flancs commencent à se teinter de rose à mesure que la journée s'avance. Un petit oiseau s'envole vers le ciel en chantant à pleine gorge, et sa chanson d'adieu semble toucher les cœurs de ceux qui l'entendent.

Elle va en tout cas droit au cœur d'Olivia, qui a l'air un peu pensif, un peu triste même. Elle se dit que, comme l'oiseau, elle voudrait s'envoler loin des troubles de la terre, prendre son essor vers les hauteurs infinies de l'au-delà, et elle pousse un soupir.

— Ça ne va pas? demande Tom en venant s'asseoir près d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas?...

— Je veux dire : est-ce que ça va plus mal que d'habitude?...

— Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, je ne comprends pas.

— Réellement?...

— Non.

— Je suppose, continue-t-il d'un ton insinuant, que ce serait une impertinence de ma part de vous demander la première valse pour demain soir?...

— Ce serait plus que cela, ce serait un acte de stupidité.

— Grand Dieu! Est-il donc si « monstrueusement » jaloux... Vous savez, il aime bien dire « monstrueusement » de même qu'« immensément ». Les vieux messieurs qui appartiennent à la génération de la reine Victoria emploient constamment ces mots-là, m'a-t-on dit.

— Ah! je n'en sais rien. Je n'en connais aucun.

Tom la regarde, puis se met à rire. Il est enchanté de sa petite méchanceté et Olivia est réellement charmante. Quel dommage que sous certains rapports elle soit aussi folle! Comme si l'argent, toutes les mines de Golconde, la richesse de la Rhodésie pouvaient compenser certains désavantages qui, eux, n'ont pas cours sur le marché!

— Votre ignorance est déplorable, dit-il. Mais, cette valse?...

— Pourquoi me demandez-vous une danse alors que vous savez très bien que vous n'en avez nulle envie? demande-t-elle en se tournant vers lui. Je pense, Tom, que je puis vous dire sans que vous me considériez...

— Je vous considère toujours, dit Tom en la regardant.

— Très aimable de votre part...



— Attendez... je vous considère comme la femme la plus mercenaire que j'aie jamais rencontrée.

Leur querelle cesse brusquement, car Mrs Fitzgerald a l'air de se diriger de leur côté, mais elle rencontre Bethune qui l'arrête.

— Vous allez faire un tour de jardin? dit-il.

— Non, je vais chercher un livre dans la bibliothèque.

— Oh! oh! des goûts littéraires! dit-il en la regardant avec admiration. Moi, j'ai des goûts champêtres. Venez avec moi dans le jardin pour que j'essaie de vous convertir.

Elle se met à rire, mais continue sa route vers la maison. Quant à Bethune, il va retrouver Carlton qui se promène seul.

— Vous n'avez pas vu Chloé? demande Olivia en les rejoignant et en regardant Carlton à la dérobée. Où peut-elle bien être?

— Je n'en sais rien, répond-il froidement, (trop froidement, se dit-elle... Est-ce que Cissy se serait trompée... Pour un amoureux, il est bien indifférent...)

— Vous demandez où est miss Jones, dit Bethune... Est-ce qu'elle est perdue?... Non, non, Carlton, ne faites pas encore draguer la rivière, car je peux vous donner un tuyau. Je l'ai vue tout à l'heure dans le jardin... Et tenez, la voici.

Chloé s'avance en effet vers eux. Elle a l'air singulièrement jeune et heureuse, comme drapée dans l'insouciance de la jeunesse.

— Me voici, dit-elle.

Elle s'assied sur le banc. Olivia et Bethune les quittent pour aller voir la fin d'une partie de tennis.

— Je le vois, répond Carlton d'un ton peu aimable. Qu'avez-vous fait de Lawrence Lloyd?...

— Décidément, répond-elle, vous êtes tous les deux exaspérants! Je ne peux pas causer avec l'un de vous sans que l'autre me questionne sur l'autre et me fasse des reproches.

— Tant pis pour vous si vous transgressez certaines règles. Préparez-vous à payer la pénalité.

— Alors, je n'ai plus le droit de parler à qui je veux?

— Vous pouvez parler à qui vous voulez, mais, en ce qui concerne Lloyd, vous dépassez les limites. Tout à l'heure encore je vous ai vue lui jeter des roses à la figure. Je vous ai avertie, souvenez-vous-en, que, dans votre situation, vous êtes tenue à une certaine réserve et je vous le répète. Je ne veux pas que ce garçon vous serve de pantin. Ce sont là des jeux de la décadence romaine.

— Vous êtes aussi pompeux que classique, dit-elle, mais vous êtes dans l'erreur. Vous croyez alors que Lawrence me fait la cour?...

— Je ne le crois pas, j'en suis certain.

— Eh bien! je vous répète que vous vous trompez, s'écrie-t-elle triomphalement. Au cours de notre conversation, il a fait tout ce qu'il a pu pour me persuader que c'est *vous* qui me faites la cour et que vous êtes amoureux de moi... Eh bien! où sont maintenant vos belles théories?... Disparues, envolées! Décidément, Gigi, vous n'êtes qu'un imbécile.

— Vous avez...

— Eh bien! je vais vous dire comment il m'a fait la cour... Hier, il est venu me voir et m'a fait toute une tirade sur l'inconvenance qu'il y avait à me trouver seule avec vous, à dix heures du soir, dans le jardin du major... Il avait un ton!... Je croyais vous entendre, oui, réellement. Bien entendu, je l'ai envoyé promener, lui et sa leçon de morale... En tout cas, hier et tout à l'heure encore, j'en ai entendu de toutes les couleurs.

— Si vous aviez le moindre sentiment de votre dignité vous ne lui auriez pas permis de...

— Ne m'interrompez pas, je vous prie, je veux tout vous raconter. Pendant sa tirade, je faisais semblant d'écrire une lettre imaginaire pour me débarrasser de lui, vous comprenez... Il était tout près de moi, il regardait par-dessus mon épaule, je suppose que c'était pour voir à qui j'écrivais... Eh bien! quel nom pensez-vous que j'avais griffonné sur ma lettre?...

— Chloé, répond-il cyniquement.

— Quel être détestable vous êtes, Granby! Je ne pense pas toujours rien qu'à moi... Enfin, vous avez raison, c'était Chloé. Seulement, il y a eu une chose très drôle et qui l'a exaspéré, c'est que

j'avais écrit *Chloé Carlton*, comme si c'était ma signature habituelle!

— Eh bien! dit-il d'un ton d'indifférence, c'est ce qui aurait pu être...

— C'est possible, mais cela n'est pas, et, suivant les lois de la société, je signe toujours C. B. Je ne comprends pas comment j'ai eu la distraction d'écrire Carlton... Toujours est-il, Gigi, qu'il s'est imaginé que nous n'étions pas seulement fiancées, mais mariées. C'est trop drôle, n'est-ce pas?...

— Vous savez que j'ai l'esprit un peu obtus quand il s'agit de plaisanteries, dit froidement Carlton, mais là n'est pas la question. Depuis longtemps je vous surveille et je sais que vous jouez un jeu dangereux pour Lawrence Lloyd.

— Allons donc! Tout à l'heure encore je lui ai répété que je ne pouvais être pour lui qu'une amie. Ce terme-là exclut l'amour, n'est-ce pas votre avis?...

— Cela dépend des personnes. Croyez-vous que je ne sache pas lire en vous?... Vous ne savez pas où vous entraînez ce malheureux garçon. Vous jouez sur le bord d'un volcan, et quand l'éruption se produira...

— Oh! alors, nous sommes dans le vague! Je suis calme et heureuse ici, Gigi, ne me gâchez pas la seule heure de joie que j'aie eue depuis vingt ans!

— Oui, dit-il pensivement, je sais ce qu'a été votre existence, mais l'avenir n'est pas aussi vague que vous vous l'imaginez. J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de Blakeney.

— De bonnes nouvelles, j'espère? demande-t-elle vivement.

— Oui, dit-il gravement : il va mieux... Et il vous demande. Il s'est mis dans la tête que... que vous...

— Je comprends. Que je me laisse faire la cour par un de ces idiots qui faisaient partie de notre cercle et qui m'avaient été imposés par lui, ne l'oubliez pas!... Une pareille pensée est bien digne de lui, et cela ne m'étonne guère, puisque vous aussi vous avez de moi la même opinion. Du reste, ce m'est totalement indifférent.

— Faites attention, dit-il. Blakeney ajoute que s'il n'est pas tout à fait rassuré à votre égard, il

est capable de modifier son testament et de vous déshériter dans toute la mesure où il le pourra.

— Eh bien ! mais, tant mieux pour vous !

— Voyons, Chloé, soyez sérieuse ! Vous ne comprenez pas qu'en vous cachant comme vous le faites vous risquez de perdre deux cents mille livres (1) !

— Je serai bien assez riche sans cela. En dehors de ma fortune personnelle, j'aurai celle qu'il m'a reconnue par contrat de mariage.

— Et vous renoncerez délibérément à...

— Peu m'importe une perte d'argent si je le perds, lui ! Du reste, je ne le crois pas si malade, et le serait-il, c'est fini entre nous, mettez-vous bien cela dans la tête, Granby. Je sacrifierais tout au monde plutôt que de revoir cet homme, ce misérable qui a gâché ma vie !

Il y a dans son accent une telle véhémence que pendant un instant il garde le silence... Comme cette pauvre enfant a dû souffrir pour parler ainsi, pour avoir perdu toute la douceur et la pitié de la femme !

— Pourtant, reprend-il, partagé entre sa sympathie pour elle et son désir de faire tout ce qu'il peut pour son avenir, quelle que soit votre antipathie pour lui, quelque fondé que soit le droit que vous avez de lui en vouloir, reste la question des convenances. Si vous allez, par exemple, demain soir à ce bal et s'il l'apprend...

— Je voudrais qu'il l'apprenne, dit-elle avec calme. Ce serait un peu de baume sur mes blessures. — Ses lèvres, ordinairement si souriantes, sont maintenant pincées et pâles. Ses yeux le regardent presque avec défi.

— Alors, vous avez l'intention d'assister à cette soirée ?...

— Certainement.

— Chloé !.. Réfléchissez !.. Sa vie ne tient plus qu'à un fil. Pendant que vous danserez, il sera peut-être en train de mourir !

— Pourquoi cela m'empêcherait-il de danser ?... Croyez-vous que lui ne danserait pas si moi j'étais morte ?... Et pourtant moi je n'ai pas eu un seul

---

(1) Cinq millions.

tort envers lui... Puis, je vous répète que je ne crois pas qu'il soit si malade... Vous parlez d'une maladie de cœur... Allons donc! Il n'a pas de cœur... Il vivra aussi longtemps que le Juif errant du conte français... Ne prenez pas cet air de mélodrame, Gigi, le rôle ne vous va pas du tout, je vous l'assure.

— Ne parlez pas comme cela, Chloé! C'est abominable, à un pareil moment surtout.

— Quel moment?... Il n'est pas encore mort... Vous dites même qu'il va mieux. Il peut vivre encore des années, et je ne vois pas pourquoi je continuerais à traîner lamentablement ma vie parce que...

— Cela ne durera pas longtemps.

— Quoi?... mes lamentations?... Ah! non! je vous assure!

— Chloé!... Vous ne désirez pourtant pas sa mort?

— Désirer sa mort?... Oh! non, mon cher Granby, je suis chrétienne, du moins je l'espère, et je n'ai pas le droit de désirer la mort du pécheur. Comprenez-moi donc bien : je ne désire pas sa mort, mais elle ne m'inspirera aucun regret, voilà ce que je veux dire.

— Je préfère cela, mais quand même, vous avez des devoirs, Chloé.

— Je n'en ai plus aucun. Sa conduite envers moi m'en a libérée.

— Vous le regretterez peut-être plus tard, Chloé, quand il sera trop tard...

— Vraiment, Granby, dit-elle avec irritation, vous seriez mieux d'éprouver un peu moins de sympathie pour ce misérable et d'en réserver un peu plus pour sa victime!

— Victime est un mot absurde, et vous savez bien que toutes mes sympathies sont de votre côté; mais s'il meurt sans avoir eu de vos nouvelles ou sans vous avoir vue...

— J'ai bien peur qu'il ne me revoie jamais, dit-elle. Quand cet événement se produira je ne serai certainement pas là pour y assister.

— Vous refusez d'aller près de lui, alors?...

Elle le regarde avec étonnement et indignation.

— Êtes-vous donc stupide! Granby...

— C'est votre place en ce moment.

— Eh bien ! je refuse de l'occuper ! Oh ! je sens que je vous choque, mais tant pis. Pour moi, sa mort aura encore plus d'importance que pour vous.

— Comment l'entendez-vous ?...

— Grand Dieu, Granby, vous ne comprenez donc pas que, si sa mort représente quelque chose pour vous, pour moi elle représente *tout* !

Il la regarde en silence.

— Comme vous le haïssez ! dit-il...

## XXIII

Il est encore de bonne heure, mais la soirée dansante de lady Matilda s'annonce déjà comme un grand succès. A la campagne, où la distance compte pour beaucoup, il arrive souvent qu'on a des refus, surtout de la haute société, tandis que, ce soir, tout le monde est venu et la gaieté semble être à l'ordre du jour.

Chloé, toujours admirablement coiffée, s'est surpassée. Sa robe est une véritable merveille ; elle a au cou un collier de diamants qui donne à réfléchir à lady Matilda... De pareils diamants !... Qui peut bien être cette jeune fille ?... Où Dora a-t-elle bien pu la pêcher ?... Mais Chloé, insouciant des commentaires, gracieuse, rayonnante, s'abandonne au plaisir du moment, avec l'espoir peut-être que bientôt elle va être débarrassée d'un fardeau intolérable.

— Grand Dieu ! se dit Carlton en la voyant valser avec Lawrence, est-ce qu'elle se souvient ?... Est-ce qu'elle pense quelquefois ?... Il est peut-être mourant en ce moment et elle ne songe qu'à flirter avec ce stupide garçon ! La sacrée coquette !

Il a dans sa poche un télégramme qu'il a reçu au moment de partir... Impossible de le lui montrer en ce moment, tellement elle est ivre de plaisir. La danse n'a aucun charme pour lui ce soir

avec ce triste message. Il n'est venu que pour le lui communiquer.

Du reste, ce soir, le destin semble avoir envie de jouer des tours à bien des personnes.

Le major, très élégant dans son habit de soirée, est venu retrouver Olivia qui semble un peu négligée car elle est toute seule. Son danseur est allé lui chercher une glace, mais le major ne sait pas cela.

— Je suppose, dit-il en souriant, qu'un vieux bonhomme comme moi n'aurait guère de chances s'il vous demandait une valse?...

— Ne vous donnez pas un vilain nom comme cela, dit-elle gentiment. — Elle est charmante, mais singulièrement pâle, et a au coin des lèvres une toute petite ride qui ne s'y trouvait pas dernièrement. — Vous savez bien que vous n'êtes pas vieux et qu'en outre vous avez une réputation de bon valseur.

— Oh! dit le major, dont le visage s'anime. Qui est-ce qui vous a dit cela?...

— Mais maman, bien entendu, répond-elle en s'efforçant de parler gaiement.

— Ah!... dit le major... Il se redresse, pousse un petit soupir, et tout d'un coup semble prendre son courage à deux mains.

Olivia réprime un petit mouvement d'effroi.

— Elle dit, continue-t-elle, décidée à tout mettre sur le dos de maman, que vous excellez en tout.

— Vraiment! s'écrie le major qui devient encore plus animé et en apparence plus courageux.

— Mais oui, dit Olivia, qui est en train de perdre la tête. Elle vous trouve « invincible ».

— Invincible!... Grand Dieu! Olivia, savez-vous bien ce que vous dites... Invincible avec... avec qui?...

— Oh! dit-elle vivement, avec tout le monde.

— Est-ce que votre mère le pense réellement?...

Olivia a l'impression qu'elle va s'évanouir... Oh! qu'est-ce qu'elle vient de dire! Quel terrible encouragement elle vient de lui donner!

— Je veux dire que ma mère trouve que vous êtes un excellent homme... — Elle s'arrête brusquement... Appeler quelqu'un un excellent homme, n'est-ce pas se moquer de lui?... Comment va-t-il prendre cela...



— Oui, dit-il, je crois ne pas être un mauvais homme et je serais très bon pour votre mère et pour vous, Olivia, si...

— Oh ! je n'en doute pas, interrompt-elle nerveusement... — Qu'est-ce qu'elle regarde là, sur la terrasse?... — Je regrette de ne pas pouvoir vous accorder cette valse, je le regrette sincèrement, mais vous voyez, vous comprenez, major O'Hara...

— Oui, je vois, je comprends, ma chère enfant, dit le bon major. Pas un mot de plus... — Lui aussi a vu Tom Lloyd sur la terrasse... — Allez donc faire un petit tour dehors, cela vous fera du bien. — Et, ce disant, il l'a menée vers la fenêtre ouverte.

— Tom, dit-il à ce jeune homme qui les regarde d'un air froid et presque insolent, Olivia ne se sent pas très bien, il fait chaud ici, vous savez... Malheureusement, Mrs Longton me réclame. Je la vois qui me fait signe... Emmenez Olivia faire un tour de jardin, voulez-vous?...

Il serre tendrement la main d'Olivia, puis la confie à Tom qui accepte le présent avec un sourire cynique, ne sachant pas trop ce que cachent les paroles du major... Est-ce une vengeance de sa part?... Est-ce pour se moquer de lui qu'il lui confie ainsi la jeune fille qu'il a l'intention d'épouser et qu'il le prie de s'égayer avec elle dans les profondeurs de la nuit?... Il fronce les sourcils.

Olivia, elle aussi, a l'air perplexe et, dès que le major les a quittés, elle prend la parole.

— Ce n'est pas ma faute.

— Oh ! je m'en doute ! J'ai bien vu à quel point vous avez été bouleversée par le brusque départ du major.

— Ce n'est pas cela...

— Vraiment... Eh bien ! je le croyais, car j'avoue que je ne comprends pas pour quelle raison, au lieu de se promener avec vous par un clair de lune si charmant qu'on le dirait fait sur commande, il vous abandonne à un garçon aussi peu intéressant que moi.

C'est peut-être, dit-elle avec une modestie affectée, parce que vous êtes « peu intéressant » que le major a obéi aussi facilement au signal de Mrs Longton... Quelle soirée exquise !

Tom est un peu vexé. Se donner soi-même un qualificatif peu flatteur est une chose, l'entendre répéter par une jeune fille qui se promène avec vous en est une autre. Il se met à rire cependant, mais d'un rire forcé.

— Vous voulez dire qu'avec moi il n'a aucun sujet d'être jaloux !

— L'as même cela, car je ne crois pas le major capable d'un sentiment mesquin, quel qu'il soit.

— Allons, c'est décidément le parangon des vieux messieurs !

— Il n'est pas si vieux « que cela » ! — Elle commence à s'impatienter et ses yeux brillent, bien que sa voix soit toujours aussi calme en apparence.

— Oh ! il y en a certainement de plus vieux. J'ai entendu dire qu'il existait autrefois un homme appelé Mathusalem, qui à l'âge de trois cents ans était encore un jeune homme... Le major ne doit pas encore avoir atteint la centaine, n'est-ce pas... Et c'est un de ces vieux célibataires qui ont l'air bien conservés et qui peuvent faire le bonheur de certaines jeunes filles.

— Il a en tout cas de meilleures manières que bien des jeunes gens que je connais.

— Moi, par exemple, dit tranquillement Tom. Inutile de m'écraser, vous savez... Croyez-vous que je ne le sache pas ?... J'ai beaucoup lu et je sais — *comme vous* — que les gens du siècle dernier possédaient des qualités et des raffinements que nous n'arriverons jamais à égaler, nous autres pauvres jeunes gens du dix-neuvième siècle. Mon immense regret, croyez-le, c'est de ne pas appartenir au siècle du major.

— Vous y auriez certainement — d'un ton singlant — gagné quelque chose.

— C'est vrai, dit Tom, l'âge, par exemple.

— Je crains bien d'avoir voulu dire autre chose.

— Allons, dit-il vivement, laissons cela, Olivia. Que vous faut-il de plus ?... Je suis tout à fait d'accord avec vous et j'ai applaudi des deux mains à vos éloges de votre vieil ami. Les vieux messieurs sont souvent plus désirables que les jeunes gens... Ne sont-ce pas vos sentiments ?... Je crois vous entendre dire : « Donnez-moi un

bon vieux de soixante-dix ans, — ou quelque chose comme cela, soyons charitable en ce qui concerne la question d'âge! — pourvu qu'il soit riche, je n'en demande pas davantage! » Mais au fait, ce n'est pas la peine de le demander puisque vous l'avez sous la main.

— Savez-vous, dit Olivia, que la personne qui se moque perpétuellement des autres finit par être assommante...

Ne rien savoir admirer était son seul talent...

... Vous ne vous rappelez pas ce vers?

— Si vous voulez dire en faisant cette citation que je n'admire pas votre fiancé, c'est qu'alors vous n'avez pas écouté un mot de ce que je vous dis depuis dix minutes, un fait un peu humiliant pour moi... Mais, comme vous avez l'oreille tendue pour surprendre les pas de votre Roméo quand il va revenir, je vous...

— Le major O'Hara n'est pas mon fiancé.

— Non?... Pas encore! pourquoi retarder son bonheur?... En tout cas, votre décision est prise, n'est-ce pas?...

— J'épouserai certainement le major O'Hara, dit-elle d'un ton ferme, s'il me demande... Après tout, il ne me demandera peut-être pas...

— Allons, ne soyez pas trop modeste... Vous êtes bien décidée à l'épouser?...

Elle fait un signe d'assentiment. S'il s'était agi de sa vie elle n'aurait pas pu ajouter une parole de plus.

— C'est ce que vous pouvez faire de mieux, dit-il presque brutalement.

## XXIV

Mrs Fitzgerald, elle aussi, vient de passer par une petite épreuve. Après avoir — il le croit du moins, le brave homme! — laissé Olivia avec

— un ami, le major vient la trouver, elle, et pas Mrs Longton qui n'a jamais songé à lui adresser le moindre signe. Mrs Fitzgerald est assise sur le balcon de la salle de bal et l'accueille avec un sourire un peu forcé. Elle l'a vu causer tout à l'heure avec Olivia et se demande comment les choses se sont passées, et l'air heureux qu'a le major en ce moment lui donne l'impression que sa fille a été aimable pour lui. L'aurait-elle donc accepté?... Non, ce n'est pas possible... Une fois de plus, elle se dit qu'il pourrait être son père.

— Ah! je suis heureux de vous trouver seule, dit le major gaiement et en s'asseyant près d'elle. Je vous ai cherchée partout, mais on aurait dit que vous m'évitiez.

— Oh! pas exprès. — Son sourire est toujours contraint.

— Non, oh! non! Mais, Dora, je désirais vivement, euh... — Le major est évidemment embarrassé — je désirais aborder avec vous un certain sujet. Vous ne devinez pas lequel?...

— Si, je l'ai deviné, dit Mrs Fitzgerald dont le visage charmant est devenu très pâle.

— Et... et, Dora, me permettez-vous de parler?... — Le major semble extrêmement nerveux.

— Si... si vous voulez... Je ne connais pas d'homme que je respecte autant que vous. Je vous considère comme...

On pourrait supposer que le major devrait être enchanté de ce tribut rendu à ses charmes. Au contraire, il a l'air un peu surpris, mais il se rapproche d'elle.

— Je ne tiens pas tant que cela à être respecté par la femme que j'aime, dit-il. Je voudrais plutôt qu'elle m'aimât un peu.

— Je pense que n'importe quelle femme qui vous connaît pourrait non seulement vous respecter, mais vous aimer, répond Mrs Fitzgerald.

— Ah! s'écrie le major, c'est votre avis?... Eh bien! c'est plus que je n'aurais osé espérer. Permettez-moi donc, Dora, de parler tout de suite.

— Non, non! dit-elle vivement. Je suis un peu fatiguée, un peu bouleversée... Demain peut-être...

— Je comprends et je vous demande pardon. Ne m'en veuillez pas, Dora, et ne vous levez

pas. Restez vous reposer. J'ai agi avec trop de précipitation, je le vois, mais demain, vous avez dit demain, Dora, pourrai-je venir vous trouver...

— Oui... — on entend à peine sa réponse. — Venez demain.

Le major lui prend la main et, avec une sorte de ravissement, la porte à ses lèvres.

— Dieu vous bénisse, Dora!

« Comme il l'aime! » se dit Mrs Fitzgerald en soupirant. « Mais elle, que dira-t-elle demain?... »

Le major tient toujours sa main. Elle a légèrement tourné la tête et il est quelque peu surpris de cette attitude.

— Pourquoi ne me regardez-vous pas? demande-t-il d'un accent de léger reproche... Désirez-vous, par hasard, que je ne vienne pas demain, si vous trouvez ceci trop soudain?... Vous savez que, toute ma vie, j'ai eu une extrême considération pour tous vos désirs... Si cela devait vous faire plaisir que j'attende, je...

— Oh! non, dit-elle en se levant cette fois. Pourquoi attendriez-vous, James?... Vous savez quelle estime et quelle considération j'ai, moi aussi, pour vous...

— Je le sais, Dora.

— Venez donc demain.

Sur sa demande, il la quitte, et, se laissant retomber sur sa chaise, elle s'abandonne à une passion de larmes. Qu'est-ce qu'elle vient de faire! Quelle chose étrange que la vie! Olivia ne l'acceptera certainement pas et pourtant bien des jeunes filles pourraient faire pire... Peu pourraient faire mieux...

## XXV

Carlton, sombre et indigné, se promène sous les lanternes chinoises suspendues d'une façon charmante dans le jardin. Il se dirige vers un

endroit qu'il croit tranquille car il est sombre et retiré, mais un bruit de voix parvient à ses oreilles.

— Encore un couple d'idiots ! se dit-il en s'arrêtant net. Ce soir, il n'a aucune sympathie pour les amoureux. Il n'y a qu'une chose à faire, s'en aller ; mais un mot ou deux, une voix surtout le font s'arrêter et donnent à son visage une expression de dureté.

— Ah ! comme je voudrais vous croire ! Mais, que voulez-vous, l'idée que vous pouviez être fiancée à Carlton m'avait affolé !

Il entend un éclat de rire sur lequel il lui est impossible de se méprendre.

— Il faut en effet que vous ayez perdu la tête, car il me déteste.

— Maintenant, dit-il, je crois en vous comme je crois au ciel !

— Vous avez peut-être tort, dit-elle d'une voix étrange.

— J'ai cependant en vous une foi absolue.

— Une affirmation un peu imprudente, dit une voix dans l'obscurité. — Et Carlton s'avance vers eux. — Je regrette vivement de vous interrompre, car je sais qu'un tiers est toujours gênant, mais j'y suis obligé, Lloyd, car j'ai quelque chose de sérieux à dire à ma cousine.

Au début de la soirée, il s'était juré de ne pas lui communiquer le télégramme qu'il a reçu, mais, maintenant, la situation est changée. Il faut qu'il le lui montre.

— Qu'est-ce que c'est, dit Chloë vivement. Lawrence croit découvrir dans son accent comme de la crainte.

— Voulez-vous me permettre de vous reconduire à la maison, dit-il.

— Non, non, répond-elle d'un ton d'impatience... Allez-vous-en. Je désire entendre ce que Granby a à me dire.

Sans mot dire, Lawrence disparaît dans l'obscurité et Chloë se tourne vivement vers Carlton.

— Qu'est-ce que c'est ?... dit-elle. Est-il...

— Oui, il est beaucoup plus mal.

— Ah !

S'il s'est attendu à trouver une note de chagrin dans cette exclamation, il s'est trompé.

Elle exprime plutôt du soulagement. Elle se réjouit donc de le savoir plus malade...

— J'ai reçu un télégramme de Blakeney, dit-il. La fin est proche, Chloé... Il est mourant.

Elle le regarde fixement.

— C'est donc enfin la libération ! dit-elle à voix basse... Oh ! je sais que je vous choque, Granby, mais je n'y puis rien.

— Grand Dieu ! s'écrie-t-il, il n'est pas possible que vous n'éprouviez pas quelque émotion !

— Non, je ne sens rien, dit-elle en le regardant d'un air de défi. Comprenez-moi donc, à la fin ! Vous m'avez toujours considérée comme une créature frivole et sans cœur, mais il est du moins une chose dont vous ne pouvez pas m'accuser, c'est d'être hypocrite. Pourquoi me couvrirais-je la tête de cendres et affecterais-je une douleur que je ne ressens pas... Oubliez-vous donc que pendant les quelques mois que j'ai vécus avec cet homme il m'a maltraitée, trahie, abreuver d'injures... Êtes-vous donc un fou et ne voyez-vous pas que sa mort signifiera pour moi la vie !

Elle s'arrête. Sa nature, si étrange, si complexe, si insouciance, si cynique même en apparence, et pourtant si tendre au fond, est arrivée en ce moment à un croisement de routes... Laquelle va-t-elle suivre...

Malheureusement, Carlton agit avec maladresse.

— Vous n'avez donc plus aucun sentiment des convenances, demande-t-il sévèrement. — Il n'aurait pas été aussi dur pour elle sans la petite scène dont il vient d'être témoin tout à l'heure. — Vous dansez et vous flirtez pendant qu'il se meurt !

Son ton la décide. Elle se met à rire.

C'est du mélodrame, n'est-ce pas ? Allons, Gigi, ne perdez pas votre temps à me chapitrer, vous devriez savoir que c'est inutile. Personne au monde ne se soucie de moi, je suis donc libre et maîtresse de mes actes et de mes pensées.

— Jusqu'à un certain point, dit Carlton qui souffre visiblement. Vous aurez beau défier le monde, vous ne m'empêcherez pas de faire envers vous ce que je regarde comme mon devoir, et je considère ceci comme encore plus nécessaire



puisque vous êtes en train de vous compromettre avec le jeune Lloyd.

— Oh! voyons, Granby!

— N'allez pas vous imaginer que je crois à quelque chose de grave, loin de moi cette pensée. Mais il est évident que si vous, vous traitez légèrement cette affaire, lui la prend au sérieux. Nous sommes à mercredi. Je vous donne jusqu'à vendredi pour lui dire toute la vérité en ce qui vous concerne. Autrement, c'est moi qui m'en chargerai.

— Mais, ceci ressemble à un ordre!

— Prenez-le comme vous voudrez. — Changeant de ton. — Voyons, Chloë, écoutez mon conseil, le conseil d'un vieil ami : partez pour l'Italie...

— Pour revoir l'homme que je déteste le plus au monde?... Non, merci!

— N'avez-vous donc pas de cœur?...

— Pour lui... Non!

— Aucune charité?...

— Pour lui... Non!

— Je me demande réellement, dit-il amèrement, si vous en avez jamais eu pour personne!

Il disparaît dans l'ombre et elle reste seule. Pendant un instant elle garde sur les lèvres un sourire insolent et elle joue avec les plumes de son éventail.

— Quel être stupide, se dit-elle, et comme il a été grossier de me quitter comme cela! Je croyais qu'il était... mais non, je me suis trompée sur son compte. Il est encore pire que les autres. Oh! je le déteste avec ses discours sur la morale, le devoir...

Puis, tout à coup, elle se met à sangloter...

## XXVI

Dans la voiture qui la ramène chez elle avec ses filles, Mrs Fitzgerald est singulièrement silencieuse, mais elles ne le remarquent guère à

cause du bavardage incessant de Cissy, encore tout excitée par cette délicieuse soirée. Une fois dans le hall cependant, Mrs Fitzgerald pose sa main sur le bras d'Olivia.

— Un instant, Olivia, dit-elle. Il a dit qu'il viendrait ici demain.

La terreur qu'elle lit dans les yeux de sa mère calme la jeune fille.

— Je le sais, maman. Ne soyez pas si triste.

Elle remonte lentement dans sa chambre, traînant misérablement ses pas, et là, dans l'obscurité et le silence, elle s'abandonne à son désespoir. Son corps est secoué par ses sanglots.

— Miss Olivia, ma chérie, qu'est-ce que vous avez... demande une voix familière. Pourquoi pleurer comme cela à vous abîmer vos jolis yeux... Voyons, dites à votre vieille Feeney ce que vous avez.

— Je n'ai rien, Feeney, rien, je vous assure. Je pleurais parce que...

— Oui, je sais, dit la vieille nourrice qui l'adore, parce que vous vous dites qu'il est assez âgé pour être votre père... Le vieux fou ! A quoi est-ce qu'il pense à vouloir entraîner une jeune créature comme vous dans une situation pareille... Arrah ! miss Olivia, j'espère bien que vous serez assez raisonnable pour ne pas dire oui.

— Il est riche, Feeney, dit-elle tristement.

— Ah ! ça, pour riche, il l'est, dit sentencieusement la vieille femme. On ne peut pas dire le contraire, et c'est un brave homme aussi. Seulement, miss Olivia, il est si vieux !

Olivia s'est laissée tomber dans un fauteuil. C'est l'image même du désespoir.

— Tout le monde me dit qu'il est jeune, dit-elle.

— Alors c'est que tout le monde est un fou, mais voilà, vous êtes trop jeune, vous, pour vous apercevoir de ces choses-là. Je ne dis pas que le major O'Hara n'a pas encore bon pied bon œil, non, miss, il est encore aussi solide que les collines, voilà mon opinion ; mais ça n'empêche pas qu'il est vieux, trop vieux pour vous, et à votre place je lui donnerais son congé.

— Feeney! Feeney! Venez dans ma chambre!

— Maman vous appelle, dit précipitamment Olivia. C'est pour que vous la coiffiez, sans doute. Sur-tout, pas un mot de ce que vous venez de me dire, cela l'agiterait et puis... et puis, je suis dé-cidée.

— Ah! vous voilà, Feeney, dit Mrs Fitzgerald.

— Oui, miss Dora. C'est une natte que vous voulez, ce soir...

— Oh! ne faites pas attention à ma coiffure, répond Dora avec une touche d'impatience, cela n'a aucune importance. Je pensais à...

— A miss Olivia, dit Feeney d'un ton insinuant.

— Oui, à Olivia. Vous savez, Feeney, que depuis longtemps le major O'Hara a pour elle des attentions marquées... Ce soir, il m'a dit qu'il viendrait demain pour la demander formellement.

— Formellement ou non, il devrait rougir d'avoir un pareil toupet! Et si vous voulez mon avis, miss Dora, vous aussi vous devriez avoir honte de penser à marier une enfant comme elle à un vieux bonhomme comme lui!

— Feeney!!!...

— Arrah! Laissez-moi parler pour une fois, miss Dora! Avez-vous donc oublié l'époque — et cela ne date pas d'hier! — où il vous faisait la cour, à vous, et où M. Georges — Dieu ait son âme! — le regardait en chien de faïence... Ah! à cette époque-là, ils étaient plusieurs à tourner autour de vous, et lui, il n'était pas alors le vieux monsieur qu'il est aujourd'hui.

— Vous vous oubliez, Feeney! dit Mrs Fitzgerald en rougissant.

— Je vous demande pardon, miss Dora. Tout ça, c'était pour en arriver à dire que le major est assez vieux pour pouvoir être le père de miss Olivia... Je me rappelle, en tout cas, le temps où il avait envie d'être son père! Et tenez, miss, en ce moment, vous-même vous avez l'air trop jeune pour lui!...

— Asseyez-vous, Feeney, car je ne peux pas supporter de vous voir debout devant moi comme l'Ange accusateur... Ou croirait à vous entendre

parler que je force Olivia à l'accepter, alors qu'il n'en est rien et que je la laisse absolument maîtresse de sa décision. Je ne lui ai jamais dit : « Acceptez-le ».

— Possible, mais vous ne lui avez pas dit non plus : « Ne l'acceptez pas ».

— Que vous êtes injuste pour moi, Feeney ! Nous sommes très pauvres, vous le savez bien, et je ne puis souffrir la pauvreté pour mes filles. Je me suis privée toute ma vie et je ne voudrais pas qu'il en soit de même pour Olivia. En ce moment, nous avons besoin d'argent.

— Je croyais que l'arrivée de miss Chloë...

— Oui, mais je devais déjà deux cents livres, et son séjour chez moi m'a obligée à contracter de nouvelles dettes.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à sir Hardress, ma chérie?... C'était le mari de votre sœur et il est tout naturel que...

— Oh ! Feeney ! Une fois je lui ai demandé de me prêter de l'argent et j'ai failli mourir de honte... Il m'a refusé.

— Le vieux grippe-sou ! s'écrie Feeney. J'espère bien que lorsqu'il se présentera là-haut les anges du paradis le... En tout cas, je ne mourrai pas sans lui dire ma façon de penser.

— Laissons cela, Feeney. C'est vous qui avez raison. Ce mariage est impossible. Je me tirerai peut-être de mes embarras, surtout si miss Jones reste encore quelque temps ici. Je vais aller trouver Olivia et lui dire qu'il ne faut pas qu'elle épouse le major O'Hara.

— Non, maman... — La porte s'est ouverte et Olivia est entrée. — C'est inutile. Ma décision est prise... Demain, quand le major viendra, vous pourrez lui dire que c'est « oui »...

## XXVII

— Mes enfants, s'écrie Mrs Fitzgerald d'une voix tragique, le voici!... Il est dans l'avenue... Je l'ai aperçu à travers les rhododendrons.

Elle regarde Olivia, mais Olivia détourne les yeux.

— Comme il est pressé! dit Cissy. Il est à peine onze heures. Il aurait pu attendre un peu plus tard.

— Je suppose que non, dit Mrs Fitzgerald avec un soupir... Olivia, votre robe est un peu fanée... Est-ce que vous ne seriez pas mieux d'aller en mettre une autre...

— Allons donc nous parer pour le sacrifice, dit Olivia en essayant de sourire et en se dirigeant vers la porte.

— Pourquoi me parlez-vous comme cela? dit sa mère avec un accès d'irritation bien rare chez elle... Non, restez ici... C'est moi qui vais aller au-devant du major pour lui dire que vous refusez... Et vous avez raison! Vous êtes trop jeune pour épouser un homme de son âge. Et je ne veux pas que vous me parliez comme si c'était moi qui vous poussais à ce mariage. Je ne pourrais pas vivre avec une pareille pensée.

— Vous ne m'avez nullement poussée, dit Olivia, vous m'avez laissée entièrement libre. Écartez donc cette pensée, maman. J'accepte de mon plein gré, parce que je suis peut-être une petite mercenaire ou parce que...

— Parce que quoi? demande Cissy.

— Parce que j'espère que je serai parfaitement heureuse avec lui.

— Non, ce n'est pas votre vraie raison, dit Cissy en la regardant fixement. Vous en avez une autre... Enfin, venez. Je vais vous aider à changer de robe.

— Non, non ! s'écrie vivement Mrs Fitzgerald, mais Olivia l'arrête.

— Je regrette d'avoir fait cette stupide plaisanterie, dit-elle doucement et en embrassant tendrement sa mère. Oh ! maman ! comme si vous étiez capable de rendre vos filles malheureuses, vous la plus tendre et la meilleure des mères ! Non, je vous répète que, si j'accepte le major O'Hara, c'est parce que je le veux bien.

— Pour la dernière fois, ma chérie, réfléchissez, dit Mrs Fitzgerald en la retenant.

— J'ai réfléchi, dit-elle bravement. — Elle a en effet réfléchi, la pauvre enfant, aux bénédictions qu'apportera ce mariage tant redouté à sa mère et à sa sœur.

— Vous arrivez de bonne heure, James, dit Mrs Fitzgerald en traversant le salon un peu râpé pour aller au-devant du major. Nous ne vous attendions pas si tôt.

— Est-il donc de si bonne heure?... demande le major, qui a l'air un peu nerveux. Il me semble qu'il s'est écoulé diablement de temps depuis mon déjeuner... Oh ! bien entendu, si je suis trop tôt...

— Oh ! non ! Et puis, entre vieux amis comme nous...

— Ah ! parfaitement, nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas, Dora, et autrefois... autrefois... nous étions, vous et moi, c'est-à-dire moi, j'étais même un peu plus...

Quelle chose singulière à dire en ce moment ! Le visage de Mrs Fitzgerald exprime un léger mécontentement. Elle ne répond rien et, devant sa gravité, le major s'arrête, de plus en plus embarrassé.

— Hier soir, dit-il, en se penchant un peu vers elle, vous m'avez dit que je pourrais vous parler aujourd'hui... Vous vous en souvenez?...

— Oui...

— Vous vous en souvenez bien, Dora?...

— Mais... oui, répète-t-elle plus faiblement.

— Cela veut-il dire... — Le major semble de plus en plus mal à l'aise et s'arrête court. — Vous vous rappelez qu'il y a vingt ans je vous ai posé une certaine question et que votre réponse a été... hum... défavorable...

— Je me rappelle, dit-elle en devenant très pâle, mais ceci est tout différent. — Elle sait qu'il fait allusion à cette époque où il s'était cru amoureux d'elle, lui avait demandé sa main et avait paru prendre son refus très à cœur... Et comme Olivia lui ressemble étrangement, il redoute probablement d'être également refusé par la jeune fille.

— Cette fois-ci, dit-elle distinctement bien que son cœur batte très fort, la réponse ne sera pas défavorable. — Il y a un instant Olivia lui a déclaré positivement qu'elle voulait épouser le major, mais qui peut bien savoir ce que pense réellement une jeune fille et si au dernier moment elle ne va pas changer d'idée... Elle, sa mère, ne serait pas femme à le lui reprocher...

— Dora! s'écrie le major en se levant brusquement... Il est devenu tout pâle, mais on lit sur sa figure une expression de bonheur et de triomphe.

— Un moment! dit Mrs Fitzgerald en levant la main avec agitation. Avant que vous... Laissez-moi vous dire quelque chose, James, laissez-moi vous parler comme à un vieil ami. Je suis contente, naturellement, puisque je vous vois si heureux, mais il y a certains points à considérer, entre autres une chose sérieuse... Je veux parler de la différence d'âge... Ne vous froissez pas, cher James, mais vraiment, l'écart est bien grand.

Pendant un instant, le major la regarde fixement, sans rien dire, puis il baisse les yeux. Il trouve que Dora « va un peu fort ». Après tout, il n'est pas encore tombé en enfance et elle... eh bien! elle n'est pas si jeune que cela pour lui reprocher son âge... Mais, au fait, c'est qu'elle est au contraire très jeune, surtout auprès de lui, bien qu'il n'y ait que cinq ans entre eux, presque aussi jeune que le jour où il a fait sa connaissance... Et il y a de cela vingt ans!

Oui, tel est l'aveuglement de l'homme qui a sincèrement aimé, et il faut bien reconnaître qu'en voyant cette figure encore si fraîche et si charmante le major a des excuses...

— Mais... pas un si grand écart, Dora, dit-il en bégayant un peu et les yeux toujours baissés.



Puis il tousse et a l'air très contrit de ce qu'il vient de dire, car l'âge d'une femme est une chose sacrée, et s'il convient à Dora, qui ne paraît certainement pas plus de trente ans, de se dire qu'elle n'en a pas davantage, ce n'est pas à lui de lui rappeler qu'elle a...

— Oh! James! s'écrie Mrs Fitzgerald en rougissant délicieusement, ce qui réduit encore son âge d'au moins deux ans, — est-ce que le major est devenu fou?... Est-il donc complètement aveugle?... — vous devez certainement vous en rendre compte vous-même... Oh! non que je veuille un seul instant m'opposer à votre bonheur, mais enfin... — elle hésite — vous savez bien que vous avez largement dépassé la quarantaine.

— Et vous, dit involontairement le major, vous avez largement dépassé la trentaine, Dora.

Cette terrible vérité a à peine franchi ses lèvres que le teint du major devient apoplectique, il est plus rouge qu'un pavois, et il se dit qu'après une pareille bévue Dora ne voudra plus jamais le voir... Pourquoi diable n'a-t-il pas su retenir sa langue!

Mais, à son immense étonnement, il entend un petit rire, un rire dans lequel il n'y a pas la moindre rancune.

— Décidément, James, vous êtes un courtisan bien peu galant! Mais pourquoi faire entrer mon âge dans cette discussion?... Il n'a rien à faire ici. — Elle redevient grave. — Vous savez, James, qu'Olivia n'a pas encore tout à fait vingt ans...

— Olivia! s'écrie le major en la regardant fixement. Qu'est-ce qu'elle vient faire ici?...

C'est maintenant le tour de Mrs Fitzgerald d'être étonnée...

— Comment, dit-elle à la fin, n'êtes-vous pas venu ici pour me demander la main d'Olivia?... N'êtes-vous donc pas amoureux d'elle?...

— D'Olivia?... de cette enfant?... Dieu me bénisse, Dora! Est-ce que vous avez perdu la tête?...

— Alors, — d'une voix faible — pourquoi êtes-vous venu ici?...

— Mais pour vous ! s'écrie le major. Avez-vous donc pensé que, vous connaissant, je pouvais songer à une autre femme?... Il y a vingt ans, je vous ai aimée, Dora : je n'ai jamais cessé de vous aimer et mon amour est toujours le même... Ah ! vous n'allez pas me dire que l'encouragement que vous m'avez donné hier soir ne signifie rien, et, au nom du Ciel, ne détruisez pas le bonheur que vous m'avez laissé entrevoir et auquel je ne fais que penser depuis cette heure inoubliable !

Mrs Fitzgerald est devenue très pâle... Elle ne répond rien.

— Parlez, Dora, répondez... Allez-vous me congédier comme cela?...

— Non, James, répond-elle enfin à voix basse, mais...

— Allez-vous encore me dire qu'à mon âge on n'a pas le droit de parler d'amour... Ah ! non ! ne me regardez pas comme cela ! Je n'ai aucune honte à vous répéter que je vous aime aujourd'hui comme je vous aimais il y a vingt ans... Dora, refuserez-vous encore cet amour ?

— Non, James, dit-elle en lui tendant la main. Elle sourit et ses yeux sont pleins de larmes... Non, cette fois, j'accepte.

— Quel malentendu ridicule ! dit le major quelques instants plus tard... Savez-vous qu'hier soir, quand vous m'avez permis de venir vous trouver aujourd'hui, j'ai eu des craintes... Ce mot « respect » (vous vous rappelez que vous m'avez dit que vous me respectiez...) m'avait glacé. Un mot odieux, hein?...

— Oui, dit en souriant Mrs Fitzgerald, mais je ne l'emploierai plus jamais, car je n'éprouve pour vous aucun respect, James.

— Hein... quoi, Dora !

— Non, dit-elle en riant franchement cette fois.. Vous allez bondir, je le sais, car une femme de mon âge... Enfin, je préfère vous avouer que je vous aime, James. Oui, je vous aime de tout mon cœur.

— Oh ! Dora !...

— Et, continue-t-elle, que voilà plus d'un an que je vous aime.

Le major la regarde sévèrement.

— Alors, chère Dora, demande-t-il d'un ton de reproche, pourquoi diable ne me l'avez-vous pas laissé entendre plus tôt?...

— Oh! par exemple! D'abord, parce que je vous croyais amoureux d'Olivia.

— Ridicule! dit énergiquement le major. Comme si je pouvais aimer cette enfant alors que vous étiez là!... Mais, au fait, Dora, je crois bien que j'ai été... tout au moins peu galant tout à l'heure quand je vous ai répondu qu'il n'y avait pas entre nous une si grande différence d'âge...

— Oh! dit-elle, ce n'était pas de notre âge à nous que je voulais parler...

Une petite pause, puis ils se regardent et se mettent à rire.

— Oh! maman, dit Cissy en voyant sa mère entrer dans leur chambre, nous pensions que vous n'en finiriez jamais! Est-ce que... est-ce que...

— Faut-il que je descende? demande Olivia à voix basse. — Son courage de tout à l'heure l'a abandonnée; il y a comme une expression de terreur dans ses grands yeux charmants, ses yeux qui ressemblent tant à ceux de sa mère.

Mais si Olivia a l'air effrayée, Mrs Fitzgerald a l'air extrêmement embarrassée.

— Non, pas encore, ma chérie, bégaye-t-elle.

— Maman, dit Cissy, racontez-nous ce qui s'est passé... Il y a quelque chose.

— Oui, il y a quelque chose, mais... oh! mes enfants — elle est partagée entre le rire et les larmes —, je n'ose pas vous le dire! — Les jeunes filles la regardent avec étonnement... Elle a rougi, elle a l'air très heureux, elle a l'air si jeune en ce moment! — Eh bien! voilà... Il paraît que nous nous étions trompées... Ce n'est pas Olivia qu'il aime.

— Grand Dieu! J'espère que ce n'est pas moi! s'écrie Cissy consternée.

— Non, oh! non! — Elle devient de plus en plus confuse sous le regard de ses filles. — Je ne sais comment vous dire cela... C'est absurde, mais...

— Oh! parlez vite, maman!

— Eh bien, voilà... c'est ridicule... je vous défends de rire, vous savez ! Enfin... C'est moi qu'il désirait épouser.

Un long silence impressionnant, puis Olivia parle la première.

— Maman, s'écrie-t-elle, vous ne ferez pas cela. Je sais que c'est pour nous, mais nous ne vous laisserons pas vous sacrifier... Cissy, parlez-lui !

— La question ne se pose même pas, dit Cissy d'un ton décisif. Jamais nous ne consentirons à ce que vous soyez malheureuse, une martyre, à cause de nous !

— Mais... vous ne comprenez pas, bégaié Mrs Fitzgerald. C'est qu'au contraire je serais très heureuse d'épouser le major.

Elle se cache le visage dans les mains... Comment ses filles vont-elles prendre cela...

On entend dans la chambre un son étouffé, comme si quelqu'un avait une convulsion ou ne pouvait plus respirer... Mrs Fitzgerald tressaille... Mon Dieu ! sont-elles donc aussi bouleversées par cette nouvelle?... Elle lève les yeux à la hâte et voit Olivia et Cissy plongées dans des fauteuils et aussi près de l'apoplexie que peuvent l'être deux jeunes filles qui essaient en vain de lutter contre le fou rire.

— Oh ! réellement, mes enfants, commence Mrs Fitzgerald un peu froissée...

— Ne faites pas attention, maman chérie, dit Cissy en accourant à elle. C'est la joie !... Quelle bonne nouvelle ! Ce cher major ! je l'ai toujours aimé, du reste.

— Moi aussi, ajoute Olivia... Est-ce qu'il est toujours au salon ?...

— Oui. — Mrs Fitzgerald est maintenant radieuse. — Il m'a dit qu'il allait passer toute la journée ici. Nous avons à parler de beaucoup de choses, vous savez. Oh ! Cissy ! — anxieusement — qu'est-ce que nous avons pour le déjeuner ?...

— Ne vous inquiétez pas, dit Cissy. Nous avons des côtelettes aux tomates et un pâté que j'ai fait moi-même. Vous m'en direz des nouvelles !

— Je descends le voir, dit Olivia. Il faut que

je lui dise tout de suite combien je l'aime ! — Et, sur cette étonnante remarque, elle sort, (c'est déjà une Olivia toute transformée) descend l'escalier quatre à quatre et se jette dans les bras du major qui a l'air aussi fier qu'Artaban.

— Oh ! s'écrie Olivia d'un accent de repentir, j'ai été horrible souvent pour vous, mais ce n'était pas ma faute. Je vous ai toujours aimé, vous savez, seulement...

— Seulement vous aimiez Tom encore plus que moi.

— Tom?... — Elle rougit violemment. — Oh ! non ! Seulement, je croyais que vous vouliez m'épouser.

Le major éclate de rire et l'embrasse affectueusement.

— Asseyez-vous près de moi, dit-il, et causons de Dora, de votre mère. Je n'ai personne avec qui parler d'elle. Nos fiançailles vous semblent étranges, n'est-ce pas, car voici plus de vingt ans que je l'aime et je n'ai jamais aimé qu'elle, je suis heureux de vous le dire, Olivia. La vie nous avait séparés pendant des années; depuis un an seulement je suis revenu près d'elle, et, ma foi, j'oublie ces tristes années maintenant quelle veut bien de moi. J'aurai une joie profonde à faire pour elle et pour vous deux tout ce que je pourrai, à combler ses moindres désirs... Connaissez-vous quelque chose qui lui ferait plaisir en ce moment?... — Il s'arrête tout à coup en voyant les yeux de la jeune fille fixés sur lui. — Je suppose, ajoute-t-il avec un rire embarrassé, que vous me considérez comme un vieux fou...

— Je vous trouve délicieux, dit Olivia d'un accent profond.

On a trouvé Chloé dans son coin favori du jardin et on lui a fait part de la grande nouvelle. Elle aussi est enchantée. Elle en a toujours un peu voulu à Olivia de vouloir accepter un homme beaucoup plus âgé qu'elle; elle lui a donné des conseils très sages et a discuté la question avec elle d'un air si entendu que la vieille Feeney a déclaré qu'on jurerait qu'elle en a fait l'expérience et qu'elle a passé par là elle-même.

La journée s'avance. Tom et Lawrence arrivent,

et c'est le major qui leur annonce ses fiançailles, avec une note distincte d'amitié pour Tom, mais Tom n'a pas osé répondre à cette amitié. Il a rougi jusqu'aux tempes, a murmuré quelque chose que personne n'a pu comprendre et a tourné sur ses talons. Au fond du cœur, il regrette sincèrement de s'être conduit comme une brute envers le major à son dîner il y a quelques jours.

Et la fin de cette belle après-midi les trouve dans le salon de *l'Ermitage* ou sur la véranda donnant sur le jardin. Le major aperçoit le journal du matin sur une petite table, se penche et s'en empare distraitemment.

— Vous me croirez si vous voulez, dit-il, mais je vous avoue qu'aujourd'hui je n'ai même pas songé à regarder les nouvelles.

Tout le monde se met à rire.

— Voici un aveu flatteur pour maman, dit Cissy.

Le major accepte gaiement cette réponse et parcourt rapidement les pages. On ne peut pas dire qu'il les lit, car son esprit est trop occupé ailleurs pour s'intéresser au Transvaal ou aux autres nouvelles, mais à la fin ses yeux tombent sur un paragraphe et il pousse une petite exclamation.

— *By Jove!* s'écrie-t-il avec surprise.

Ils le regardent.

— Je lis ici, dit-il, que lord Burlingham vient de mourir. Un bon débarras... Il paraît qu'il est mort presque subitement et...

La porte s'ouvre et Carlton entre dans la pièce. On voit qu'il est agité car, sans même dire bonjour à Mrs Fitzgerald, il s'avance vers Chloé, debout, mortellement pâle dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous avez appris la nouvelle? s'écrie-t-il... Mais elle lui tend les bras en chancelant.

— Est-ce vrai? murmure-t-elle.

— C'est vrai, répond-il en la regardant fixement.

— Oh! Granby, alors, que Dieu ait son âme!

— Je vous aime mieux comme cela, dit-il d'un accent pénétré.

— Qu'est-ce que c'est, Chloé? demande

Mrs Fitzgerald... Cet homme était-il donc quelque chose pour vous?...

— Répondez, Chloé, dit doucement Carlton qui lui a pris la main, répondez vous-même.

— Oui, dit-elle lentement. Lord Burlingham était mon mari.

Et elle tombe évanouie entre les bras de Carlton.

## XXVIII

— Vous aurez beau vous en défendre, c'était une véritable trahison de votre part!

Mrs Fitzgerald semble sérieusement en colère, -- pour elle! -- mais sa colère se heurte à un roc solide, étant donné la personne à laquelle elle s'adresse.

Mrs Gilbert est arrivée à *l'Ermitage* en toute hâte, le lendemain du jour où la mort de lord Burlingham et son mariage avec Chloé avaient été rendus publics. Le major O'Hara se souvint alors de la première impression qu'il avait eue en voyant pour la première fois Chloé et en se disant que son visage lui était familier, car autrefois, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, il l'avait vue dans la maison de son tuteur, la sienne à elle, plutôt. Chloé s'était vite remise de son évanouissement et, à partir de ce moment, elle avait montré une indifférence qui avait un peu choqué son excellente hôtesse.

— Ma chère Dora! vous avez une façon de dire les choses! — Et Mrs Gilbert, une petite femme avec de merveilleux cheveux dorés, — le sont-ils naturellement?... — lève les bras au ciel.

— Vous trouvez mes paroles étranges?... Que dirais-je donc alors des termes de la lettre que vous m'avez écrite?... Vous m'avez donné nettement à entendre qu'il s'agissait d'une jeune fille qui, sui-



vant votre conseil, désirait fuir la tyrannie de son tuteur. Vous vous étiez bien gardée de mentionner un mari.

— Je vous ai dit qu'il y avait quelqu'un qui la rendait très malheureuse.

— Oui, mais cela s'appliquait au tuteur et je ne pouvais pas me douter qu'il y avait un mari.

— Ma chère Dora, il m'était impossible de vous le dire car le secret était impératif.

— En tout cas, vous m'avez laissé croire qu'elle était une jeune fille.

— Je vous ai dit « une girl » (1), pas autre chose. Et je vous ai mentionné aussi dans ma lettre qu'elle devait avoir un jour une très grosse fortune... A ce sujet, j'ai télégraphié aux exécuteurs testamentaires. Lord Burlingham n'a pas eu le temps de modifier son testament et elle se trouve aujourd'hui une des femmes les plus riches d'Angleterre. Elle n'hérite pas des propriétés, bien entendu, elles sont substituées en faveur de Carlton, mais d'une somme énorme en titres, et comme elle était déjà très riche par elle-même, vous voyez ! Elle possède en propre une résidence charmante où son tuteur, M. Blakeney, a résidé jusqu'à présent. J'espère bien que maintenant elle va le mettre à la porte, mais, avec Chloé, on ne sait jamais...

Mrs Fitzgerald pousse un soupir. Chloé a été pour elle un désappointement.

— Nous l'aimons beaucoup, dit-elle. Elle est si gaie, si charmante...

— Et vous avez raison ! dit Mrs Gilbert avec effusion. Je l'aime beaucoup, moi aussi. — Elle aurait pu ajouter : surtout depuis qu'elle est veuve.

— Mais je regrette quand même qu'elle soit venue ici, continue Mrs Fitzgerald, et vous n'auriez pas dû me donner l'impression...

— Qu'elle serait une femme extrêmement riche?... Pourquoi cela?... Quand elle a épousé Burlingham, il avait déjà une maladie de cœur avancée, et Blakeney le savait bien. Il est mort dans les six mois que je vous avais prédits, la

---

(1) Equivoque volontaire. Girl signifie également jeune fille et jeune femme.

laissant libre et riche. Elle est maintenant lady Burlingham et c'est une cousine dont je suis fière à juste titre. Son mari avait une réputation déplorable...

— Ah ! dit Mrs Fitzgerald en la regardant.

— Oui, c'est un mot dont je ne devrais peut-être pas me servir en parlant de quelqu'un qui est mort.

— Et il était âgé?...

— Très âgé et abominable, mais très riche et encore séduisant au possible quand il voulait s'en donner la peine. Quand il s'est épris de Chloë, qui n'était encore presque qu'une enfant, Blakeney la lui a vendue pour la somme de vingt mille livres (1).

— Oh ! s'écrie Mrs Fitzgerald avec horreur.

Mrs Gilbert pousse un soupir affecté.

— Je savais bien, chère Dora, que vous aussi vous seriez indignée, et vous voyez combien j'ai été justifiée en vous envoyant cette pauvre enfant, car, maintenant, vous savez tout.

— Je ne sais pour ainsi dire rien. — Il y a comme un soupçon de répulsion dans le ton de Mrs Fitzgerald. — Vous venez de me dire que lord Burlingham avait une réputation déplorable... Mais, Maud, en ce cas, comment avez-vous pu vouloir l'épouser !

Si elle a cru écraser son adversaire avec cette accusation elle s'est trompée, car Mrs Gilbert lui oppose un front d'airain.

— Voilà ce que c'est que de vivre dans un petit village, répond-elle. Mais, ma bonne Dora, nous désirions toutes l'épouser.

— Ne parlons pas des autres, dit brusquement Mrs Fitzgerald. Il s'agit de vous, qui êtes ma cousine. Vous saviez que cet homme était indigne, horrible et...

— Et très riche.

— J'allais dire très malade...

— Allons, dit simplement Mrs Gilbert, cette fois vous y êtes ! C'était en même temps la fortune et la liberté.

Mrs Fitzgerald pâlit. Dans sa petite sphère fami-

(1) 500,000 francs.

liale et honnête, elle n'a jamais songé qu'il puisse exister de pareilles gens, de pareils calculs... Et dire que Chloé, cette enfant, a été vendue à un pareil homme après avoir vécu dans une telle atmosphère !

— Oh ! dit-elle, c'est affreux !

— Vous voulez sans doute parler de notre chère Chloé... Oui, je vois que vous comprenez et qu'enfin vous me rendez justice. Quand la pauvre petite, déjà si malheureuse avec son abominable tuteur, l'a été encore cent fois davantage avec Burlingham et quand elle m'a consultée pour savoir comment elle pourrait échapper à cette existence, surtout après sa fuite en Egypte, je veux dire en Italie, j'ai cherché autour de moi et j'ai pensé à vous.

— Et je le regrette.

— Vous n'êtes qu'une ingrate, Dora. Souvenez-vous qu'à cette époque vous avez été bien contente de toucher ces deux cents livres.

— Je ne vous permets pas de me parler ainsi, dit Mrs Fitzgerald avec indignation. Vous savez très bien que si j'avais su alors ce que je sais maintenant, aucune considération n'aurait pu me décider à recevoir cette jeune femme dans ma maison.

— Allons, je vois que je suis une fois de plus victime de mes bonnes intentions, dit Mrs Gilbert qui préfère temporiser et ne pas s'aliéner Dora. Chloé sera certainement une des jeunes femmes les plus en vue de la saison prochaine, et Mrs Fitzgerald a assez de relations en ville pour pouvoir, si elle le veut, lui faire beaucoup de tort à elle, Maud, en racontant cette histoire. — Je regrette de vous avoir écrit, reprend-elle, mais je vous répète que j'avais uniquement l'intention de rendre service à ma jeune cousine en la confiant à vos soins affectueux et maternels.

— Vous auriez dû, en effet, réfléchir au scandale possible, même actuellement, et ne pas nous y mêler, moi et mes filles.

— Ma pauvre Dora ! Décidément, vous retardez ! En admettant qu'il y ait jamais scandale, mais c'est, au contraire, une excellente réclame pour vos filles.

— Dieu nous en préserve! dit solennellement Dora.

— En tout cas, Chloé vous sera extrêmement utile plus tard, je veux dire, utile à vos filles, car elle n'oubliera certainement pas les liens de l'hospitalité et... Ah! la voici!...

La porte s'est ouverte et Chloé est entrée dans le salon.

— Ma chère Chloé! — Mrs Gilbert se précipite vers elle les bras tendus. — Quelle bonne... je veux dire quelle fin soudaine! Je l'ai apprise hier et je n'ai pas pu m'empêcher d'accourir vers vous.

— Très aimable de votre part, répond Chloé avec indifférence.

— Oui, très chère. Je me suis dit qu'étant donné les circonstances et comme vous étiez seule parmi des étrangers...

— Mrs Fitzgerald n'est pas une étrangère pour moi, dit Chloé en s'asseyant près de Dora et en caressant affectueusement ses jolies mains blanches. Je me suis abominablement conduite envers elle, mais elle m'a pardonné et je la considère comme ma meilleure amie. Elle trouve cependant que j'ai eu tort.

— Ah! s'écrie triomphalement Mrs Gilbert. Vous voyez bien! Je vous l'avais dit! Vous auriez dû immédiatement demander le divorce.

— Je suis sûre, dit Mrs Fitzgerald avec indignation, que Chloé ne se serait jamais prêtée à un pareil acte!

— Vous vous trompez, dit tranquillement Chloé. Ne me faites pas meilleure que je ne le suis. Ce n'est pas cela du tout, seulement je me suis dit que ce serait beaucoup plus amusant si, à son retour d'Italie, il ne me trouvait plus. Il détestait les surprises.

— C'est très vilain, Chloé.

— Vous trouvez?... Pourquoi cela?... Je le détestais.

— Avec raison, interrompt Mrs Gilbert, et jamais divorcée n'aurait été plus aisé à obtenir. Mais, au fait, Chloé, vous allez avoir vingt et un ans dans quelques jours, et j'espère bien que vous allez expulser de chez vous votre vieux monstre de tuteur, car Brayle est à vous...

— Comme vous le détestez ! dit Chloé. Mais rassurez-vous, je le déteste encore plus que vous. J'ai écrit à M. Blakeney pour lui dire que le jour même de mes vingt et un ans je voulais ravoir la libre disposition de Brayle. D'abord, j'en ai besoin, et ensuite le Court ne m'appartient plus. Cher vieux Court ! C'est la seule chose que j'aie jamais aimée dans ma courte vie de femme mariée !

— Il retourne à Carlton, bien entendu ?...

— Oui, et à ce propos, Mrs Fitzgerald, puis-je rester chez vous jusqu'au jour où Brayle sera à moi ?...

— Ah ! certainement, ma pauvre enfant ! — Il n'est certainement pas encore venu à l'idée de l'excellente femme que désormais Chloé est un grand personnage, non seulement une marquise, mais une jeune veuve extrêmement riche. À ses yeux, elle est même encore plus à plaindre en ce moment que le jour où elle est arrivée chez elle pour fuir un méchant tuteur.

Et Mrs Gilbert regarde Dora avec admiration...

— Grand Dieu ! se dit-elle, comment fait-elle ?... Quel naturel !... Si je pouvais agir comme elle dans la vie, ma fortune serait faite. Oui, Dora pourrait me donner des leçons ! Je crois décidément que, pour réussir comme elle le fait dans la vie, rien ne vaut l'air pur et simple de la campagne.

## XXIX

Le Major O'Hara, qui arpente très gaiement la route pour rentrer chez lui après cette heureuse après-midi avec sa Dora, s'arrête en entendant son nom et tourne la tête. Tom, le fusil sur l'épaule, et l'air quelque peu embarrassé, est à quelques pas derrière lui.

— Est-ce que... est-ce que je pourrais vous dire un mot?...

— Mais certainement, mon cher ami. Puis-je faire quelque chose pour vous?...

— Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, dit Tom qui est devenu couleur rouge brique. Voulez-vous... pouvez-vous me pardonner, major?...

— Oh! par exemple, Tom, ma parole!... je... C'est maintenant le major qui est le plus embarrassé.

— Je me suis conduit envers vous comme une brute, continue Tom presque violemment. Quand je pense au soir où j'ai dîné chez vous, dans votre maison, acceptant votre hospitalité...

— Mon cher garçon, pas un mot de plus! Pas un mot de plus, Tom! Grand Dieu! un jeune homme a bien le droit d'avoir un petit accès de mauvaise humeur de temps en temps, surtout quand il a des raisons sérieuses. Oh! il y a longtemps que j'ai tout découvert, vous savez... Ce n'est pas qu'elle m'en ait jamais dit un mot, mais j'avais des soupçons de la vérité.

— J'aurais bien voulu en avoir moi aussi, gémit Tom. — Comme il s'est mal conduit vis-à-vis de ce bon et parfait gentleman! Il l'a insulté non pas une fois seulement, mais plusieurs fois.

— Vous lui avez parlé? demande le major d'un ton sympathique.

— Non.

— Comment! pas encore! Dites donc, Tom, un conseil... Moi aussi, comme un imbécile, j'ai hésité tellement longtemps à parler que j'ai failli perdre Dora, votre tante, vous savez. Par conséquent, « en avant, marche! » Voilà ma devise désormais. Allez donc la trouver tout de suite, Tom.

— Je voulais auparavant arranger cette affaire entre vous et moi, dit Tom, qui a tout à fait perdu son air cynique... Comment a-t-il jamais pu prendre un air cynique avec le major!

— Vous êtes un bon garçon, Tom, dit le major simplement. Eh bien! allez donc la trouver à présent, et dites-lui de ma part qu'elle est tombée sur le meilleur et le plus honorable garçon que la terre ait jamais porté.

— Je ne suis pas sûr qu'elle voudra de moi, dit Tom en rougissant.

— Le meilleur moyen de le savoir, c'est d'aller le lui demander, dit le major en riant. A votre place, ajoute-t-il avec l'air d'un homme très versé dans les choses de l'amour, lui qui a failli échouer dans son propre roman ! je n'aurais guère de craintes. Il y a longtemps que j'ai tout découvert, Tom, seulement, par exemple, je ne me doutais pas que c'était moi qui mettais des bâtons dans les roues !

— Vous croyez réellement...

— J'en suis certain. Ils n'ont prononcé aucun nom, mais ils savent très bien de qui ils parlent.

— Eh bien ! alors, je me risque, dit Tom. Savez-vous, major, j'ai pensé quelquefois que si je... que si j'étais plus riche... Mais, continue-t-il, voilà, aujourd'hui je ne suis pas plus riche qu'hier. Le gouverneur me donne tant par an pour gérer ses propriétés, comme vous le savez... Est-ce qu'il ne va pas m'enlever cela si je...

— Vous croyez que cette jeune fille a l'âme mercenaire?... Eh bien, moi pas ! Allez donc la trouver, Tom... Quant à votre revenu, rassurez-vous. Hier j'ai parlé à votre père, et il m'a répondu que si elle vous accepte, il est disposé à l'augmenter.

Un silence plein d'éloquence...

— Il ferait cela ! dit à la fin Tom d'un accent entrecoupé. Oh ! je ne trouve pas de mots pour vous remercier !... Dire que je me suis conduit comme cela vis-à-vis de vous et que vous... — Il a cette fois des larmes dans les yeux.

— Allons, allons, dit brusquement le major, ne gaspillez pas votre éloquence avec moi. Allez sur-le-champ trouver la jeune fille que vous aimez, Monsieur, et dites-lui, à elle, ce que vous avez dans le cœur. Elle se demande probablement pourquoi vous tardez si longtemps à vous déclarer.

Après cette admonestation, Tom se dirige droit vers l'Ermitage. Si Olivia consentait à l'écouter... Olivia dont le nom n'a pas été une seule fois prononcé au cours de cette entrevue avec l'excellent major !



Quand il arrive, Olivia est dans le jardin, en train d'arroser les fleurs. Elle l'accueille avec un calme qui touche à la sévérité. On dirait qu'elle ne veut pas commencer la première la conversation, car, après avoir dit : « Comment allez-vous Tom, » elle garde le silence. Puis tout à coup, nerveusement, elle ajoute cette remarque superflue : « Je suis en train d'arroser les fleurs ».

— C'est ce que je vois, répond Tom, qui répond bien entendu la seule chose qu'il n'aurait pas dû dire... Est-ce que je puis vous aider?...

— Non, merci... Et, Tom, restez un peu en arrière car sans cela vous allez vous faire mouiller.

— Il y a assez longtemps que je reste en arrière, répond-il d'un ton plein de sous-entendus.

— Comment, longtemps?... Mais vous arrivez à l'instant, répond Olivia qui le regarde et rougit violemment.

— Je veux dire que, si je suis resté à l'arrière-plan, c'est parce qu'il y avait quelqu'un devant moi, mais, à présent, il est parti, n'est-ce pas, Olivia?...

— Quelqu'un?...

— Oh! dites donc! s'écrie Tom, est-ce que vous ne pourriez pas aider un peu un pauvre garçon à en sortir... J'ai toujours désiré vous demander de... mais je croyais que le major... Olivia, puisqu'il ne veut pas de vous, voulez-vous de moi?...

Olivia le regarde. Son joli visage est pâle comme un linge.

— Vous!!!! Oh! Tom, voyons!...

— Alors, c'est non? dit Tom, aussi pâle que la jeune fille, et qui, avec l'ignorance du véritable amoureux, prend cette hésitation pour un refus.

— Tom!!!

Est-ce Olivia qui s'est précipitée dans les bras de Tom, ou est-ce Tom qui s'est jeté dans les bras d'Olivia?... C'est une question qui ne sera jamais résolue entre eux.

## XXX

Si on pouvait lire dans votre  
ame, je me demande ce qu'on  
découvrirait sous votre masque  
charmant.

Beauty CLARP.

Il est à peine cinq heures et cette soirée d'août s'annonce comme exquise. Le soleil déverse encore sur la terre ses chauds rayons, les oiseaux continuent à chanter, les moissonneurs rentrent à la ferme leurs dernières charretées de blé, les lapins jouent sur la bruyère et, au bord du marais, on peut apercevoir un majestueux héron. Carlton, qui n'est pas encore habitué à son nouveau titre de lord Burlingham, marche lentement dans les bois qui séparent *la Lodge* de *l'Ermitage*, en proie à des pensées désagréables.

Depuis le jour où elle a appris la mort de son mari et où elle s'est évanouie dans ses bras, il n'a pas revu Chloé. Il lui a fait plusieurs visites et, sans rime ni raison, elle a refusé de le recevoir. Elle n'avait pas éprouvé de chagrin, il en était sûr, et Mrs Fitzgerald, questionnée par lui, avait répondu à contre-cœur que Chloé était toujours la même. Quant à Mrs Gilbert, elle était allée plus loin et avait déclaré que Chloé, en n'affectant pas une douleur qu'elle ne pouvait pas ressentir, était « délicieusement moderne ».

Elle avait refusé de le voir, lui, et pourtant elle voyait le major O'Hara et les habitants de *Lloyd Castle*, — une chose qui exaspérait Carlton! — Pourquoi le traiter de la sorte, lui, une espèce de parent, alors qu'elle continuait à voir des étrangers... Y avait-il donc quelque chose de plus sérieux qu'il ne se l'était imaginé entre elle et ce fou de Lawrence?... Lui en voulait-elle

donc d'avoir hérité du nom et des propriétés de son mari?... Non, ceci était certainement indigne d'elle..

Il avait appris ensuite qu'une scène violente avait eu lieu entre Chloé et un des jeunes gens de Castle Lloyd — il était facile de deviner lequel —; que Lawrence avait lancé de terribles accusations à Chloé, à lady Burlingham, et avait manqué tellement de courtoisie qu'il l'avait traitée à la fin d'abominable coquette. C'était ce qu'elle avait raconté à Cissy, qui avait essayé de défendre Lawrence; puis, après cela, Lawrence avait quitté le pays pour aller dans l'Inde, disait-on, ou en Amérique, suivant en cela l'avis de Tom et du major.

Va-t-elle le recevoir aujourd'hui?... C'est la question que se pose Carlton en se dirigeant vers *l'Ermitage*. Il vient de passer quinze jours à Londres avec des hommes de loi et, cette fois, il faut qu'il lui parle, ne fût-ce que pour la mettre au courant de ses affaires... Oui. La petite femme de chambre de Mrs Fitzgerald lui dit que « Sa Seigneurie » a donné des ordres pour qu'on le fasse entrer dans le salon, et une fois de plus Carlton revoit cette petite pièce, tout embaumée du parfum des œillets et du réséda, et qui lui rappelle tant de souvenirs.

La porte s'ouvre lentement, bien lentement, car cela ne dénote guère de cordialité, et une petite forme mince et souple entre modestement dans le salon.

— Je suppose que cette fois je suis bien obligée de vous recevoir, dit-elle peu gracieusement, mais avec un regard sous ses longs cils qui dément un peu sa cruauté apparente.

— Il aurait été beaucoup plus sensé, répond Carlton d'une voix calme, de me recevoir plus tôt. J'ai à vous parler d'affaires sérieuses. Pourquoi m'avez-vous condamné votre porte?

— Mon Dieu! s'écrie-t-elle avec un gros soupir, encore des gronderies alors que désormais je suis libre!

— Vous étiez la femme de mon cousin, et comme vous êtes la personne la plus étourdie que j'aie jamais connue, mon devoir est de continuer

à m'occuper de vous. Parlons donc sérieusement. Où avez-vous l'intention d'aller?... Vous ne pouvez pas rester toujours ici, et maintenant que le pays a perdu sa principale attraction, — on m'a dit qu'il était parti pour le sud de l'Afrique — je crois que vous seriez mieux de retourner chez vous.

— C'est bien mon intention quand la maison sera libre, répond-elle. Elle n'a pas fait la moindre attention à son sarcasme.

— Ah! j'en suis heureux... Je puis donc télégraphier au Court pour prévenir que vous arriverez... quel jour?...

— Au Court... Mais je ne pensais nullement au Court. Quand j'ai parlé de « la maison », j'ai voulu dire Brayle. J'ai déjà écrit à M. Blakeney.

— A votre oncle?...

— Mon oncle, si vous voulez, mon ennemi sans l'ombre d'un doute. Voilà assez longtemps qu'il usurpe mon royaume! Je suis désormais en mesure de dicter mes ordres et je lui ai donné une semaine pour évacuer Brayle.

— Il aura terriblement besoin de réparations, vous savez... Vous connaissez Blakeney...

— Oui, je sais qu'il a grappillé tout ce qu'il a pu sur ma fortune et qu'il a presque laissé les toits s'effondrer. Mais peu m'importe. L'aile de l'ouest est encore en état de m'abriter.

— Vous seriez bien mal à Brayle, cependant... Pourquoi y aller, pour le moment, du moins?... Le Court...

— Le Court!... Je ne franchirai jamais plus le seuil de cette maison!

— C'est ridicule de votre part, dit-il froidement.

Elle se tourne vers lui avec irritation.

— Pourquoi y retournerais-je?...

— Pourquoi n'y retourneriez-vous pas?... Le Court est à vous jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que vous vous mariez et que vous me mettiez à la porte... Non, merci!

— Jusqu'à ce que je me marie? répète-t-il... Mais je ne vois pas pourquoi ma femme et vous vous n'habiteriez pas toutes les deux le Court.

— Oh ! s'écrie-t-elle, votre femme !... Je la vois d'ici... Une grande créature maigre et sèche, une de ces puritaines qui vous citent perpétuellement les dix commandements et qui les observent en paroles sinon en esprit, une femme au nez rouge, prude, réservée, que tout le monde respectera tout en la détestant et qui jamais ne flirtera...

— Quant à ce dernier point, je l'espère bien, dit-il avec un calme exaspérant.

— Oh ! savez-vous pourquoi, dit-elle, c'est parce qu'elle n'en aura jamais l'occasion. Pour flirter, il faut être deux.

Elle éclate de rire, un rire malicieux.

— Ah ! je donnerais bien six pence si elle flirtait, dit-elle, ne fût-ce que pour voir votre tête !

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? demande Carlton avec une colère soudaine.

— Vous avez raison, dit-elle en reprenant son air indifférent. Je ne vois pas, en effet, pourquoi je vous parle de votre femme hypothétique alors que mes propres affaires m'ennuient déjà bien assez.

— Je ne vois pas pourquoi, dit-il. Vous avez une fortune considérable.

— C'est possible, mais il y a des revers.

— Des revers... Citez-m'en donc un...

— Allons donc ! Comme si vous ne connaissiez pas le principal !

— Mais c'est que, précisément, je ne le connais pas.

— Voyons, Granby, vous savez bien ce que je suis à présent ! (Elle se cache la figure entre les mains.)

— Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'est, Chloé ?...

— Une donataire ! murmure-t-elle du ton d'une personne à toute extrémité.

A ce grief inattendu, Carlton ne trouve d'abord rien à répondre.

— Oh ! dit-il tranquillement, il y a toujours un moyen de sortir de cette affreuse situation.

— Hélas ! répond-elle, je n'en connais pas.

— Réfléchissez...

— Oh ! réfléchir ! réfléchir ! Vous me dites toujours de réfléchir... Mais les réflexions donnent

des rides, et puis à quoi cela m'avancerait-il de réfléchir... Même si je me remariais, je serais toujours la douairière de Burlingham... Quel mot odieux !

— Si vous épousiez n'importe qui, oui... Mais...

— Mais quoi?... A quoi voulez-vous en venir?... Voyons, parlez, Granby. Vous savez bien que je déteste attendre... Expliquez tout de suite votre « mais »...

— Vous le voulez?... — Il hésite un instant. — Eh bien ! vous pourriez m'épouser, moi.

Elle le regarde avec ahurissement... Granby qui l'a toujours grondée, dédaignée, méprisée...

— Vous!!! — Elle fait un pas vers lui comme pour mieux voir ses traits, pour s'assurer qu'il n'est pas devenu subitement fou.

— Oui, moi. — Il est un peu plus pâle que tout à l'heure, peut-être, mais toujours aussi calme en apparence.

Voyons, Granby, c'est ridicule ! Vous voudriez me faire croire que vous êtes amoureux de moi !

— Je ne vous ai pas dit cela. Je vous suggère simplement que voilà un moyen de ne plus être une douairière.

— Merci bien, dit-elle sèchement. Je ne voudrais pas vous imposer une pareille corvée.

— Ce ne serait pas une corvée, je vous assure. Voulez-vous essayer de croire que je suis réellement amoureux de vous... Oh ! je sais que je vous étonne et que vous ne pouvez pas me répondre tout de suite... Je vous demande simplement de réfléchir.

— Réfléchir ! Encore réfléchir ! s'écrie-t-elle en haussant les épaules. Vous savez bien, Granby, que nous sommes toujours en désaccord.

— En admettant cela, répond-il, toujours impassible, cela n'a rien à voir.

— Rien à voir avec quoi ?...

— Avec le fait que je suis amoureux de vous.

— Alors, vous persistez dans cette jolie fiction ?...

— Ce n'est pas une fiction.

— Ah !... Elle s'arrête en fronçant les sourcils.

— A quoi pensez-vous ? demande Carlton.

— Au motif que vous avez de vouloir m'épouser.

— Je viens de vous le dire.

— Oui, je sais, mais cela ne me suffit pas, et puis, je ne comprends pas... Pour aimer une femme, il faut donc commencer par désapprouver tout ce qu'elle fait?... Allons, cher Granby, vous avez eu probablement une petite attaque de bile ou quelque chose comme cela. Soignez-vous. Allez aux eaux, et quand vous reviendrez épousez une femme qui n'a pas encore le mariage en horreur, Cissy, par exemple. C'est une jeune fille que l'esprit le plus critique ne peut qu'approuver.

— Malheureusement miss Cissy n'est pas mon type.

— Non?... Eh bien, voici qui dénote chez vous un manque de goût complet. C'est une des plus jolies filles que je connaisse.

— Je préfère épouser la plus jolie fille que je connaisse.

Elle hausse les épaules, mais un petit sourire involontaire erre au coin de ses lèvres.

— Mais, dit-elle naïvement, moi je ne suis pas une jeune fille, je suis une vieille veuve!

Malgré lui, il se met à rire.

— Vieille ou non, jeune fille ou veuve, déclare-t-il en se dominant encore, quoique son extrême pâleur le trahisse, je suis à vos pieds.

— Au figuré...

— Désirez-vous donc que je m'agenouille devant vous?... Ah! je le ferais volontiers si... si je croyais... Chloé, je vous en conjure, répondez-moi oui ou non!

— Je ne veux pas être épousée par pitié, dit-elle d'une voix presque basse, et il est impossible que vous m'aimiez, Granby.

— Ah! s'écrie-t-il avec une passion qui rompt subitement les digues de sa contrainte, vous ne me croyez pas?... Vous n'avez donc jamais vu?... jamais compris?... Ma chérie, ma bien-aimée, ma Chloé, dites-moi qu'un jour du moins je pourrai peut-être espérer...

Il l'attire contre lui, s'attendant cependant à être repoussé, mais, à son étonnement et à sa joie, il sent autour de son cou ses petites mains délicates, il voit la chère et capricieuse figure



devenir toute pâle, tandis que les grands yeux bleus, qui ont perdu leur expression moqueuse, sont obscurcis par des larmes.

— Oh, Gigi ! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé comme cela plus tôt !

— Quand aurais-je pu le faire ? demande-t-il en resserrant encore davantage l'étreinte des jolis bras.

— Oh ! je ne parle pas de ces mois derniers... Je veux dire avant mon mariage.

— Je ne me doutais pas que vous auriez pu m'aimer, répond-il avec émotion. Du reste, Blakency vous avait déjà fiancée à lui... Et puis, enfin, rappelez-vous de quelle façon vous me traitiez déjà à cette époque...

— Ah ! oui ! dit-elle avec un petit soupir et un petit sourire de malice, mais, voyez-vous, Gigi, c'est parce que je vous aimais déjà !...

RIN

*Le prochain roman (n° 208) à paraître  
dans la Collection " STELLA " :*

# Les Inépousées

par

Geneviève DUHAMELET

---

They had entered the thorny wilderness and the golden gates of their childhood had for ever closed behind them.

Ils entraient dans le désert épineux et les portes d'or de leur enfance étaient closes derrière eux.

*Le Moulin sur la Floss.*

George Eliot.

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Bernard Hautier, de l'embrasure où il s'était réfugié, regardait autour de lui avec le léger effarement d'un myope qui craint de commettre des impairs.

Autour de lui, c'était le salon réputé du vieux poète Claude de Kervilly.

De hautes fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel, un étroit jardin de la rive gauche, aux arbres centenaires au pied desquels fleurissaient de maigres bégonias.

## LES INÉPOUSÉES

Le salon et la serre qui lui faisait suite étaient envahis par une foule élégante. Bernard reconnaissait au passage un maître de la littérature, une femme peintre, un acteur célèbre... Il se penchait un peu pour les nommer à sa sœur Monique, assise devant lui.

Au milieu d'un groupe, le maître du logis discourait, agitant avec lenteur sa tête blanche et triste. Dans un angle, sous des palmiers immenses, le buffet était déjà entouré par les amateurs de chocolat, le chocolat célèbre des mercredis littéraires.

M<sup>me</sup> de Kervilly, très vieille marquise aux cheveux d'argent, frappa dans ses mains :

— Un peu de silence : on va dire des vers !

Une jeune femme s'avancait, longue et mince dans une robe de nuance vive. Elle disait avec beaucoup d'art des vers qui n'avaient rien de remarquable. Pourtant, on applaudissait...

Toute une école s'épanouissait dans ce salon. La loyauté du vieux maître, sa sincérité profonde attiraient à lui les jeunes talents. Dire des vers chez Claude de Kervilly les faisait connaître. Beaucoup profitaient de cette bienveillance comme d'un commode tremplin. D'autres, pourtant, comme Bernard Hautier, aimaient, admiraient et vénéraient leur vieux maître et marchaient à sa suite.

Bernard venait de faire éditer son premier volume de vers : *La Vieille Maison*. Ce n'étaient pas des vers d'amour. A peine y discernait-on un frémissement, un secret appel vers celle qui serait l'âme de la vieille maison.

Mais, à chaque page, on sentait à quel point ce jeune Parisien était traditionaliste, attaché au village normand, pays de ses aïeux ; à chaque page, on comprenait mieux par quel chemin il entendait marcher pour maintenir l'intégrité de sa vie et de sa foi.

Un tel poème devait attirer l'attention de M. de Kervilly, apôtre de la poésie spiritualiste. Pourtant, il fallut, pour que Bernard fût reçu rue de Varenne, un de ces hasards comme en ménage sou-vent la vie parisienne.

(A suivre.)

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnettes, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, paletots, etc. 36 pages. Format 37×28<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28<sup>1</sup>/<sub>2</sub>.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte).

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

